

P.-J. Stahl

Histoire d'un âne et de deux petites filles



BeQ

P.-J. Stahl

Histoire d'un âne et de deux petites filles

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 1366 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Tom Pouce

Les patins d'argent

Maroussia

Les bonnes fortunes parisiennes

Le chemin glissant

Histoire d'un âne et de deux petites filles

Édition de référence :
Nouvelle Bibliothèque rose.

I

Mon entrée dans le monde.

Je suis venu au jour un beau matin, par un temps très gai dans un pré charmant. Je me trouvais couché tout près du cœur chaud de ma mère, et j'eus, en ouvrant les yeux, le sentiment qu'il était doux d'être en vie.

À demi couchée à l'ombre d'un grand saule qui bordait la lisière de notre pré, ma mère me regardait tendrement avec une évidente admiration.

Je me blottis plus près d'elle encore et fermai les yeux. En même temps j'ouvris la bouche, pour faire mon premier déjeuner ! Ma mère, ravie de me voir si vite en de si bonnes dispositions, m'encouragea.

« C'est bien, me dit-elle ; tu es très sage

d'avoir su boire tout de suite et sans te faire prier.

« Tu deviendras vite grand... Alors, tes dents pousseront et tu mangeras l'herbe des prés. »

Cette journée passa très vite et bientôt la nuit vint, à ma grande inquiétude.

« Sois tranquille, me dit ma bonne mère, ne t'agite pas, le sommeil va venir. »

Il vint bientôt, et j'appris ainsi que c'est une bonne chose que de dormir après une journée bien remplie. Quand, dès l'aube, je rouvris les yeux, je me figurai que je naissais une seconde fois.

Aucun événement autre que ceux que je viens de dire n'ayant marqué ma première journée, je m'imaginai qu'il en serait de même de toutes les autres.

Je me croyais seul au monde, avec ma mère. Aussi, grande fut ma stupéfaction lorsque, des branches du grand saule, descendit une voix bizarre qui me fit tressaillir.

C'était celle d'une bonne vieille Pie, notre voisine, qui, par discrétion, ne s'était pas montrée

la veille. Veuve et sans enfants, cette Pie s'occupait trop volontiers d'ordinaire des affaires des autres.

« Ma chère amie, dit-elle à ma mère, je vous observe depuis que votre fils est né, et je vois que vous allez le gâter affreusement. Il n'est pas sage de vouloir faire la vie des enfants si douce. Vous lui avez dit cent fois hier, et vous lui avez déjà répété plus de cent fois ce matin, qu'il était le plus beau des Ânes, qu'il était bon, qu'il était sage, qu'il était parfait. N'oubliez pas que d'ici peu de temps, il deviendra l'élève du père Thomas et qu'un jour il devra traîner une charrette ! Vous feriez mieux de lui apprendre tout de suite à se tenir sur ses pattes et à devenir un Âne travailleur... »

Ma mère écouta sa voisine avec beaucoup d'attention. Puis, elle lui fit remarquer avec beaucoup de douceur que, tout en trouvant ses conseils excellents, il lui paraîtrait néanmoins prématuré de commencer l'éducation morale et matérielle d'un enfant âgé seulement de vingt-quatre heures.

« Lorsqu'il sera sevré... », ajouta-t-elle timidement.

La Pie l'interrompt.

« Lorsqu'il sera sevré, dit-elle, du train dont vous y allez, il sera déjà têtu comme un Mulet, capricieux comme une Chèvre et poltron comme un Lièvre ! Si vous n'y prenez garde, quand vous lui aurez laissé répéter pendant huit jours comme il l'a déjà fait hier : « Je veux ou je ne veux pas », vous n'en serez plus maîtresse dans quinze jours ni jamais. Si bon matin qu'on se lève, ma mie, il n'est jamais trop tôt pour bien faire, ajouta-t-elle en agitant ses ailes pour prendre sa volée. Si vous vous trompez de direction, tant pis pour vous, et surtout tant pis pour lui, il ne tardera pas à lui en cuire.

– La Pie a raison, dit un vieux Lapin qui, du seuil de son terrier, avait tout entendu. Vous connaissez bien la Biquette du château ; eh bien, pas plus tard qu'hier, cette petite pécore a failli nous faire périr tous, moi, ma femme et mes sept enfants, par asphyxie. Figurez-vous, mère Christine (Christine était le nom de ma mère),

figurez-vous qu'elle s'est avisée de sauter par-dessus la petite porte de la grille basse du château, et de venir faire sa sieste par ici. Elle avait tant gambadé qu'elle n'en pouvait plus et s'est couchée sans crier gare en travers de l'unique ouverture de mon terrier. Au bout d'une heure j'ai cru que moi et les miens nous allions tous étouffer. Ma malheureuse femme s'est évanouie. Je me suis jeté contre la Chèvre, la tête la première. Biquette, réveillée en sursaut, n'a fait qu'un bond et s'est enfuie sans me demander son reste. Mère Christine, ne me parlez pas des gens mal éduqués et gâtés dès les premiers jours. En grandissant, ils deviennent tous des égoïstes.

– Il y a du vrai dans ce que disent nos voisins, soupira ma mère. Je devrais me montrer plus sévère envers toi. »

Mais je protestai :

« Non, non. Moi je serai toujours obéissant. Et quand je serai grand, je resterai toujours près de toi. »

Pourtant, dès que je sentis que mes quatre jambes me portaient sans fatigue, je commençai à

trouver mon bonheur monotone. J'avais hâte d'expérimenter mes jeunes forces, et surtout, je voulais savoir ce qui se passait de l'autre côté de la haie qui bordait notre pré.

Cette haie vive était trop haute et trop bien fournie pour que je pusse me rendre compte de ce qui se passait derrière elle. Des bruits étranges venaient parfois jusqu'à nous. L'espace à côté était évidemment habité, mais par qui ?

Déjà j'avais tenté plus d'une escapade pour me rapprocher de la haie ; dès que ma mère avait le dos tourné, j'y courais. Mais les mères ont des yeux tout autour de la tête et, toujours, avant que j'eusse atteint mon but, sa voix me rappelait.

« Mère, mère, lui dis-je un jour, qu'est-ce que je vois là-bas qui regarde avec de grands yeux par-dessus la haie ? C'est énorme. »

Ma mère eut quelque peine à réprimer un sourire.

« Cela, dit-elle en s'efforçant de reprendre son sérieux, c'est la plus belle Vache du château ; c'est la grande Jeanne.

– Oh ! mère, comme elle a de grandes cornes !
Oh ! mère, comme elle a une grande bouche ! »

Jeanne venait de bâiller et regardait par-dessus la haie pour passer le temps plutôt que par indiscretion, car elle savait bien ce qu'elle devait y voir.

Il me parut qu'elle avait échangé un regard de connaissance avec ma mère. Des yeux, ma mère semblait m'avoir montré à elle. Jeanne ouvrit une seconde fois la bouche, et il en sortit un bruit, un beuglement si formidable, que je me cachai la tête entre les jambes. Quand j'osai la relever, Jeanne avait disparu.

« Est-ce que Jeanne est méchante ? dis-je à ma mère.

– Non, me dit-elle, non, rassure-toi. C'est même une assez bonne personne, mais elle n'aime pas tout le monde. Plus tard, peut-être, l'occasion viendra de te faire faire sa connaissance. »

Je n'étais qu'à demi rassuré.

« Pourquoi y a-t-il des animaux plus grands et

plus forts les uns que les autres ? demandai-je à ma mère.

– Pourquoi ne t’es-tu pas étonné d’être plus grand déjà que M. le Lapin et que M^{me} la Pie, et que les petits oiseaux qui chantent dans le grand saule ? S’il te convient d’être plus grand que les uns, il faut que tu prennes ton parti d’être plus petit que les autres. »

Ces paroles de ma mère me trouvèrent sans réponse. J’eus pour la première fois l’idée qu’il est dans la vie des problèmes qu’il ne nous est pas donné de résoudre.

Quelques minutes plus tard, j’étais couché à très petite distance de la haie. Je faisais semblant de dormir. J’avais remarqué dans cette haie une sorte de trou produit par deux ou trois branches mortes ; elles n’avaient plus de feuilles, et je m’étais dit que ce serait peut-être là un bon petit observatoire pour moi.

J’entrouvrais de temps en temps à demi mes paupières pour voir si ma mère ne se retournerait pas par hasard, et si je ne pourrais pas fourrer une partie de mon museau dans le trou de la haie.

Mais ma mère ne me perdait pas de vue. Fatigué de cette attente, je crois que j'allais m'endormir pour tout de bon quand la Pie, qui du haut de son arbre semblait surveiller ma manœuvre, et croyant que je dormais réellement, intervint de nouveau.

« Je voudrais bien, dit-elle à ma mère, ne me mêler que de ce qui me regarde, mais je vous aime trop tous les deux pour me taire. »

Ma mère se mit à rire.

La Pie en fit autant et sans se fâcher continua :

« Mère Christine, bien qu'il y ait de l'amélioration dans votre façon de procéder à l'égard de votre fils, vous n'êtes pas encore dans le vrai. Vous avez peur de tout pour lui. Ce n'est pas raisonnable. Il est des épreuves qu'il faut lui laisser faire par lui même. Il grille d'envie de savoir ce qui se passe de l'autre côté de la haie.

« Moi à votre place, mère Christine, je le laisserais faire.

« Que peut-il lui arriver dans cette expédition ? Une série de leçons dont il a besoin

et qui lui vaudront mieux que quinze jours de sermons. Pourquoi vous mettre en travers ? »

Je ne pus entendre la réponse de ma mère. La Pie s'était posée doucement entre ses deux oreilles pour lui parler sans doute de plus près. Tout ce que je sais, c'est que je vis ma mère se diriger à pas lents du côté du ruisseau, comme si elle allait boire.

Le moment était propice, ma mère avait le dos tourné. Je ne fis qu'un bond, et moins d'un quart d'heure après j'avais justifié de point en point les prévisions de M^{me} la Pie et reçu la série de leçons dont elle avait parlé. Je m'étais déchiré l'oreille droite en traversant pour la première fois la haie. J'avais failli m'éborgner, en la traversant, la seconde, quand il s'était agi de rentrer au bercail. J'avais reçu d'une jolie Chèvre noire un coup de tête qui m'avait fait rouler à dix pas d'elle, et, quand je m'étais relevé tout meurtri de la secousse, devant moi avait surgi le farouche Turc, me regardant avec des yeux terribles, et aboyant d'une façon si formidable que j'avais cru qu'il allait ne faire de moi qu'une bouchée.

L'expérience était complète. Mon sang coulait, et de mes quatre pattes trois n'allaient guère et l'autre semblait ne plus devoir aller du tout.

Je trouvai derrière la haie ma pauvre mère toute tremblante. Quand elle vit l'état où l'on m'avait mis, je crus qu'elle allait se trouver mal. Mais la Pie était là :

« Soignez-le, lui dit-elle, mais ne le plaignez pas. Il n'a que ce qu'il mérite. La leçon est bonne, elle lui profitera. Il n'a rien de cassé, c'est le principal. »

Ma mère jeta sur elle un regard de reproche.

« Vous êtes cruelle, lui dit-elle.

– Madame la Pie a raison, dis-je à ma mère, je n'ai que ce que je mérite, et nous n'avons qu'à la remercier.

– Bravo ! me dit la Pie. Il a du bon votre Bourriquet ! Reconnaître ses torts est une qualité. Je te donne un bon point, petit. »

Le trou de la haie était fait ; je ne m'en resservis pas. Mais une de nos voisines jugea bon

de l'utiliser à son tour pour opérer une incursion chez nous.

Pour mon malheur, cette visiteuse était la Chèvre noire, celle-là même qui m'avait si bien arrangé.

Elle n'était pas depuis cinq minutes dans le pré, que j'avais fait, grâce à sa méthode à mon égard, une seconde culbute.

« C'est très mal ce que vous venez de faire là, lui dis-je, mademoiselle ; malgré votre conduite de l'autre jour, j'allais vous recevoir en amie.

– Tu es une petite bête, me répondit-elle, tu n'entends rien à la plaisanterie ! »

Ma mère, qui du bout du pré avait tout vu, arrivait. Ces plaisanteries-là n'étaient pas pour lui plaire. La Chèvre ne jugea pas à propos de l'attendre. Aidée et garantie par ses cornes, elle passa sans une écorchure à travers la haie où j'avais failli laisser mon oreille.

II

Un chant peu harmonieux.

À quelque temps de là, je désirai me lier avec un jeune Poulain que je trouvai un matin attaché à une longe fixée à un pieu, à l'une des extrémités de notre pré.

Mais il ne répondit à mes avances que par un mouvement de tête et d'épaules si dédaigneux que ma fierté naturelle s'en indigna. Quand je revins vers ma mère, le cœur tout gros de cette nouvelle déception, elle essaya de m'expliquer qu'un Cheval n'est pas un Âne, qu'il convient de chercher ses amis parmi ses pareils.

« Je savais bien, me dit-elle, que Café-au-Lait ne pouvait être l'ami qu'il te faut, mais si je t'avais refusé, il te serait resté un doute. Aujourd'hui tu sais à quoi t'en tenir.

– Café-au-Lait ? lui dis-je ; qu'est-ce que ce nom-là ?

– C'est le nom du petit seigneur dont tu te plains, me dit-elle. Je l'ai entendu appeler ainsi par le vieux Thomas ; on lui aura donné ce nom à cause de la couleur de sa robe qui rappelle celle d'une boisson dont les enfants font leur premier déjeuner. C'est du lait comme celui que tu bois, mêlé d'une liqueur noire qu'on appelle du café et qu'on sucre, parce que sans sucre elle serait amère. »

L'idée du lait sucré, ma mère le vit bien, me faisait venir l'eau à la bouche.

« Ne sois donc pas gourmand, ajouta-t-elle ; une bonne botte de foin avec un joli chardon pour dessert, voilà le vrai dîner des Ânes. Il faut savoir être content de son sort. »

Je suis ici forcé d'avouer que les conseils de ma mère ne produisaient pas tout ce qu'elle avait le droit d'en attendre. Quand je l'avais quittée au sortir d'une de ces leçons trop tôt oubliées, je me jetais de moi-même au-devant des déceptions qu'elle m'avait fait entrevoir.

Chaque jour me révélait quelque chose de plus désirable que la veille. Un grillage de fer séparait notre pré du jardin du château, qui se terminait de notre côté par une belle pelouse verte parsemée de fleurs aux mille couleurs.

Un bois plein d'ombre dominait cette pelouse. De ce bois sortaient jour et nuit des voix sans nombre, dont l'harmonie me charmait.

Un jour, ravi par le concert que venaient de nous donner les oiseaux des bois, l'envie me prit de chanter à mon tour. De quelle humiliation fut payé cet effort d'un noble enthousiasme ! Ma mère étant fort silencieuse, je ne savais pas de quelle puissance la nature a doué les poumons d'un Âne. Un cri qui m'effraya moi-même s'échappa de ma poitrine, écorchant douloureusement mes oreilles. Ce cri, que je croyais être un chant, s'éteignit dans une sorte de sanglot plaintif, et je me retournai du côté de ma mère. Mais elle ne paraissait nullement surprise. Elle semblait avoir écouté mon cri comme elle eût fait de la gaie chanson de l'Alouette. Cependant les Vaches, nos voisines, s'étaient

relevées, et, le cou tendu vers nous, mugissaient avec colère. Biquette, effarée, avait pris la fuite par monts et par vaux, le Chien du berger, ce vilain ébouriffé de Turc, hurlait avec une sorte de désespoir ; cela lui allait bien, en vérité !

Mais ce n'est pas tout : une bande de Canards effarés, abandonnant notre ruisseau, s'envolaient à tire-d'aile en poussant des « couin-couin » déchirants. Quant aux oiseaux des bois, consternés, ils s'étaient tus subitement. Enfin, un éclat de rire bruyant, le premier son humain que j'eusse encore entendu, retentit derrière moi.

« Eh bien, Criquet, qu'est-ce qui te prend donc ? Tu vas nous amener de la pluie.

C'était le vieux jardinier Thomas qui arrosait les bordures de la pelouse. La vue nouvelle pour moi d'« un homme » me fit peur. Cet être bizarre qui n'a que deux pieds, qui remplace les deux autres par deux bras et deux mains qui lui servent à tout faire, et qui ne vole pas comme les oiseaux, me causa une surprise mêlée de terreur. Je pris donc vivement le galop et rejoignis ma mère. Je restai à son côté et elle chercha à me faire oublier

ma déconvenue. Toute cette journée-là, je ne la quittai pas. Elle essaya de me faire comprendre ce que c'était qu'un homme, ce que c'était qu'un maître. Elle m'expliqua que nous étions, l'un et l'autre, au service d'un riche propriétaire, qui passait ses hivers à Londres et la belle saison dans ses terres. C'était par exception que nos maîtres n'étaient pas encore au château cette année. La dernière fonction de ma mère avait été de traîner dans une petite voiture la fille de notre maîtresse, qui était d'une santé délicate.

J'avais hâte de connaître nos maîtres, et cette enfant si aimable dont ma mère me parlait constamment. Je lui demandai si souvent la date de leur retour qu'elle finit par me dire d'aller m'adresser au vieux Thomas et de lui poser la question moi-même.

Depuis le jour néfaste où je l'avais entendu rire aux dépens de ma voix, nous avions fait connaissance, Thomas et moi, et nous étions devenus très bons amis. La première fois que j'avais vu Thomas s'approcher de la grille qui séparait le pré du jardin, j'avais eu une grande

frayeur, et je m'étais sauvé de toute la vitesse de mes jambes, mais il m'avait rappelé si gentiment : « Allons, allons, Criquet, approche », que j'avais été bientôt rassuré.

Sans savoir que Criquet est un des noms qu'on donne aux petits Ânes, j'avais deviné tout de suite qu'il s'agissait de moi.

« Allons, petit Criquet, allons ! reprit-il de sa bonne grosse voix, Thomas ne veut pas te faire de mal ; viens ici, petit bêta, viens que je te gratte la tête, tu verras comme c'est bon ! »

Comment hésiter ? Je fis quelques pas vers mon nouvel ami.

« Viens, viens », dit-il encore ; et je continuai. Il m'encouragea de nouveau. Bientôt, je me trouvais assez près de lui pour toucher la main qu'il me tendait à travers la grille et savoir à quoi m'en tenir. Cette main ne me voulait pas de mal. Elle resta immobile et confiante pendant que je la flairais dans tous les sens ; ensuite elle se posa bien doucement sur ma tête, et je ressentis dans toute ma personne la sensation la plus douce que j'eusse encore éprouvée. Que c'était donc

charmant d'être ainsi aimé, caressé et gâté !

Je m'approchai plus près encore de Thomas, je frottai de nouveau ma tête contre sa main en la regardant de temps en temps pour lui faire comprendre que je désirais qu'il recommençât.

« Tu aimes donc ce jeu-là, petit Criquet ? tu t'apprivoises ! Je savais bien qu'avant peu de temps nous serions bons amis. »

Le vieux Thomas avait raison.

Depuis ce jour, je ne cessai de guetter le vieux Thomas, et dès que je le voyais paraître sur la pelouse, je galopais vers le grillage, je me mettais à sauter des quatre pieds et à braire de mon mieux pour lui exprimer ma joie. Ce genre de compliment ne semblait pas tout à fait de son goût.

« Allons, Criquet, me disait-il, en voilà assez ! Tu fais à toi seul plus de bruit qu'un régiment de trompettes. Calme-toi ! Silence ! »

Je me décidai donc à modifier mon genre d'accueil et, dès lors, je me contentai de frotter mon nez contre les barreaux en faisant entendre

un petit son plaintif, qui ne pouvait écorcher les oreilles de personne.

Thomas comprit que j'avais su vaincre mes mauvaises dispositions et que je faisais de mon mieux pour me rendre agréable. « Vrai de vrai, il ronronne comme un Chat, ce petit Criquet, quand il veut être gentil ; s'il est aussi câlin que cela avec mademoiselle, elle lui fera de fameuses fêtes. »

On m'en parlait si souvent de notre future petite maîtresse, de mademoiselle, que je résolus d'aller demander à ma mère des renseignements sur son compte.

À vrai dire, Thomas était la seule créature humaine que j'eusse encore vue, et j'étais excusable de ne me faire aucune idée de ce que pouvait être « une petite demoiselle » ! Cela avait-il des pieds ou des pattes ? Cela avait-il des mains et de la peau et une bouche comme Thomas, ou des plumes et un bec comme M^{me} la Pie ? On m'avait assuré que cela parlait très bien, et c'est ce qui me faisait incliner vers la comparaison avec la Pie.

Je savais que ma mère n'aimait pas les questions qui ne sont pas nettes. Je résumai donc ainsi celles que je lui adressai :

« 1° Une petite demoiselle, c'est-il un homme ? »

« 2° Est-ce que cela ressemble à Thomas ? »

– Mais non, petit bêta, me dit ma mère en riant : une petite demoiselle, c'est une petite dame qui n'a pas encore atteint toute sa taille, mais qui deviendra grande peu à peu, de même que toi, tu es un petit Âne, en attendant que tu en deviennes un grand tout à fait. »

Cette réponse de ma mère n'avait éclairci pour moi la question que sur un point : « C'est quelque chose de petit qui deviendra grand », mais pour le reste, cela ne m'apprenait naturellement rien du tout ; car enfin, si une demoiselle est une petite dame, qu'est-ce que c'était donc qu'une petite dame ?

Croyant que ma mère n'avait plus rien à m'apprendre, j'étais retourné auprès du père Thomas.

Cette fois-là, comme bien d'autres, dès qu'il me vit, il alla me chercher des carottes, des pommes et autres très bonnes choses. En me les offrant, il me dit :

« Faut convenir, Criquet, que tu es un bon petit Ânon, pas méchant du tout. Je voudrais que notre jeune maîtresse fût déjà revenue. J'espère bien que tu seras aimable avec elle. Comme elle va t'aimer, Criquet ! Pourvu qu'elle ne te gâte pas ! »

Bien entendu, ces bonnes paroles de Thomas ne tombaient pas dans l'oreille d'un sourd. « Parle donc encore, lui disait mon regard, parle-moi de ma future petite maîtresse, dis-moi tout. » Il faut croire que mon regard était plus expressif que d'ordinaire, car tout à coup Thomas, me regardant à son tour :

« Saperlotte, c'est trop fort, tu me regardes comme feu ma femme quand elle avait quelque chose à me dire qui ne voulait pas sortir. Tes yeux sont si intelligents, que je m'imagine parfois que tu vas venir à bout de t'expliquer. Vrai de vrai, tu finirais par jaser aussi bien que la Pie, que

ça ne m'étonnerait pas. Satanée Pie ; elle dit si bien mon nom que je crois, quand je l'entends, que c'est ma pauvre femme qui crie après moi du fond du jardin. Ça serait-il vrai que les Ânes peuvent avoir des pensées absolument comme les humains ! Voyons, qu'est-ce que tu veux ? ne te gêne pas, raconte-moi ça, fais-moi des signes. Tu te frottes, tu me câlines, tout ça c'est bien, mais ça n'est pas encore assez clair, le pauvre Thomas n'est pas encore assez fort sur les devinettes. Ça n'est pas déjà si commode de deviner, sais-tu ? »

Thomas se passa la main sur le front :

« Qu'est-ce qu'il peut donc bien vouloir mon pauvre Criquet ? Je lui ai donné des carottes, je lui ai donné des pommes, qu'est-ce qu'il lui faut encore ? Pour un rien, j'irais lui arracher une de mes salades ; c'est peut-être cela qu'il attend, ou un navet. »

Et il alla me chercher une salade et des navets. Je mangeai la salade, je mangeai les navets, mais je continuais de regarder Thomas, et mes yeux lui criaient : « C'est très bon tout cela, mon pauvre Thomas, mais c'est d'autre chose qu'il s'agit. Je

voudrais savoir comment est faite ma petite maîtresse, ce que c'est qu'une petite demoiselle et quand la nôtre reviendra. » Thomas y perdait son latin. Il est clair qu'il me prit cette fois encore pour un petit gourmand que rien ne parvient à satisfaire.

« Faut pourtant se faire une raison, Criquet, me dit-il ; je ne peux cependant pas te faire dévorer tout le bien de nos maîtres. »

Je frappai du pied. Impatienté, Thomas, dans un moment de faiblesse, tira de sa poche non plus une pomme, mais une poire.

« Je l'avais gardée pour la soif, me dit-il, c'était la poire de mon goûter. Vas-tu être content et devenir gentil si je te la donne ? »

Et déjà il allongeait la main.

Je détournai la tête en la remuant de droite à gauche comme quelqu'un qui n'a plus envie de rien.

« Tu me refuses, tu me boudes, me dit Thomas ; est-ce que tu aurais un mauvais caractère, Criquet ? »

Pour lui prouver qu'il se trompait du tout au tout, je me rapprochai de lui et me frottai le museau contre sa main.

« Bien sûr c'est un chagrin qu'il a, ce pauvre Criquet, et dire qu'il ne peut pas m'expliquer par où le bât le blesse. Saperlotte ! si j'étais de force à apprendre la langue des Ânes, je finirais bien par lui arracher son secret, mais je ne peux cependant pas me mettre à braire, on me croirait fou. »

Cher Thomas ! il avait l'air plus contrarié que moi.

Le matin, dès l'aube, j'étais sur pied. À mon grand étonnement, Thomas était déjà au travail, et, chose qui ne lui était pas habituelle, il chantait. Voulait-il faire pleuvoir lui aussi ? ou plutôt serait-il survenu quelque chose de nouveau dans la ferme ou dans le château ? Ma mère dormait encore ; en deux temps de galop j'étais près de la grille.

Thomas chantait toujours, mais il était tout à sa besogne et ne regardait pas de mon côté. Je me mis à soupirer de la façon la plus touchante pour

attirer son attention. Il leva la tête.

« Ah ! te voilà, Criquet ! tu es bien matinal aujourd'hui. Drôle de petite bête, va ! Voyons, qu'as-tu encore ? Je vois bien ! c'est aujourd'hui comme hier, tu as l'air tendre comme un petit Tourtereau. Mais il n'y aura rien à faire du côté de Thomas aujourd'hui, mon pauvre petit. Ce n'est pas tous les jours fête. »

Et, courbé sur sa bêche, Thomas reprit sa besogne.

« Vois-tu, Criquet, continua Thomas, je n'ai pas de temps à perdre avec toi aujourd'hui. Les maîtres vont arriver, et il faut leur prouver qu'on a pensé à eux en leur absence, et que rien n'a déperî. Comprends-tu ça, Criquet ? »

Si je comprenais ! J'appuyai ma tête contre sa main pour le supplier de continuer. Cette fois il ne se fit pas prier.

« Quand ils arriveront, poursuivit Thomas, il faut que tout soit à sa place. Mais je suis sûr que tu ne resteras pas longtemps sans quelque douceur. Mam'selle Rose va te gâter encore plus

que moi. Alors, Criquet, le vieil ami sera oublié, hein ? »

Sa voix était triste en prononçant ces derniers mots ; mais j'étais si satisfait d'avoir appris le prochain retour de la famille de mon maître, que le chagrin du vieux Thomas ne put me retenir ; tout à ma joie, je ne pensai qu'à retourner bien vite auprès de ma mère pour lui apprendre au plus tôt la bonne ou tout au moins la grande nouvelle ! Je me détournai donc de la main amicale qui me flattait, et je m'échappai brusquement.

Pauvre Thomas ! c'est tout au plus si, pendant l'entretien que j'eus alors avec ma mère, je tournai deux ou trois fois la tête de son côté pour savoir où il en était de son chagrin.

Ma mère accueillit avec plaisir la nouvelle que je lui apportais, mais je vis bien que le plaisir était mêlé d'une peine secrète.

« N'es-tu donc pas contente ? lui dis-je. N'es-tu pas aussi joyeuse que moi ?

– Si, me dit-elle, mais j'ai tout de même du

chagrin de penser que je devrai maintenant te partager avec nos maîtres et qu'après...

– Après, mère, qu'est-ce que tu veux dire ?

– Eh bien, après, tu n'auras plus besoin de moi, alors naturellement on me renverra à la ferme.

– On va nous séparer ! »

Et me jetant contre son cœur, je criais :

« Je ne veux pas, je ne veux pas... Non, jamais...

– C'est ainsi, dit ma mère, c'est la loi pour tout ce qui respire ; l'Oiseau quitte son nid quand ses ailes ont poussé ; le Cheval, le Chien, et les enfants des hommes même quittent leur père et leur mère. On ne s'oublie pas pour cela, mais chacun marche à sa destinée. Que veux-tu, mon fils, c'est ainsi ! »

Je n'ai que trop su, plus tard, ce que cela voulait dire.

III

Mademoiselle Rose.

Le lendemain, j'attendais donc avec impatience l'heure de l'arrivée de mes maîtres. Je m'étais réveillé plus agité qu'à l'ordinaire. Je cabriolais dans le pré plus vivement que de coutume ; je courais après les Papillons ; je faisais exprès des peurs terribles aux Cigales et aux Sauterelles. Je me frottai contre la haie pour faire niche aux petits oiseaux, sans me rendre compte que j'agissais, envers tous les êtres plus faibles que moi, absolument comme Biquette avait agi envers moi. Je m'étais arrêté un instant pour écouter une Alouette dont la chanson me semblait très jolie, quand tout à coup il me sembla qu'une voix, une voix plus fraîche que celle de l'Alouette elle-même, plus brillante et aussi bien timbrée que celle du Rossignol, aussi

douce en même temps que le ramage de la Fauvette, venait de prononcer mon nom.

« Je crois avoir aperçu Criquet, disait cette voix, là-bas, à gauche, à dix pas de la mère Christine. Regardez, papa, vous n'avez jamais rien vu de si gentil ! Quelle bonne petite figure il a, et quelles belles oreilles, et quelle crinière déjà ! on dirait un petit Poney ; et comme il porte bien sa queue ! Père, regardez donc que c'est le plus délicieux des petits Ânes qu'on puisse voir ! »

Je me retournai vivement du côté d'où partait cette voix si flatteuse et je m'arrêtai tout interdit.

L'exquise petite créature qui venait de parler ressemblait si peu à Thomas ou à quoi que ce soit que j'eusse jamais vu et imaginé, que je ne me fis tout d'abord aucune idée de ce qu'elle pouvait être. Puis soudain, je compris. C'était elle enfin, ... M^{lle} Rose... Devant l'apparition d'une créature si nouvelle pour moi, je me sentis d'une timidité sans nom. Je me demandai : « Parviendrai-je à lui plaire ? » Toute ma pensée était là. Mon cœur aurait volé du côté de ma petite maîtresse, mais

mon trouble m'avait porté à l'autre bout du pré. Retranché derrière ma mère, je n'osais plus bouger. Cependant, rassuré par l'immobilité de M^{lle} Rose, encouragé par ma mère qui me disait : « Va donc, mon enfant ; te dirais-je de le faire si ce n'était pour ton bien ? » je me hasardai à lever les yeux une seconde fois sur la mignonne enfant qui avait causé mon émoi. Je fis quelques pas en avant ; la honte seule me retenait encore d'en faire davantage.

« Doucement, Rose, doucement, ma chérie, disait à ma petite maîtresse le grand monsieur qu'elle avait appelé son père ; le pauvre petit est intimidé ; trouvons pour le lui offrir quelque chose qu'il aime, et alors il viendra.

– Eh oui, papa. Thomas m'a dit que tous les jours Criquet venait manger dans sa main. Si j'avais des carottes ! Il paraît qu'il en est friand, M. Criquet.

– Tu en trouveras dans le carré à gauche, qu'il te sera facile d'arracher sans te salir », dit le père.

La gentille Rose partit en courant. Lorsqu'elle revint les deux mains pleines de carottes, j'étais

parvenu à surmonter ma timidité, et je pus m'avancer vers elle sans trop d'embarras.

Ce ne fut pas cependant sans une certaine inquiétude que je vis M^{lle} Rose ouvrir la porte de la grille et faire quelques pas de mon côté. Pourtant je fis fête aux carottes qu'elle m'offrait. Mais ce qui me toucha bien autrement que les carottes, ce fut ce que M^{lle} Rose dit à ma mère : « Il est charmant ton petit enfant, ma nou-nou, et s'il est aussi bon que tu l'as été pour ta Rose, je l'aimerai bientôt comme je t'aime. »

Se retournant alors vers moi, Rose me dit :

« Cela t'étonne, Criquet, de m'entendre appeler mère Christine ma nou-nou ; tu ne sais pas encore qu'elle m'a nourrie de son lait. Oui ! elle a été ma nourrice quand j'ai été bien malade, bien avant de devenir la tienne. Tu es presque mon petit frère de lait, monsieur Criquet ; en es-tu content ? »

Je répondis à ma charmante petite sœur en frottant mon museau sur sa main.

Je n'avais jamais vu ma mère, si émue.

« Ah ! la gentille enfant, me dit-elle, elle se souvient de tout. C'est le bon Dieu, bien sûr, qui me l'avait envoyée au temps dont elle parle, pour m'aider à supporter mon chagrin. Si je n'avais pas eu à lui donner ce lait à la mort de ton frère, je crois que je serais devenue folle. »

À dater de ce jour, l'amitié naquit entre M^{lle} Rose et moi.

Je n'étais jamais si content qu'auprès d'elle, et il ne se passait pas de jour qu'elle ne me fit deux ou trois visites.

Quelquefois elle m'attirait dans la maison et même me faisait pénétrer jusqu'au salon. Elle avait entrepris mon éducation, et prétendait faire de moi un Âne très distingué. Je m'appliquais tant que je pouvais pour lui faire honneur, mais je crains de n'avoir jamais été un bon élève. Habitué à l'espace et à la liberté, je ne pouvais me trouver à l'aise dans une chambre encombrée de tant d'objets étranges dont je ne comprenais pas l'usage et où je craignais toujours de renverser ou d'abîmer quelque chose.

Il est pourtant une de ces réceptions que je ne

puis me rappeler sans rire.

Il s'agissait de célébrer l'anniversaire de la naissance de M^{lle} Rose. Toutes ses petites amies avaient été invitées. Toutes les rallonges avaient été mises à la grande table de la salle à manger, et elle avait été surchargée de bonnes choses : des gâteaux, des crèmes, des bonbons, des fruits et des fleurs. Mais le pis ou le mieux de l'affaire, c'est qu'à côté même de celui de Rose, mon couvert avait été mis. Rose et ses amies m'avaient fait une magnifique toilette pour la circonstance : un bonnet orné de rubans bleus avait été placé coquettement sur ma tête entre mes deux oreilles et noué autour de mon cou par un ruban, bleu aussi, qui me gênait particulièrement. Un joli tablier à bavette m'avait été attaché au-dessus des épaules et serré sous les bras par une ceinture. On me noua en outre, autour du cou, une serviette bien blanche pour protéger mes beaux habits. Une amie de Rose avait eu la prétention de me faire asseoir dans un fauteuil devant la table, « Il a de quoi s'asseoir comme tout le monde, disait la petite espiègle, il s'assoira. » Mais M^{lle} Thérèse se trompait ; il me

fut impossible de me tenir dans ce maudit fauteuil, malgré les efforts que je faisais. Je tombais tantôt à droite, tantôt à gauche sur mes voisines qui, après quelques tentatives infructueuses, préférèrent me voir conserver mon attitude naturelle : c'est-à-dire qu'on me permit de mettre non pas mes coudes, mais mes deux sabots de devant sur la table.

J'entends encore les éclats de rire des amies et des amis de Rose : « Oh ! qu'il est gentil ! comme il a l'air sage et convenable ! comme il mange bien les biscuits ! »

À la fin du déjeuner, le père de Rose entra, une bouteille de champagne à la main. Il s'agissait de boire à ma santé. Après la mienne, on but à la santé du père de Rose et à celle de Rose et des convives. J'eus ma part de champagne. C'est très bon, le champagne. Je n'aurais pas été fâché que la tasse dans laquelle on me le fit goûter fût plus grande.

Enfin on se leva de table, j'avais les jambes de derrière un peu engourdis, et la perspective de me retrouver sur mes quatre pieds m'était fort

agréable, mais tout n'était pas fini pour moi.

Pour me remercier d'avoir été bien sage pendant tout le déjeuner et d'avoir bu et mangé proprement, un cousin de Rose, le petit Auguste, voulut m'offrir un bouquet de violettes et le placer à mon côté, la queue dans les cordons de mon tablier. Je me mépris sur l'intention du petit homme, je dévorai le bouquet de violettes. Alors quels cris ! que de rires joyeux et quel gai souvenir !

Pourtant mes gaucheries n'avaient pas toujours autant de succès. Une fois, entre autres, ma maîtresse m'avait emmené au salon. Après s'être amusée à me mettre des fleurs ou des nœuds de ruban aux oreilles, à m'apprendre à lui donner soit le pied qu'elle me demandait, soit la main droite ou la main gauche, elle eut la malheureuse idée de me faire prendre ma première leçon de piano. S'approchant alors d'un grand meuble qui tenait tout un coin de la chambre, elle me plaça à côté d'elle, en me disant :

« Écoute bien, Criquet, tu aimes la musique,

cela va te faire plaisir ! »

Glissant alors d'un mouvement rapide ses doigts sur toutes les touches de l'instrument successivement, elle en fit sortir une série de sons inattendus pour moi. Persuadé que quelque animal extraordinaire était caché dans cette belle boîte, je pris la fuite au galop sans prendre garde que la gouvernante de Rose lisait son journal près de la porte. Je la bousculai et elle tomba à la renverse. Grâce à Dieu, elle ne se fit aucun mal. Mais quelques événements de cette nature m'ôtèrent toute confiance en moi-même. Aussi je m'efforçai de faire comprendre à ma petite maîtresse que, si j'entrais jamais de nouveau dans le salon, ce serait uniquement pour lui obéir et nullement pour mon plaisir.

Je crois qu'elle le comprit, car souvent elle me disait : « Décidément, Criquet, tu aimes mieux gambader dans les champs que de venir au salon. Ce tapis de laine dont tu as essayé, sans réussir, de manger les fleurs te plaît moins que l'herbe de ton pré. Je vois bien ça. Mais tu sais que tu dois être un petit Ânon tout à fait comme il faut. Je

tiens à ce qu'on puisse te citer en exemple pour tes excellentes manières. » Quand je racontais à ma mère les gâteries dont j'étais l'objet, elle se sentait comme rajeunie. Rose était du reste fort attentive pour sa nounou ; elle avait toujours en réserve dans sa poche quelque morceau de sucre pour elle.

M^{me} la Pie, qui avait une sincère amitié pour mère Christine, lui tenait compagnie pendant mes absences. Elle était moins satisfaite qu'elle de tout ce qui m'arrivait. Un jour que je revenais, la tête pleine de toutes les fêtes qu'on me faisait au château :

« Ce n'est vraiment pas là, dit-elle, l'éducation que j'aurais choisie pour ce marmot ! Un Âne est fait pour travailler dehors. Cette vie de château ne lui vaut rien, croyez-moi.

– Pourtant, madame la Pie, répondit ma mère, vous-même, vous avez vécu comme une princesse avec la femme de Thomas dans les cuisines du château. C'est là que vous avez appris à parler avec les hommes dans leur propre langue.

– C’est vrai, c’est vrai, mère Christine. Mais M^{me} Thomas était sévère, pas comme cette petite M^{lle} Rose ! Quand je ne savais pas ma leçon, tant pis pour moi... Elle m’enfermait deux heures dans la cage.

– Il faut croire tout de même que vous avez été une bonne élève, poursuivit ma mère avec admiration. Pour ce qui est de la voix, le père Thomas ne vous distinguait pas, sa femme et vous... Ce matin encore, quand il était sur le point de se laisser entraîner au cabaret par le cocher, vous n’avez eu que quelques mots à lui dire. Il en est resté tout abasourdi... Je vous entends encore :

« Viens ici, Thomas ! Au travail ! Ton nez rougit, Thomas ! Pense à ton nez ! »

Et lui, il a repris sa bêche en maugréant :

« Satanée Pie, va ! À croire que c’est ma femme qui me l’expédie... »

– Pauvre mère Thomas, je la regrette bien ! Après sa mort, je n’ai pas pu supporter de vivre dans sa cuisine et je suis allée nicher dans le peuplier. Mais je continue à m’occuper du père

Thomas... Ce n'est pas moi qui lui laisserai reprendre de mauvaises habitudes ! »

L'hiver vint ; j'eus à faire connaissance avec la vie de l'écurie. Les froids étaient durs, et quand le vieux Thomas m'eut montré ainsi qu'à ma mère ce qu'il appelait notre chambre à coucher, je ne tardai pas à m'en arranger. La paille fraîche et sèche vaut mieux par les mauvais temps que l'herbe et la terre mouillées.

Malheureusement, M^{lle} Rose vint un jour, tout affairée, dans notre appartement ; elle était en costume de voyage et emmitouflée dans des fourrures.

« Mère Christine, dit-elle à ma mère, cela ne vous étonne pas, vous, de me voir partir, mais Criquet ne sait pas encore ce que c'est qu'une séparation, et ça va lui faire du chagrin. Je l'ai bien recommandé à Thomas ainsi que vous. Vous serez bien soignés tous les deux. Je ne vous demande qu'une chose, mère Christine, empêchez Criquet de m'oublier. »

Cela dit, elle me jeta les bras autour du cou, m'embrassa sur le nez, me mit un morceau de

sucré dans la bouche, et partit en me disant au revoir.

Je ne croyais qu'à une absence de quelques jours. Quand je vis que cette absence durait des semaines et des mois, j'en perdis l'appétit. Ma mère essayait bien de me consoler, mais elle n'y parvenait pas toujours. Le vieux Thomas semblait m'avoir compris. Dès qu'il faisait beau, il venait me chercher, et un jour qu'il avait à ouvrir les fenêtres du salon, il eut la bonne idée de me dire d'y entrer avec lui.

Cela me fit à la fois grand-peine et grand plaisir de me retrouver au milieu de tous les meubles qui me rappelaient mon amie Rose.

L'hiver passa, nos maîtres ne revinrent pas, et un jour, jour terrible, ma mère, elle aussi, fut obligée de me quitter pour se rendre dans une autre propriété de mon maître, où elle avait à reprendre son service. Elle n'était venue habiter quelques semaines avant ma naissance le château que parce qu'on avait pensé qu'elle y serait mieux pour me donner les soins nécessaires à mon enfance. Elle ne m'était plus indispensable,

elle retourna à ses travaux.

Sans M^{me} la Pie et sans Thomas, que serais-je devenu ? « Crois-tu donc que nous ne la regrettons pas, la pauvre mère Christine ? » me disaient-ils l'un et l'autre, chacun à sa façon. « Mais il faut se faire une raison : au lieu de penser à ton seul chagrin, me disait M^{me} la Pie, tâche de penser à celui de ta pauvre mère qui est cent fois plus grand que le tien. Écoute-moi, Criquet, j'ai promis à la mère Christine d'aller de temps en temps à la ferme pour lui donner de tes nouvelles, et de te rapporter des siennes. Si je lui dis que tu manques de courage, que tu maigris, sa peine à elle redoublera. D'ailleurs ses occupations mêmes la ramèneront quelquefois au château. Thomas n'a pas un cœur de pierre, il s'arrangera pour que vous passiez encore quelques bons moments ensemble. »

Tout cela était bel et bon, mais cela ne me rendait pas ma mère. Que de regrets j'eus alors de l'avoir si souvent quittée, rien que pour aller jouer comme un enfant imprévoyant que j'étais !

Les choses se passèrent comme la Pie et

Thomas me l'avaient dit: je revis ma mère. Une fois même elle passa toute la nuit avec moi, et nous pûmes dormir encore, comme autrefois dans notre pré, à côté l'un de l'autre, nous sentant là tous les deux, nous touchant. Quelle bonne journée ! quelle bonne nuit ! mais comme cela passa vite !...

La Pie, bien souvent, allait du château à la ferme et revenait de la ferme au château ; mais ce n'était plus la même chose. C'était encore et toujours l'affreuse séparation.

« Criquet, me dit un jour Thomas, c'est la moisson, suis-moi jusqu'à la ferme, viens voir ta maman. Je suis sûr que, quand tu l'auras vue si bien installée, et forte à l'ouvrage, comme à l'ordinaire, ça te fera penser à elle après avec plus de courage. »

Cher bon Thomas, c'est un des jours bénis de ma vie que je lui dus là. Il me mena aux champs. Je trouvai ma mère au milieu des gerbes : elle était en liberté et attendait que la part de la récolte qu'elle devait rapporter à la grange fût chargée sur la voiture. Elle était en bonne santé. Du plus

loin que je l'aperçus, je poussai un braiment de joie qui la fit tressaillir. Elle avait levé vivement la tête, en deux bonds elle fut auprès de moi. Quel bon moment ! Mais nous avions à peine le temps d'échanger les premières caresses que la voix d'un des fils du fermier la héla : sa charge était prête. Ma mère alla d'elle-même prendre sa place entre les brancards ; en un clin d'œil elle fut attelée. Je jetai un regard inquiet sur Thomas.

« Si tu veux, Criquet, nous allons accompagner mère Christine jusqu'à la ferme. »

Mère Christine connaissait son chemin. Elle tira d'un vigoureux effort sa voiture hors du champ. Thomas l'y aida en poussant par-derrière la roue.

Une fois hors du champ, sur la route bien unie, cela avait l'air d'aller tout seul ; j'avais emboîté le pas auprès de ma mère, et je n'aurais pas cédé ma place pour marcher à la tête d'un régiment.

« Bravo, Criquet ! bien, mon enfant ! » me cria tout à coup une voix qui n'était ni celle de Thomas, ni celle de ma mère, et qui semblait descendre du ciel. C'était la voix joyeuse de M^{me}

la Pie : « Tu ne t'attendais pas à me trouver là, hein ! » me dit-elle. Où était-elle perchée ? Un geste de Thomas me la fit apercevoir : elle sautillait pour garder l'équilibre sur la plus haute gerbe de la charrette que traînait ma mère.

« Satanée Pie ! s'écria Thomas, elle est toujours aux bons endroits, faut croire qu'elle nous a suivis.

– Bonjour, Thomas ! dit la Pie.

– Bonjour, bonjour, Margot », répondit Thomas en se grattant l'oreille d'une main, et portant l'autre par un mouvement involontaire sur son nez ; il pensait bien sûr à sa femme.

« Criquet, reprit la Pie, sans s'inquiéter autrement de la présence de Thomas, n'oublie jamais cette journée. Pour la première fois tu vois ta mère au travail ; promets-moi que tu suivras un jour l'exemple qu'elle te donne, et que tu ne bouderas pas plus qu'elle à l'ouvrage, quand il s'agira de gagner le foin que tu manges. »

Le soir venu, il fallut retourner au château. Une année encore, une année tout entière se

passa. Les visites de ma mère se faisaient de plus en plus rares et je ne retournai qu'une fois à la ferme. Sans M^{me} la Pie, qui était vraiment bien bonne, nous serions restés sans nouvelles. Cette triste année m'a laissé sans souvenir. Je n'étais plus un enfant, je n'étais pas encore un Âne : les jeux d'autrefois ne me suffisaient plus, les jours étaient sans fin. Rien ne m'intéressait.

« Ça ne va donc pas, mon pauvre Criquet ? me disait Thomas ; patience ! tu auras bientôt tes trois ans, tu seras alors un grand garçon, tu travailleras, et tu verras qu'il n'y a rien de tel que le travail pour chasser l'ennui.

Mais la perspective de devoir travailler ne me réjouissait nullement. Porter du son, de la farine, traîner une charrette remplie de paille ou de fumier me paraissait un sort indigne de moi.

IV

Je deviens insupportable.

Mes rapports avec le vieux Thomas étaient devenus beaucoup moins fréquents et moins familiers. Les farces et les gambades me semblaient fort au-dessous de ma dignité. Quand Thomas m'offrait de faire une partie, j'affectais un air de parfaite indifférence. Ma petite maîtresse n'était plus là pour me donner des leçons de bonne conduite.

Je n'avais plus personne pour me rappeler au sens commun. M^{me} la Pie s'était fixée auprès de ma mère. Elle ne faisait que de courtes apparitions, pour rapporter des nouvelles de ma santé à son amie. C'était Thomas plutôt que moi qu'elle venait voir, et elle ne manquait jamais de lui faire quelque niche. Elle ne pouvait donc se rendre compte de la mauvaise pente sur laquelle

j'étais engagé.

Un jour, qu'absorbé dans la contemplation de mes mérites méconnus, je déplorais plus amèrement que de coutume l'obscurité où je végétais, j'entendis tout à coup derrière moi une voix qui était toujours restée dans mon souvenir en dépit de l'absence.

« Charlot ! Charlot ! » J'ai oublié de dire que mon premier nom de Criquet, ayant paru indigne de moi à ma petite maîtresse. Charlot, le nom même de mon père, était pour elle devenu mon nom. « Charlot ! » répéta pour la troisième fois la voix aimée...

Décidément, ce n'était point une illusion ; nul que ma petite maîtresse ne pouvait me donner le nom de Charlot. Je me retournai vivement et je me disposais à courir du côté d'où cette voix me paraissait venir. Mais au lieu de la petite fille que je m'attendais à revoir, je vis s'avancer vers moi une belle jeune personne, qui me parut d'abord complètement inconnue. Mon ancienne timidité avait fait place à un sentiment très exagéré de ma valeur, dont je ne me départais que difficilement

vis-à-vis des étrangers. Je restai donc immobile sous mon arbre, remuant nonchalamment les oreilles, comme pour dire : « Me voilà, mais si vous voulez faire ma connaissance, mademoiselle, vous n'avez qu'à venir jusqu'à moi. »

« Comment ! Charlot, tu ne me reconnais pas ! Tu as oublié ta maîtresse ? Oh ! le vilain ingrat ! Il n'y avait plus à en douter, c'était bien Rose ; mais qu'elle était changée ! Au lieu de l'enfant avec laquelle j'avais vécu, c'était maintenant presque une jeune fille.

Cependant, si Rose était changée extérieurement, je compris bientôt que son cœur était resté le même. Elle répéta ces mots : « Tu as oublié ta maîtresse ? » avec tant de bonté et tant de tristesse que je me sentis désolé d'avoir été assez sot pour prendre mes grands airs avec elle. Mais, comme il me répugnait d'avouer que j'avais eu tort, au lieu de courir au-devant d'elle, je me contentai de faire quelques pas en avant, et là je m'arrêtai, attendant qu'elle prît elle-même la peine de s'approcher de moi à son tour. Je fus

bien puni de mon orgueil quand je l'entendis dire à son père :

« Est-ce croyable, papa ? Charlot m'a oubliée ! J'avais toujours entendu dire que les Ânes sont bêtes et incapables d'un véritable attachement, mais j'espérais que Charlot serait, comme sa mère, une exception. Oh ! cela me fait tant de peine que je ne puis y croire ! »

« Charlot, ajouta-t-elle, en étendant encore la main vers moi, tu ne sais pas le chagrin que tu viens de me faire ! »

En l'entendant me parler avec cette douceur, je m'élançai vers elle, je frottai ma tête contre sa main ; j'essayai de lui prouver, par mes soupirs et mes gémissements, mon sincère repentir, et de lui faire mieux augurer de mes bonnes résolutions pour l'avenir.

Au bout de quelques instants, la réconciliation fut complète. Je me sentis heureux comme je ne l'avais plus été depuis bien des mois.

« Pauvre Charlot, disait ma maîtresse en me caressant, j'aurais dû me rappeler que je suis

aussi changée que toi. Il n'est plus le même ; il n'est plus aussi gentil que quand il était petit, mais il est plus beau ; c'est un très bel Âne, notre Charlot, n'est-ce pas, père ? »

Mais toute ma mauvaise humeur me revint lorsque j'entendis M. Merton dire :

« Thomas le dressera, mon enfant, et alors, tu pourras soit le monter, soit l'atteler à la petite voiture.

« Voici le moment venu pour Charlot de nous prouver qu'il est reconnaissant des soins que l'on a eus, chez nous, de son enfance.

– Charlot à la petite voiture !... Oh ! que j'aimerais cela, papa ! répondit ma maîtresse. Il a l'air très solide, mon Charlot, cela ne le fatiguera pas, bien sûr. Crois-tu qu'on pourrait l'atteler tout de suite ?

– Tout de suite, non, mais bientôt, si Thomas a le temps de le dresser d'abord. Tu feras bien toutefois de commencer par le monter, afin de l'habituer au travail et à l'obéissance.

– Eh bien, Charlot, en voilà assez pour

aujourd'hui, continua ma maîtresse, en posant sa main sur ma tête ; nous ferons bientôt plus ample connaissance. Je ne sais trop si cela t'amusera autant de me porter sur ton dos ou de me traîner dans une voiture, que de jouer avec moi dans le pré et au salon. »

Dès qu'elle se fut éloignée, je me mis à faire les réflexions les moins consolantes sur ce que je venais d'entendre. Je pressentais que ma liberté et ma paresse étaient menacées, et que l'on projetait de me soumettre à des travaux que j'avais toujours jugés indignes de moi.

Le lendemain, pendant que je déjeunais dans le pré, Thomas y entra, tenant dans sa main quelque chose dont la vue m'intrigua beaucoup. Ce n'était ni sa bêche, ni son râteau, ni aucun des instruments dont je lui voyais faire usage journellement. J'étais sur le qui-vive, et bien décidé à reconnaître l'ennemi avant de m'en laisser approcher. Je me reculai donc, plein de méfiance, et je me tins prêt à prendre mes jambes à mon cou s'il y avait lieu.

« Allons, doucement, Criquet ! », dit Thomas

en cachant derrière son dos l'objet inconnu qui avait excité mes soupçons. Ce mouvement de Thomas ne fit qu'accroître ma défiance. S'il n'avait pas de mauvaises intentions, qu'avait-il à me cacher ?

Résolu à ne pas me laisser attraper, je lui lançai de loin une ruade de défi, et je pris ma course à travers le pré. Je ne tardai pas à m'apercevoir que les vieilles jambes de Thomas n'étaient pas de force à lutter avec les miennes.

J'avais de l'avance sur lui et je la conservai. La belle chasse que je fis faire à mon vieil ami ! Au moment où il croyait mettre la main sur moi, je repartais pour ne plus m'arrêter qu'à l'autre bout du pré.

Quand je faisais mine de vouloir me rendre, il m'appelait : « Mon cher Criquet, mon bon petit Criquet » ; quand je reprenais ma course, il m'accablait d'invectives bien méritées.

Je m'amusais singulièrement de ce jeu nouveau quand je vis entrer ma jeune maîtresse dans le pré.

« Comment, Thomas, dit-elle, vous ne pouvez pas parvenir à attraper Charlot ?

– Ouf ! s'écria Thomas en essuyant la sueur de son front, le maudit animal doit deviner ce qui lui pend au nez. Rien ne m'ôtera de la tête que cette satanée bête sait le français, l'anglais, le chinois, toutes les langues, et qu'il les comprend tout aussi bien que mademoiselle elle-même. Quant à ce qui est de l'attraper avec mes vieilles jambes, j'aurais sitôt fait de poursuivre un feu follet. Ce qu'il lui faut, à votre enragé Charlot, c'est une bonne raclée pour le remettre à la raison.

– Oh ! ne le battez pas, dit ma maîtresse ! Vous lui gêteriez le caractère, Thomas, si vous faisiez jamais cela.

– Pourtant, moi, je commence à craindre qu'il en ait, du vice, maître Criquet, et plus que son compte encore.

« Croiriez-vous, mam'selle, que l'autre jour je m'étais, sans méfiance, baissé pour ramasser quelque chose devant M. Criquet, et savez-vous ce qu'il a fait, M. Criquet ? J'avais un superbe chapeau de paille neuf : quand il l'a vu à sa

portée, il s'est jeté dessus comme un affamé, il l'a mangé ! il l'a dévoré ! et j'ai vu le moment qu'il allait avaler ma tête avec. Tout d'un coup, il s'est mis à tousser, à étrangler, c'était la coiffe et le ruban de mon chapeau qui ne voulaient pas passer. J'ai été obligé de lui arracher tout cela de la bouche. C'est pas la faim, bien sûr, qui le poussait, car il a de quoi manger ici, en veux-tu en voilà.

– Oh ! Thomas ! dit ma maîtresse en partant d'un grand éclat de rire, il ne fallait pas me dire cela. Comment voulez-vous que je garde mon sérieux à présent devant Criquet ? Je ne puis pas non plus vous croire tout à fait impartial envers lui, à présent. C'est la rancune de votre chapeau mangé qui vous tient, mon pauvre Thomas. Allons, n'y pensez plus, papa vous rapportera de la ville un bien plus beau chapeau la semaine prochaine.

– Mademoiselle est bien bonne, dit Thomas, mais j'aimerais mieux un autre chapeau qu'un chapeau de paille : maintenant que le pli est pris, bien sûr, il recommencerait. »

En cela, Thomas se trompait, je ne l'avais pas trouvée bonne du tout, la paille de son chapeau.

« Eh bien, soit ! dit M^{lle} Rose, on vous rapportera un chapeau de feutre bien large ; mais que tout soit oublié entre vous et Criquet. Voyez-vous, Thomas, le fouet est un mauvais maître d'école.

– Voyons, mam'selle Rose, vous n'allez pas me persuader que ce petit animal va me faire une vie pareille et ne pas être puni ? Il sait bien qu'il doit venir, et, s'il ne le fait pas, c'est que ça ne lui plaît pas. Il est assez fin pour ça, allez ! »

Je fus flatté du compliment, et je me réjouis au fond du cœur d'avoir si habilement déjoué le vieux Thomas.

« Mais, Thomas, reprit ma maîtresse, vous oubliez qu'il ne peut pas comprendre la fatigue et l'ennui qu'il vous cause. Il n'est peut-être que très effrayé, ou peut-être veut-il jouer ou bien..., mais non ! il ne peut pas deviner vos intentions. En tout cas, si vous me promettez de ne pas le battre, je vous promets, moi, de l'attraper.

– L’attraper ! vous, mam’selle ! » dit Thomas
en hochant sa vieille tête d’un air incrédule.

V

Adieu ! mon indépendance.

« Oui, moi ! et sans courir, encore ; vous allez voir. Acceptez-vous mes conditions ? »

– Eh oui ! mam'selle ; si vous l'attrapez, je n'y touche pas, c'est convenu. Mais je suis curieux de savoir comment vous allez vous y prendre ! »

Alors M^{lle} Rose s'avança vers moi.

« Allons, Charlot, viens ici, mon bon petit Charlot. Viens, montre à Thomas que tu es plus raisonnable qu'il ne pense, et que tu n'as voulu que rire un peu avec lui, mais non le fâcher. »

Était-ce un piège ? Devais-je me rendre ? Je regardai Thomas ; la main qu'il dissimulait tenait toujours quelque chose qui ne me promettait rien de bon ; j'étais tenté de m'enfuir pendant qu'il en était temps encore. Mais je regardai ma maîtresse

et me rappelai la résolution que j'avais prise de ne plus jamais lui déplaire. « Voyons, Charlot, me dis-je à moi-même, le moment est venu de montrer qui tu es. Rends-toi de bonne grâce ; ne mets pas contre toi les braves gens qui, de père en fils, ont hébergé et nourri ta race. » Je me dirigeai donc vers ma maîtresse ; mais, malgré ma bonne intention, à mi-chemin, mes craintes me revinrent et je m'arrêtai court.

« Qu'est-ce qui te fait peur, Charlot ? dit encore ma maîtresse avec douceur, personne ne veut te faire de mal. Viens ! Tu n'es plus un simple petit Bourrique ; tu es un grand bel Âne, plein de force ; tu ne peux pas lâchement passer ta vie dans l'oisiveté. Tu ne voudrais pas ! Allons, Charlot ; ce que tous les Ânes ont su faire, tu ne me feras pas croire que tu es incapable de le faire à ton tour, et que nous avons élevé un animal sans valeur et sans vertu, un petit bon à rien. »

« Ma maîtresse m'a dit qu'on ne voulait pas me faire mal, pensai-je ; si elle me l'a dit, c'est que c'est vrai, elle ne m'a jamais trompé, et je

dois me fier à elle. »

Alors, m'armant de courage, j'allai tout droit à ma chère Rose, et me frottai la tête contre sa main. Cette preuve de confiance parut lui faire plaisir. Elle me flatta, me caressa, m'appela des noms les plus doux ; le vieux Thomas lui-même me sembla un peu apaisé, car il reprit sa bonne vieille voix pour dire :

« Il faut avouer, mam'selle Rose, que vous avez une manière à vous ! La pauvre bête n'a plus rien à craindre de moi, maintenant. Ma parole est ma parole. À vrai dire, ça m'aurait crevé le cœur d'avoir à le battre pour la première fois ! Lui qui n'a jamais reçu une chiquenaude de moi ! Mais ce n'est pas de chiquenaude qu'il s'agit. Comment va-t-il prendre le cadeau que j'ai à lui faire ? C'est ce que je me demande. »

Je n'y comprenais plus rien ; ce que Thomas cachait, c'était un cadeau, et je refusais ! Je relevai la tête.

« Profitons du moment, dit ma maîtresse ; si vous me donniez la bride, Thomas, je la lui passerais autour du cou, et, pendant ce temps,

vous pourriez peut-être lui mettre le mors dans la bouche. »

Au même instant, je sentis quelque chose de serré s'appliquer sur mon front et un objet dur et froid s'introduire entre mes dents.

Je reculai, indigné de ce qui me parut être un guet-apens, et résolu à ne plus me laisser tromper par de nouvelles promesses, mais il était trop tard.

J'étais pris ; une main vigoureuse, celle de Thomas, me retenait. C'en était fait de mon indépendance. À mon tour, et comme tous ceux de ma race, j'étais dompté, car j'étais... bridé !

« Doucement donc, Charlot ! Tu vas te faire mal si tu tires comme cela ! Mon bon Charlot, ne sois donc pas bête. Tu n'es pas le seul à te sentir le mors dans la bouche. Chacun a le sien. Tu ne me comprends pas, pauvre Charlot ! mais bientôt tu apprendras par toi-même que mieux vaut céder la bride que de se roidir contre elle. »

Ma maîtresse me parlait si tendrement que toute ma colère tomba. Elle recula de quelques

pas et m'encouragea à la suivre, ce que je fis sans résistance. Je reconnus alors la vérité de ses paroles. Sentir entre mes dents ce vilain morceau de fer ne m'était pas agréable sans doute. Mais, en somme, tant que j'étais docile, cela n'était que gênant, et je pensais bien que l'habitude rendrait cette gêne plus supportable. Dès que je résistais, le mors m'abîmait la bouche et me faisait très mal. Il dépendait donc de moi de souffrir ou de ne pas souffrir. Thomas commença ses instructions, et je fis de mon mieux pour en profiter. Je devinai bientôt pourquoi il tirait la bride tantôt à droite, tantôt à gauche, et je compris la raison de ce que j'avais pris d'abord pour un caprice cruel. Je sus bien vite distinguer les différents ordres auxquels je devais obéir, et, au bout de quelques leçons, il ne m'arrivait plus de m'arrêter quand on me disait de trotter, ni de faire quelque autre méprise de ce genre.

Le vieux Thomas se montrait fort indulgent pour toutes mes gaucheries, et ma maîtresse récompensait chacun de mes efforts par une distribution de sucre et de carottes. Aussi, je pensais que, si c'était là ce qu'on appelle

apprendre, cela n'avait rien d'intolérable. Touché des caresses et des friandises dont ma maîtresse récompensait ma docilité, je me promis de reconnaître ses soins par une application constante à ses leçons.

J'étais, certes, un Âne heureux entre tous d'avoir une telle maîtresse ! Mais je n'appréciais pas alors mon bonheur comme je l'aurais fait plus tard.

Bientôt je sus trotter, galoper, m'arrêter ou repartir au moindre signal. Je connaissais ma droite et ma gauche, ce qui au moral et au physique est la base de toute éducation. On avait fait faire tout exprès pour moi une petite voiture légère et fort jolie ; j'appris bien vite à la traîner. Mais je préférais de beaucoup la selle, qui me paraissait d'un ordre plus distingué. Et puis ma maîtresse était si joyeuse quand nous nous disposions tous les deux à aller au bois ! Elle était si légère que je ne m'apercevais de sa présence sur mon dos qu'au moment du départ. En me donnant deux petites tapes sur le dos, elle me disait : « Allons, Charlot, en route ! » J'étais alors

aussi pressé qu'elle et je ne me faisais pas prier. Je tenais à honneur de rendre inutile la baguette de saule dont elle s'armait au départ. Elle ne s'en servait jamais que pour chasser les mouches taquines qui s'en prenaient toujours à mes oreilles, ce qui m'agaçait singulièrement. « Voulez-vous laisser mon Charlot tranquille, leur disait-elle, allez-vous-en ! » Elle ne m'aurait pas laissé mettre le pied sur une fourmilière, eût-il fallu rebrousser chemin. « Détruire tant de travaux et de si longs et de si étonnants, disait-elle, pour abréger sa route d'un instant ? Jamais. » Du reste, elle avait appris à maman ce souci des propriétés et des labeurs d'autrui. Il y avait dans notre pré une grande république de Fourmis que mère Christine m'avait appris à respecter.

Tous les jours nous allions à la découverte de quelque sentier plus ombragé et plus fleuri que celui de la veille. Quand nous atteignions un endroit bien tapissé de mousse, et bien frais, M^{lle} Rose sautait à terre et voltigeait de fleur en fleur comme un vrai Papillon. Elle ôtait son grand chapeau de paille et s'en faisait un panier, où elle

accumulait les clochettes bleues et blanches, les marguerites, les digitales, les coquelicots, de menues branches de lierre, des fougères. Elle s'asseyait sur le gazon, et, pendant que je broutais à côté d'elle, elle façonnait son bouquet. Elle me faisait regarder et respirer ses fleurs, rejetait celles qu'elle ne trouvait pas assez belles et que la plupart du temps je trouvais, moi, très bonnes à manger. « Quelle bouche ! me disait-elle, toujours ouverte, prête à tout engloutir. »

Plus d'une fois, il nous arriva de nous perdre dans ces sentiers, qui se ressemblaient tous plus ou moins. Alors ! je flairais pour tâcher de découvrir quelque trace connue, et j'étais bien heureux quand j'arrivais à remettre ma maîtresse dans le bon chemin. Lorsque l'incertitude se prolongeait, elle montait sur les talus les plus élevés, cherchant à apercevoir de loin le toit du château.

Je me souviens qu'un jour, après avoir en vain interrogé l'horizon, elle revint à moi, et me caressant tristement elle me dit : « Je ne vois plus rien, Charlot, je n'ai pas la moindre idée de

l'endroit où nous sommes. Voilà ce que c'est de s'en aller comme nous faisons toujours à l'aventure. Nous sommes aussi étourdis l'un que l'autre, nous nous perdrons un jour pour tout de bon, et mon pauvre papa sera bien inquiet. Jamais âme humaine n'a passé par ici, ajouta-t-elle en regardant autour de nous. Nous sommes chez les sauvages ; tous ces fourrés-là doivent être pleins de bêtes féroces. Si on allait nous manger ! »

Le fait est qu'on eût dit que jamais un homme n'avait traversé cette partie du bois. À quelques pas de nous, le sentier n'était plus tracé et les branches s'entrecroisaient de façon à rendre le passage à peu près impossible. Les paroles de ma maîtresse ne m'avaient pas rassuré ; je redoutais quelque funeste rencontre. Soudain, j'entendis un léger bruit dans le taillis à droite, puis j'aperçus des dents blanches et pointues qui paraissaient avides de mordre.

Je tressaillis, et ce mouvement fit retourner ma maîtresse.

« Qu'as-tu, Charlot ? »

Au même moment elle poussa un petit cri, et

je compris qu'elle avait comme moi aperçu les deux yeux. La peur me tenait cloué au sol. L'animal aux grandes dents était à peu près dissimulé par les branches enchevêtrées des arbres qui bordaient le chemin, mais à en juger par ce que nous pouvions apercevoir de sa tête, il devait être énorme.

« C'est un Loup, Charlot, dit ma maîtresse qui était toute pâle ; partons vite, et à la grâce de Dieu. » Et elle se mit vite en selle.

VI

L'Âne de mademoiselle Thérèse.

Je tremblais comme une feuille, incapable de faire un mouvement ; cependant j'allais essayer de lui obéir, tout en me disant qu'un Loup devait pouvoir courir plus vite qu'un Âne, et qu'il aurait bientôt fait de nous rattraper, quand un bruit de branches m'arrêta court. Un autre animal, dont je ne pus deviner d'abord l'espèce, descendait avec une agilité singulière du haut du grand arbre au pied duquel le Loup devait être posté. Surpris comme nous par l'agitation des feuilles, l'animal aux yeux jaunes et aux dents aiguës sauta avec un grognement menaçant au beau milieu de notre sentier, nous barrant ainsi le passage. Ma maîtresse se cramponna à sa selle et, tirant sur la bride, s'efforça de me faire rebrousser chemin, mais j'étais pétrifié. La queue entre les jambes, la

tête basse, j'avais fermé les yeux pour ne rien voir de ce qui allait arriver. Je fus tiré de ma cruelle angoisse en entendant une voix encore enfantine dire en riant : « N'ayez donc pas peur, mam'selle ! c'est pas un Loup, c'est Tom ; il ne vous fera pas de mal ; il n'est pas méchant. »

Grâce au Ciel, le Loup n'était qu'un Chien, et le grimpeur, un enfant de sept ou huit ans, le fils du berger, qui venait de dénicher un nid de Pinsons. « Quoi, c'est toi, l'Écureuil ! s'écria ma maîtresse ; quelle peur tu m'as faite ! »

Le petit Pierre avait mérité ce surnom d'Écureuil par l'aptitude qu'il avait à grimper dans les arbres. Ma maîtresse, rassurée, se mit à rire de l'épouvante subite qui nous avait saisis elle et moi. J'étais honteux de moi-même. Quoi ! me disais-je, pour sauver ta maîtresse, pour te sauver toi-même, Charlot, tu n'as pas même su trouver des jambes. Et je me rappelais avec confusion une histoire qu'on m'avait racontée de ma mère qui, se trouvant un soir dans la même position que nous, mais en face d'un vrai Loup, avait sauvé la vie de M^{me} Merton et la sienne, en

cassant d'une ruade bien appliquée la mâchoire de leur agresseur.

L'Écureuil, pris en flagrant délit d'école buissonnière, était encore plus embarrassé que nous. Pour se faire pardonner, il nous offrit de nous remettre dans notre chemin. Il portait dans sa casquette trois malheureux petits oisillons qui n'avaient pas encore de plumes. Émue par leurs *cuics* désespérés, ma maîtresse entreprit de décider notre petit conducteur à les remettre dans leur nid.

« Que dirait ta mère, lui dit-elle, si un jour en rentrant dans votre chaumière elle n'y trouvait plus ni toi ni ta petite sœur ? Tu n'as sûrement jamais pensé à la peine de la maman-oiseau quand elle retrouvera son nid vide. Aussi, je suis certaine que tu vas maintenant te dépêcher de reporter ces trois petits Pinsons dans leur nid. »

Le bambin resta quelque temps pensif et hésitant. Puis, après s'être gratté l'oreille deux ou trois fois, il remonta avec une adresse extraordinaire sur le grand arbre, et replaça les trois petits oiseaux dans leur nid avant que la

mère fût revenue.

« C'est bien, mon petit Pierre, ce que tu es fait là », lui dit ma maîtresse, lorsqu'il vint se remettre à notre disposition. Prenant alors une grosse pièce d'argent dans sa bourse, elle la lui donna en lui disant :

« Je vais te détourner de ta route, pour que tu nous remettes sur notre chemin, et toute peine mérite salaire. C'est pour cela que je te donne ces cinq francs. Tu prieras ta mère de ma part d'en employer une partie à t'acheter quelque chose qui te fasse bien plaisir. »

Nous revînmes promptement à la maison, où notre longue absence avait déjà jeté l'inquiétude. M. Merton, c'était le nom de notre maître, accompagné du vieux Thomas, s'apprêtait déjà à partir à notre recherche. Ma maîtresse lui raconta en riant les dangers imaginaires que nous avions courus et la peur très réelle qu'ils nous avaient causée.

« Je vois que la première campagne de Charlotte n'est pas à son honneur, dit M. Merton. Mais j'espère qu'une autre fois il se montrera digne de

sa mère.

Puis, s'adressant à sa fille : « Tu n'as pas beaucoup réfléchi, ma Rose. Crois-tu que je te laisserais faire de pareilles promenades dans nos bois, s'il y avait danger d'y rencontrer des Loups ? »

Nous étions quelquefois accompagnés dans nos courses par M^{lle} Thérèse, la jeune amie de ma maîtresse dont j'ai déjà parlé. Elle était plus posée qu'autrefois. Deux ans de pension avaient refait son éducation, que les gâteries de son père avaient compromise. Ses parents demeuraient dans une propriété assez voisine de l'habitation de M. Merton. Elle montait ordinairement un Âne, assez bon camarade d'ailleurs, mais plein de fatuité. Ce petit animal, moins jeune et cependant moins fort que moi, ne voulait jamais me céder le pas. Quand j'avais pris la tête, il n'était pas de ruse que Cascaret n'imaginât pour me dépasser. J'aurais compris qu'il restât au même rang que moi ; mais il ne voulait pas admettre cela, et même dans les sentiers trop étroits pour que nous pussions y passer de front, il me poussait de côté

jusqu'à ce qu'il eut atteint son but, au risque d'exposer sa maîtresse et la mienne à être égratignées en passant trop près des haies. Toutes les deux riaient de bon cœur de ce manège qui, sans qu'il fût besoin de nous y exciter, nous maintenait au trot et même au galop pendant presque tout le temps de la promenade.

Une fois, après une de ces luttes, nous fîmes halte à l'entrée d'une ferme appartenant aux parents de Thérèse. C'était là que les deux amies devaient se séparer. Au moment de reprendre chacun notre route, apparut le fermier conduisant une voiture chargée de foin fraîchement coupé. Reconnaisant sa jeune maîtresse, il la pria de venir se reposer à la ferme. Rose et Thérèse mirent pied à terre. Cascaret et moi nous suivions. Nous eussions été aveugles, que la bonne odeur de la voiture qui nous précédait lentement eût suffi à nous maintenir dans la bonne voie. Ce râtelier ambulancier était pour nous tenter. Cascaret s'en rapprochait de plus en plus et moi de même. Par lequel de nous deux fut donné le premier coup de dent, je ne saurais le dire ; toujours est-il que nous oubliâmes bientôt

l'un et l'autre notre rivalité dans un repas fraternel et copieux. Mais quand le fermier revint à son foin et qu'il le trouva fortement entamé, il s'écria : « C'est bon, mes amis, vous n'attendez pas qu'on vous invite pour vous mettre à table, vous autres. Il paraît que cela se fait dans le pays des Ânes, ces choses-là. Mais Mathurin n'entend pas qu'on prenne de ces libertés-là chez lui !... » Tout en parlant, il leva sur nous le manche de son fouet.

Nous ne tenions pas à lui demander notre reste, et la vitesse de nos jambes nous sauva. Nous nous étions réfugiés dans une prairie, voisine de la ferme. Au bout d'un instant, je vis venir la fermière portant une grande terrine de terre. Elle s'approcha d'une belle Vache noire et blanche qui paissait non loin de nous, et se mit à la traire, tandis que près d'elle un petit garçon de quatre ou cinq ans regardait curieusement.

La Vache ne bougeait pas ; elle se laissait prendre généreusement son lait blanc qui coulait tout fumant dans la terrine. Quand elle fut remplie, la fermière s'éloigna en disant à

l'enfant :

« Veilles-y ; je m'en vais chercher des tasses pour les demoiselles. »

L'enfant me regardait, moi je regardais la terrine et son contenu appétissant. La course et la botte de foin m'avaient fort altéré. Je m'approchai à petits pas de la terrine tentatrice, l'enfant ouvrait des yeux inquiets et me menaçait d'une petite voix qui ne m'effrayait guère.

« Veux-tu bien t'en aller, méchant Âne ! je vais le dire à maman. »

Se sentant insuffisant à protéger le trésor confié à sa garde, il courut de toutes ses jambes vers la maison pour y chercher du renfort. Il criait au voleur comme un petit désespéré, mais avant qu'il fût loin je m'étais mis à l'œuvre. Le lait était excellent et nous y allions grand train, quand nous fûmes interrompus par la fermière et par nos maîtresses qui, averties par le petit garçon, accouraient défendre leur bien ; mais il était trop tard.

« Charlot, dit ma maîtresse, quelle confiance

veux-tu que j'aie en toi à présent, mon ami ? Voilà deux sottises en quelques minutes. Si c'est là l'usage que tu fais de ta liberté, je serai obligée de t'attacher comme un Âne sans éducation. »

Je baissais la tête d'un air confus, tout en me passant la langue sur les lèvres. Mais l'heure du repentir sincère n'était pas encore venue.

Ma petite maîtresse s'en aperçut sans doute, car elle ajouta :

« Sais-tu ce qu'il y a de plus mal dans tout cela ? C'est que tu n'aies pas reculé devant l'idée de voler un petit enfant qui risquait d'être puni à ta place. Tu as commis une lâcheté. »

Il n'y avait rien à répondre, à cela ! Ma conscience me le disait bien. Thérèse vint à notre secours :

« Il faut avouer, ma chère Rose, lui dit-elle, que c'était peut-être un peu trop demander à des Ânes, si intelligents qu'on les suppose, que de les mettre, après une course comme celle qu'ils viennent de faire, en présence d'une botte de foin et d'une terrine de lait avec l'espoir qu'ils n'y

toucheraient pas. »

Ce raisonnement nous préserva de toute punition. Nos deux maîtresses dirent adieu à la fermière, et nous partîmes.

« Hâtons-nous, Thérèse, dit Rose en regardant le ciel qui s'était couvert de nuages noirs très menaçants. Voici un orage qui monte et qui va nous surprendre. J'espère que tu arriveras à temps, mais j'ai un plus long chemin que toi à faire pour rentrer et je doute que la pluie tarde beaucoup à tomber. Allons, Charlot ! cela te regarde ; en route ! » Elles se dirent adieu au tournant de la route, et nous nous en allâmes chacun de notre côté.

« Plus vite, Charlot ! me répétait ma maîtresse ; papa va être inquiet. Tu as bien mangé, bien bu, tu dois avoir de bonnes jambes. Quand on a une faute à réparer, on va plus vite que ça, Charlot. » Et je me dépêchais, et je me dépêchais, car de larges gouttes de pluie commençaient à tomber, et, dans le lointain, on entendait le roulement sourd du tonnerre. L'orage s'approchait. Je n'étais pas rassuré et déjà j'avais

sotttement fait mine de m'arrêter sous un grand arbre, ce qui n'est pas prudent quand il tonne. Mais Rose protesta.

« Eh bien, Charlot, qu'est-ce qui te prend ? Vas-tu me laisser là sous la pluie ? Que deviendrons-nous tout à l'heure au milieu du bois quand il pleuvra à verse et qu'il tonnera bien fort ? Dépêche-toi, au contraire, pour rentrer avant que l'orage n'éclate. »

Je compris que ma maîtresse avait raison, et prenant le galop je ne m'arrêtai plus.

Le tonnerre redoublait de violence et j'accélérais ma course de mon mieux. Quand un éclair m'effrayait, Rose me rassurait de la voix : « Ne sois pas poltron, Charlot, à quoi sert la peur ? » Le chemin fut vite parcouru, nous arrivâmes devant le perron au moment même où l'orage éclatait dans toute sa fureur. Ma maîtresse me conduisit elle-même à l'écurie. Elle raconta en peu de mots l'histoire du foin et du lait à Thomas, et le pria d'avoir autant de soin de moi que si je l'avais mérité. Elle ajouta que j'avais prouvé mon repentir et que c'était à ma rapidité

qu'elle devait de n'avoir pas été surprise tout à fait par la pluie et arrêtée en rase campagne ou dans le bois par cette horrible tempête.

VII

Une partie mouvementée.

Pendant les beaux jours de l'été, la maison changeait complètement d'aspect ; tout y prenait un air plus animé. C'étaient des allées et venues perpétuelles de visiteurs, de dames en voitures, de messieurs à cheval, sans compter les piétons.

Quelques amies de ma maîtresse faisaient parfois un long séjour chez M. Merton, et leur présence était une occasion de réunions, de parties presque journalières. On entendait rire et chanter tout le long de la journée. Souvent, le soir, le son de la musique venait jusqu'à moi. J'avais fini par m'habituer au piano et par y prendre un certain plaisir. La première fois que je vis à travers les larges fenêtres tous les invités du château se mettre à sauter, à se démener et à tourbillonner comme si le parquet leur avait

subitement brûlé les pieds, je me demandai ce qui avait bien pu les piquer ou s'ils étaient atteints d'une subite folie. Mais on se fait à tout, et je finis par en prendre mon parti. Un soir, même, je me surpris à ébaucher des pas et des ronds de jambes comme ceux que je voyais faire à toutes ces personnes qui semblaient y trouver un si grand plaisir. Je suppose que j'avais réussi à les imiter assez bien, car Thomas s'écria en riant : « Dieu me pardonne ! je crois que Charlot valse aussi ! Quelle drôle de bête ça fait ! Il a autant de lubies qu'un homme, ce petit animal-là ! »

Les promenades devenaient plus fréquentes pendant ces jours de fête, mais c'en était fait pour moi de l'intimité des tête-à-tête avec ma maîtresse. On faisait appel à tous les Ânes du voisinage pour servir de monture aux invités de la maison. C'étaient alors des cavalcades nombreuses et bruyantes où se révélaient l'adresse et la gaucherie des cavaliers, où se trahissaient parfois les petites vanités froissées, mais où dominait surtout la plus franche gaieté. On partait de bonne heure, on emportait des vivres, et dans un gai repas sur l'herbe montures

et cavaliers renouvelaient leurs forces et leur bonne humeur. Un élégant harnachement joint à mon physique agréable me réservait une place d'honneur parmi les Ânes mercenaires qui m'entouraient. Mais cette supériorité avait son côté fâcheux ; c'était à qui parmi les jeunes amies de ma maîtresse obtiendrait la faveur de me monter. La trop bonne Rose prenait alors le dernier Âne resté, généralement le plus laid ou le plus difficile. Je ne pouvais souffrir de la voir ainsi équipée, et comme elle me paraissait tout aussi peinée que moi de notre séparation, je pris le parti de ne plus me laisser approcher que par elle. Un jour donc, tout le monde était en selle. On n'attendait plus pour partir qu'une nouvelle invitée, à qui l'on m'avait réservé. Avant de monter sur l'horrible petit animal qui lui était dévolu, ma maîtresse m'avait caressé si tristement que je m'étais bien promis que moi seul serais sa monture pendant cette excursion. La jeune personne parut bientôt au bras d'un petit jeune homme, qui lui offrit son aide pour se mettre en selle. Il voulut prendre la bride, mais je reculai. Je fis des écarts, je jouai des quatre pieds,

si bien que la jeune fille effrayée s'éloigna, et il fallut que ma maîtresse vînt au secours de son jeune hôte, qui était resté aux prises avec moi. M. Ernest, ainsi qu'on l'appelait, était un de ces collégiens à demi émancipés, qui affectent de se croire des messieurs avant même d'avoir tourné le dos aux bancs du collège. Il avait un aplomb étonnant, des prétentions absurdes pour son âge.

Dès que je sentis la main de ma maîtresse qui me caressait, je redevins doux comme un agneau.

« Eh bien, Charlot, qu'est-ce que cela veut dire ? Deviendrais-tu capricieux, par hasard ? Venez, dit-elle en se retournant vers son amie, qui ne paraissait ni très rassurée ni très brave. Je ne sais quelle idée a passé par la cervelle de Charlot, mais je vous assure qu'il est habituellement fort doux. »

Ce n'était pas ce que je voulais. Je recommençai à piaffer, à me jeter de côté, à ruer, au grand étonnement de ma maîtresse, qui ne m'avait jamais vu ainsi.

« C'est intolérable, Charlot, dit enfin Rose, un peu fâchée ; je ne céderai pas ainsi à un caprice.

– Permettez, mademoiselle, interrompit M. Ernest d'un ton qui me déplut souverainement. J'ai six mois de manège, je monte tous les dimanches, laissez-moi faire entendre raison à cet entêté ; je vous promets que quelques bons coups de cravache et un bon temps de galop forcé lui apprendront à obéir.

– Non, non, pas de coups de cravache, je vous en prie, répondit Rose, Charlot n'a jamais été frappé.

– Soyez tranquille, repartit M. Ernest d'un air suffisant, j'aurai des égards pour lui. »

Cette fatuité de M. Ernest, dont j'étais atteint au même degré que lui, m'irritait dans chacun des gestes de ce petit individu. Aussi, quand il s'approcha de moi :

« Nous allons voir, mon petit monsieur, me dis-je, à qui de nous deux le temps de galop réussira le mieux. »

Et, avant qu'il eût le temps de s'asseoir, je partis à fond de train, secouant mon cavalier de telle sorte qu'il ne pouvait ni s'asseoir ni prendre

une position moins gênante. Il était comme perché sur un pied, et, tout son corps pesant d'un seul côté, je sentais la selle, à laquelle il avait dû se cramponner des deux mains, tourner peu à peu, et je m'évertuais à faire petit ventre pour l'y aider.

J'étais fort mal à l'aise moi aussi, mais je me consolais par la pensée que mon cavalier se trouvait plus mal encore que moi de l'épreuve. Je pressentais d'ailleurs qu'elle ne serait pas longue. En effet, au bout de quelques centaines de pas, la selle tourna tout à fait. M. Ernest passa sous mon ventre et se trouva bientôt étendu sur le dos, au beau milieu d'un lit épais de poussière.

Dès que je fus débarrassé de lui, je m'en retournai à la rencontre de la cavalcade qui venait voir le résultat de l'expédition de M. Ernest. Il y eut d'abord des exclamations d'effroi, qui se changèrent bientôt en petits rires moqueurs quand on aperçut le pauvre Ernest, blanc des pieds à la tête, qui s'en revenait penaud et furieux.

« Quel satané animal ! il a le diable au corps, s'écria-t-il dès qu'il put se faire entendre.

D'ailleurs ces selles de femmes, ça n'est décidément pas à l'usage des vrais cavaliers. »

Ma maîtresse lui adressa quelques paroles d'excuses et me gronda très fort. Mais le léger sourire qu'elle essayait de réprimer me prouva que sa colère n'était pas bien sérieuse et qu'elle avait fini par comprendre le motif de ma conduite. Au fond de son cœur, elle ne pouvait pas beaucoup m'en vouloir de la préférer à toutes ses amies. Il ne fut plus question, bien entendu, pour personne, de tenter de vaincre ce « satané animal », et, triomphant, je partis avec ma maîtresse en tête de la cavalcade. On avait confié à M. Ernest la conduite de Cascaret, chargé des provisions. M. Ernest fermait ainsi la marche avec quelques jeunes gens auxquels il expliquait ses théories sur l'équitation.

Cet incident mit tout le monde en verve, et le départ, un instant retardé, fut des plus gais. On allait à la recherche d'une grotte dont personne n'avait jamais entendu parler dans le pays. Un visiteur qui l'avait découverte la veille avait beaucoup engagé ma maîtresse à y conduire ses

hôtes.

Le chemin que nous suivions nous était tout à fait inconnu. Ma maîtresse et moi allions en avant. Elle cherchait à s'orienter et à se rappeler les indications qui lui avaient été données, quand je m'arrêtai tout à coup. Le chemin était impraticable ; à dix pas de nous un large ruisseau, une rivière plutôt, traversait la route, et il n'y avait d'autre passage qu'une planche étroite et peu solide, posée d'une rive à l'autre sur deux troncs d'arbre ; un homme pouvait peut-être s'y aventurer, mais pour nous c'était absolument impossible sans une véritable imprudence.

Ma maîtresse paraissait ne pas se rendre compte du danger. Comme elle m'ordonnait d'avancer, je fis quelques pas encore pour qu'elle pût juger de l'insuffisance du pont et de l'importance de la rivière ; elle devait à coup sûr entendre le bruit de l'eau sur les cailloux blancs et ronds qui formaient son lit. Je m'arrêtai de nouveau.

« Après, Charlot ? Qu'est-ce qu'il y a ? Allons donc, Charlot. »

J'avancaï encore ; mais, cette fois, il n'y avait pas moyen d'aller plus loin ; mes pieds de devant étaient presque dans l'eau.

« Mais, Charlot, qu'attends-tu ? Attends-tu un bateau ? Il faut traverser la rivière à gué, mon bon Charlot ; il ne s'agit pas de t'engager sur la planche. »

Traverser la rivière ! J'en reculai d'effroi. Comment ma maîtresse pouvait-elle avoir la pensée de m'exposer, et elle avec moi, à ce courant rapide qui pouvait nous entraîner tous les deux ? Nous avons été rejoints par le reste de la bande, et je vis que tous mes camarades étaient aussi décidés à ne pas avancer que nos maîtresses pouvaient l'être à nous faire franchir l'obstacle.

Nous étions là cinq ou six de front, les pieds dans l'eau, la tête baissée, la queue entre les jambes, recevant sans broncher les invectives, les prières, les coups de baguette ou de cravache.

« Si l'un d'eux se décidait à entrer dans l'eau, dit ma maîtresse, les autres le suivraient tout de suite. Je ne crois pas que Charlot consente à être cet animal de bonne volonté. C'est la première

fois qu'il se trouve en présence d'une rivière à passer, et il m'en paraît fort effrayé. Sa mère, elle, traversait les rivières à la nage. Un jour Charlot nagera, lui aussi, j'en suis certaine. Mais, pour le moment, de quoi s'agit-il ? ce n'est pas de nager, c'est de se mouiller les pieds, de se mettre dans l'eau jusqu'aux genoux. Et Charlot reculerait ! Je ne croirai jamais cela.

– À qui tiens-tu ce discours ? lui dit une de ses amies en éclatant de rire ; on dirait que tu parles pour ton Âne ! »

L'amie de Rose avait raison ; ma maîtresse parlait pour moi. Mais l'instinct du danger ne raisonne pas, et je fis celui qui n'avait pas entendu.

« Voyons, Charlot, reprit ma maîtresse, pour me faire plaisir ! Puisque je suis avec toi, c'est que je ne vois pas de danger ; je n'ai pas plus envie de me noyer ici que toi. »

Je fis un pas en avant, mais le bruit de l'eau qui tournoyait autour de mes jambes me terrifiait. Il me semblait que l'eau dansait devant mes yeux, et avec elle tout ce qui s'y reflétait ; j'étais tout

étourdi, je reculai vite et je repris mon rang.

M. Ernest s'approcha alors, tenant par la bride Cascaret, chargé des deux paniers qui contenaient les provisions destinées au repas. Il monta sur la planche qui servait de pont, et, tirant Cascaret à lui, il se mit en devoir de lui faire traverser l'eau. Il s'engagea de part et d'autre une véritable lutte. Mon pauvre camarade, enfin dominé par la cravache de son conducteur, céda et parvint jusqu'au milieu de la petite rivière, à l'endroit où elle était plus profonde et le courant plus rapide. Là, il se laissa tomber sur les genoux de devant. Les paniers qu'il portait, alourdis par l'eau, l'empêchaient de se relever. Alors, M. Ernest, en équilibre sur la planche, donna une violente secousse sur la bride de l'Âne aux provisions, pour le forcer à se redresser. Il se releva en effet, mais en entraînant M. Ernest qui tomba tout de son long dans la rivière. Il y eut un cri général, un moment d'émoi, mais l'eau n'était pas profonde, et M. Ernest se redressa bientôt, trempé comme une soupe, ruisselant et les cheveux collés tout le long de ses joues. Il n'y avait pas, dans toute sa personne, un point large comme le bout du doigt

qui fût sec.

Il regagna péniblement la rive.

S'approchant de ma maîtresse, il lui dit :

« Je n'ai plus à craindre de me mouiller les pieds maintenant. Si vos amies et vous-même descendez de vos montures je me charge, en restant dans l'eau, de faire passer ces bêtes insupportables. »

Tout le monde mit pied à terre ; un Âne de meunier, plus familiarisé que moi avec l'eau, fut placé en avant ; ma bride fut attachée à sa selle ; celui qui me suivait fut attaché de même à la mienne, et ainsi de suite jusqu'au dernier. C'est ainsi que tous, entraînés, poussés ou fouettés, nous parvînmes enfin à franchir ce terrible passage.

Parlez-moi des parties de campagne ! Si on consultait les Ânes, il s'en ferait plus rarement !

Finalement, M. Ernest s'était montré bon à quelque chose. Deux de ses amis demandèrent à l'accompagner jusqu'à la ferme voisine pour qu'il pût s'y sécher.

La cavalcade se remit en marche et l'on atteignit enfin l'endroit indiqué.

Chacun mit pied à terre et se précipita vers le coin obscur où l'on espérait découvrir la fameuse grotte. Il y avait bien une excavation assez profonde, tapissée de lierre, et d'un aspect mystérieux, mais elle ne devait abriter que des Chauves-Souris et des Couleuvres. Cependant une bonne surprise nous y attendait. Le voyageur qui avait indiqué la grotte à ma maîtresse nous y avait précédés muni d'un copieux goûter. On oublia vite le bain malencontreux et les provisions perdues. On s'installa sur l'herbe, et nous de notre côté, nous fîmes, sans tant de frais, un repas moins bruyant, mais non moins agréable. Par exemple, Cascaret mangea plus qu'il ne but ; il avait de l'avance du côté du breuvage.

VIII

Les conséquences d'une sottise.

J'ai dit qu'on m'avait fait faire une très coquette petite voiture, un joli panier en osier très léger, dans laquelle je conduisais ma maîtresse à la promenade. Cet exercice lui plaisait naturellement plus qu'à moi. Depuis que j'avais une vie occupée, il y avait des jours où j'adorais mon pré. C'était mon lieu de repos favori, je pensais au passé, à M^{me} la Pie, à notre voisin le Lapin. Il n'était plus de ce monde, le pauvre bonhomme ! mais il avait laissé derrière lui une nombreuse postérité. La haie était littéralement minée par d'innombrables terriers.

Je n'étais pas toujours content lorsque Thomas, la bride et les harnais à la main, venait me chercher et m'emmenait sans pitié, pour m'atteler aux heures les plus propices à la

rêverie. Il fallait alors tout quitter pour aller traîner ma voiture sur des chemins pierreux et brûlants. Ce qui m'impatientait surtout, c'était, alors que ma maîtresse faisait ses visites, de l'attendre au soleil pendant des heures interminables.

Ce nouveau genre de vie me mettait en rapport avec un monde loin duquel j'avais vécu jusquelà. Je voyais beaucoup de personnes de mon espèce, et je pouvais me rendre compte que ma vie était bien plus heureuse que celle du plus grand nombre d'entre elles.

La plupart de mes semblables auraient volontiers changé leur sort contre le mien. Cependant il m'arrivait souvent de me laisser aller à ma mauvaise humeur et de gémir sur ma condition.

Parmi les maisons où je conduisais ma maîtresse, il en était vers lesquelles je me laissais mener volontiers : j'y étais bien reçu, bien soigné, bien nourri, j'y retrouvais des camarades aimables et gais. Il en était une autre en revanche où je n'allais qu'en témoignant la plus vive

mauvaise humeur. Le chemin qui y conduisait était pénible et raide, et je n'y recevais jamais la moindre politesse ; pas de foin, pas d'eau fraîche, pas même un hangar pour me garantir des ardeurs du soleil. On m'attachait très court à un poteau et on me laissait là entre mes deux brancards. Après avoir vainement essayé de faire comprendre à ma maîtresse qu'il me déplaisait particulièrement d'être mené à Jeffrey, je résolus de me libérer à tout prix de cette insupportable corvée. Un jour donc, à Jeffrey, au moment où l'on m'attachait, je me reculai brusquement afin d'arracher la bride à la main qui s'apprêtait à m'en faire une chaîne. Ce mouvement ne réussit pas complètement, et je ne parvins tout d'abord qu'à me faire lier de plus près au maudit poteau ; mais le domestique chargé de ce soin ne s'aperçut pas que son nœud était très mal fait. Quand il fut hors de vue je tirai tout doucement, et par petites secousses répétées, sur mon lien, qui ne tarda pas à se défaire. La grille, mal fermée elle aussi, s'était rouverte d'elle-même. J'étais libre ! libre de faire la plus inexcusable des sottises. L'occasion était trop belle pour la laisser échapper. Je m'éloignai

d'abord à petits pas, afin de n'éveiller aucune attention, car il n'y avait pas moyen de me débarrasser de ma maudite voiture, et le bruit de ses roues, qui pouvait me trahir, ne m'avait jamais paru si formidable. Je m'arrêtais bien de temps en temps pour les faire taire, mais elles n'en reprenaient que de plus belle leur grincement quand je recommençais à marcher. Je ne sais comment tout le village n'accourut pas au bruit que nous faisions.

Pour échapper à ce supplice, je gagnai un chemin de traverse peu fréquenté. Il était ombragé de grands arbres et bordé de buissons épais. Je fuyais, d'un pas toujours plus vif, poursuivi déjà par le remords. Je ne m'arrêtai que dans les profondeurs du bois. Je trouvai le lieu à souhait pour me refaire. J'étais exténué. Il était prudent de réparer mes forces, je mangeai donc. Pourtant ce repas ne fut pas aussi savoureux que je l'avais espéré. Il fut même empoisonné par de sérieuses inquiétudes. Certainement j'étais libre. Mais, avec une voiture accrochée au dos, que faire de cette liberté ? J'avais bien envie de retourner à mon poteau. Qu'allait dire en effet ma

maîtresse ? Qu'allait-elle penser de moi ? Je n'avais évidemment qu'une chose à faire, c'était de reconnaître mon tort et de retourner là où elle comptait me retrouver ; il était encore temps. Mais la mauvaise honte me fit reculer devant l'humiliation d'un aveu, et je m'engageai plus avant dans la forêt, tressaillant à chaque bruit, et mourant à chaque pas de la peur des coupables. À la fin, je me cachai dans un de ces renforcements qu'on ménage sur le côté des routes qui ne sont pas assez larges pour deux voitures, à l'usage de celles qui seraient exposées à s'y rencontrer, et là, la tête entre les jambes, morne, je restai immobile, n'osant plus ni avancer ni revenir sur mes pas, plongé dans les réflexions les plus contradictoires, et, pour tout dire, le cerveau plein de ténèbres.

Je fus tiré de cet état de prostration par une sorte de tintement confus et lointain. Je tournais le dos à la route et ne pouvais rien voir. Tout à coup, ce qui avait été tintement se changea en un véritable carillon. Puis un terrible choc eut lieu à l'arrière-train de ma voiture. Je crus entendre éclater en outre à travers ce tumulte comme un

hennissement de colère. Je retombai sur le sol, à moitié étranglé par mon licol, et l'épaule entamée par un des brancards qui s'était cassé dans l'accident. Je souffrais horriblement. Le fracas des sonnettes me fut encore perceptible un instant, mais bientôt il s'éloigna, dominé toutefois de loin en loin par des hennissements moqueurs. En quelques minutes tout bruit s'éteignit, le silence s'était refait complet. Je m'étais évanoui.

Quand je revins à moi, on m'avait dételé : des paysans pensaient mes blessures ; des enfants me regardaient avec étonnement ; et là, devant moi, sa douce main sur ma tête, ma bonne maîtresse me considérait sans colère et me parlait même tendrement :

« Mon pauvre Charlot ! vois-tu ce que l'on gagne à désobéir. Te voilà tout abîmé et tu souffres ! Tu as fait briser ma voiture, méchant Charlot ! Qu'est-ce que tu étais venu faire tout seul si loin de la route qui conduit au château, au lieu de m'attendre patiemment où je t'avais laissé ? Si tu n'étais blessé, comme te voilà, tu

serais battu, et tu l'aurais bien mérité ; mais tu es assez puni, je le vois, par les suites mêmes de ta faute. »

J'aurais voulu être à cent pieds sous terre. C'était une telle maîtresse que je n'avais pas craint d'offenser, de fuir ! Quelles bonnes résolutions ne pris-je pas sous le coup du remords et de la douleur !

Pendant que je revenais à la maison, conduit par ma maîtresse avec des attentions infinies, elle m'évitait avec soin les passages difficiles et me faisait reposer souvent ; je souffrais beaucoup à l'épaule droite. La voiture, elle, était encore bien plus endommagée que moi ; un des brancards était cassé en trois morceaux, l'arrière-train était tout disloqué. Un paysan la ramenait à grande-peine derrière nous ; il avait été témoin de l'accident et le raconta à ma maîtresse. C'est ainsi que j'appris ce qui m'était arrivé.

Préoccupé des suites que pouvait avoir ma fuite, j'avais oublié de me garer suffisamment. Une autre voiture attelée d'un Poney très vif, lancée à fond de train par un domestique à moitié

ivre, était arrivée sur la mienne. Ma voiture, beaucoup plus légère que celle dont elle barrait la route, avait été renversée dans le fossé, tandis que l'autre, un instant arrêtée, avait repris sa route sans se soucier du dégât qu'elle avait pu causer.

Après une saignée, quelques semaines de soins et de repos, mon épaule étant guérie et la voiture réparée, ma maîtresse et moi nous reprîmes nos promenades accoutumées.

J'avais conservé la même antipathie pour les visites à Jeffrey ; il s'y ajoutait même un nouveau sentiment depuis ma récente aventure.

IX

J'écoute de mauvais conseils.

Je voyais bien qu'à Jeffrey on me regardait plus curieusement ; les enfants riaient en me voyant passer. En m'attachant, le domestique ne manquait pas de me faire quelque menace et de m'appliquer même quelques taloches, pour m'engager à ne pas recommencer.

J'étais très mortifié par ces précautions devenues bien inutiles. Il fallait me croire non seulement bien mauvais, mais bien bête aussi pour imaginer que l'idée pût me venir de renouveler une sottise dont le premier essai venait d'être si peu encourageant.

Un jour que j'avais quitté mon pré de plus mauvaise grâce que de coutume pour monter encore à Jeffrey, le domestique qui m'attacha à mon arrivée au poteau détesté me dit en

goguenardant :

« Mon bonhomme, si tu dénoues ce nœud-là, tu seras un malin ; seulement avant de partir aie soin de te dételer pour ne pas casser la voiture, parce que décidément si tu n'es pas un fameux Âne, tu n'es pas non plus un fameux cocher. »

Le ton de cet homme me blessa au vif ; je n'avais pas envie de m'enfuir, mais je pris la résolution de détacher coûte que coûte ma bride, rien que pour faire voir à ce désagréable personnage que le plus malin des deux n'était pas celui qu'il pensait. Mais j'eus beau faire, tirer à droite, tirer à gauche, je ne réussis qu'à m'ensanglanter les gencives.

Cela me mit hors de moi, et je donnais libre cours à ma colère en renâclant vivement, quand tout à coup j'entendis près moi ce bruit de sonnettes qui m'avait effrayé le jour de ma fuite. Je tournai vivement la tête et je vis à mon côté un petit Poney à longs poils tout ébouriffés. Sa crinière frisée, sa queue touffue toujours en mouvement, un collier garni de sonnettes, des nœuds rouges de chaque côté des oreilles, lui

donnaient un petit air tapageur et impertinent qui me déplut souverainement. De plus, il était évident qu'il riait de mes efforts.

« Eh bien, l'ami, que vous arrive-t-il donc ? Vous avez l'air bien malheureux. Puis-je vous être bon à quelque chose ? » me dit-il.

Je lui répondis d'un air satisfait que j'avais voulu tout simplement replacer mon mors qui me gênait et que j'y étais parfaitement arrivé. Le petit hennissement moqueur avec lequel il accueillit cette explication me prouva clairement qu'il n'y ajoutait pas foi.

« Mon bon ami, me dit-il, il y a trop longtemps que je porte la bride pour que vous me fassiez croire que vous essayiez tout à l'heure d'arranger votre mors. Ce qui m'étonne, c'est qu'après votre dernière expédition, il vous vienne encore à la pensée de chercher à vous sauver. S'enfuir, entraînant une voiture après soi ! Ah ! c'est fort ! »

J'étais gonflé de dépit.

« Comment savez-vous ce qui m'est arrivé ? »

répondis-je avec humeur, je vous vois aujourd'hui pour la première fois.

– Nous nous sommes pourtant déjà rencontrés, dit-il en secouant ses grelots d'un air impertinent ; vous ne pouvez pas l'avoir oublié, mon cher monsieur Charlot ! »

Une pensée subite me traversa l'esprit.

« Eh quoi ! m'écriai-je, serait-ce vous qui avez causé le terrible accident qui m'a mis pendant si longtemps sur la litière ? Comment osez-vous vous moquer de quelqu'un que vous avez failli tuer ?

– Tout doux, l'ami, calmez-vous et ne m'accusez pas d'un fait dont tout le tort est à vous. Quand on s'en va rêver dans les bois, on prend soin de ne pas barrer le chemin aux passants avec un pareil attirail. Votre imprudence pouvait nous coûter cher. Tenez, faisons la paix. Vous m'intéressez ; vous êtes sans expérience ; moi, je connais le monde et je pourrai vous donner quelques conseils utiles. D'ailleurs, si j'ai bonne mémoire, le jour de votre culbute sur la route n'est pas le premier où nous nous soyons

trouvés en présence.

« Vous souvient-il que quand vous étiez un tout petit Âne, vous aviez entrepris de vous lier avec un Poney ?

– Café-au-Lait ! m'écriai-je. Quoi ! seriez-vous Café-au-Lait ?

– Vous y êtes, me dit-il.

– Mais, lui répondis-je, vous avez assez mal accueilli mes avances à l'époque que vous me rappelez.

– Que voulez-vous, me dit-il, j'avais déjà six mois, je ne pouvais pas me lier avec un enfant qui venait de naître. Je savais en outre que je ne devais pas rester dans la maison. M. Merton me faisait élever pour un de ses voisins. Cela ne nous eut menés à rien de nous lier alors ; j'ai évité à votre jeune cœur les chagrins d'une séparation qui devait être prochaine. »

Le ton cordial avec lequel il me débita tout cela calma ma susceptibilité et me rendit confiance ; je lui ouvris mon cœur comme à un frère, lui contant mes griefs et particulièrement

l'aversion que j'éprouvais pour les visites à Jeffrey.

« Que me conseillez-vous ? lui dis-je, quand j'eus achevé mes confidences.

– Ce que je vous conseille, dit-il après quelques secondes de réflexion, c'est d'être boiteux la première fois que votre maîtresse vous amènera ici.

– Être boiteux ! m'écriai-je, le remède serait pire que le mal. Me conseillez-vous donc de me casser une jambe ?

– Faites donc l'ingénu, me dit Café-au-Lait en ricanant, vous ne vous êtes pas gêné tout à l'heure pour me dire un mensonge.

« Vous me demandez mon avis, je vous le donne. Si vous craignez de le suivre, libre à vous ; seulement ne faites plus mine de détester votre joug, et résignez-vous à passer le reste de vos jours attaché à un poteau, c'est la destinée qui convient aux poltrons. Les audacieux seuls font leur chemin dans le monde.

– Ce n'est pas que j'aie peur, lui dis-je

timidement.

– Eh bien, alors, qu'est-ce donc ? »

Je n'osai pas lui avouer que je craignais de chagriner ma bonne maîtresse. Je marmottai entre mes dents un semblant d'excuse sur la difficulté que j'aurais à bien jouer une semblable comédie.

« Ça vous regarde, répondit-il ; seulement vous seriez un fier maladroit si vous ne pouviez parvenir à duper une jeune fille. »

L'arrivée de ma maîtresse mit fin à cette conversation.

La route se fit tant bien que mal ; je marchais d'un pas fort inégal, préoccupé de la conversation que je venais d'avoir avec Café-au-Lait ; ma maîtresse avait été obligée plus d'une fois de prendre le fouet pour me rappeler à moi-même.

« Ah ! Charlot ! » me dit ma maîtresse, quand, arrivée à la maison, elle descendit de voiture et s'approcha de moi sans me faire la moindre caresse, « Charlot, tu t'es mal comporté aujourd'hui, tu n'auras pour ta peine ni pain, ni

carottes, ni sucre : non, pas un morceau de sucre ;
allez, méchant Charlot ! »

X

Les méchancetés de Fritz.

Je recueillais pour la première fois les fruits des mauvais conseils que j'avais eu le tort d'écouter, et le mécontentement de ma maîtresse ne fit qu'augmenter l'esprit de révolte qui bouillonnait en moi. Je me dis que c'était elle qui était injuste et méchante, et que j'avais bien le droit de chercher à secouer le joug qu'elle prétendait m'imposer. Je n'attendis plus dès lors qu'une occasion pour mettre à exécution mes coupables résolutions. Elle ne tarda pas à se présenter. Environ dix jours après cette dernière visite à Jeffrey, par une belle matinée, je traînais comme à l'ordinaire la voiture de ma maîtresse, et tout en l'écoutant causer joyeusement avec son amie Thérèse qui l'accompagnait, j'examinais avec soin la route qu'elle me faisait suivre.

Je commençais à croire que nous allions dépasser, sans nous y engager, l'avenue que je redoutais, quand elle me fit tourner brusquement et me dirigea vers le lieu où je m'étais juré qu'on ne me reverrait plus, vers Jeffrey. Cette visite, renouvelée à dix jours à peine d'intervalle, c'était trop fort !

Je guettai donc un moment favorable et je commençai à boiter un peu, mais très peu, trébuchant seulement de temps en temps.

« Qu'est-ce que Charlot a donc ? dit ma maîtresse à son amie. Est-ce qu'il ne te semble pas qu'il boite ?

– Ah ! tu t'en aperçois, pensai-je, c'est bon. »

Et je boitai un peu plus bas.

« Mais oui, répondit Thérèse, il boite tout à fait.

– Peut-être a-t-il une pierre ou un clou dans son sabot. Tiens les rênes un instant, Thérèse ; je vais descendre et voir ce qu'il en est. »

« Aïe ! me dis-je, je suis perdu, elle va voir qu'il n'y a rien, et par conséquent tout

découvrir. »

Et dans ma terreur je me mis à trembler de tous mes membres. « Pauvre Charlot ! dit ma maîtresse, il doit beaucoup souffrir, il tremble si fort. »

Je restai bien tranquille pendant qu'elle levait mes pieds les uns après les autres, pour y chercher le caillou ou le clou qui n'y avaient jamais été.

« Il n'y a rien, dit-elle avec étonnement, et je ne vois même pas la marque qu'aurait laissée quelque chose qui eût pu le blesser.

– Peut-être est-ce le chemin que nous venons de suivre qui le faisait boiter, reprit Thérèse, j'ai remarqué qu'il était très pierreux.

– Peut-être, reprit ma maîtresse, essayons encore et nous verrons. »

Elle remonta dans la voiture, et me touchant du fouet très légèrement : « Allons, Charlot, allons. »

Et j'allai doucement, bien doucement, boitant et trébuchant de plus en plus à chaque pas que je

faisais.

« Oh ! Thérèse ! dit ma maîtresse avec un accent de profonde pitié, je ne puis pas continuer ainsi. Cela me fait trop de mal de voir souffrir cette pauvre bête. Il faut renoncer à notre promenade pour aujourd'hui et retourner à la maison. »

En disant ces mots, elle me fit faire volte-face.

J'eus toutes les peines du monde à retenir un braiment de joie en voyant le succès que j'avais obtenu.

Mon bonheur ne devait pas être de longue durée. Dans ma joie d'avoir si bien dupé ma maîtresse, j'oubliais que pour faire réussir ma ruse il fallait feindre jusqu'au bout.

Dès que je fus bien sûr que je rentrais à la maison, mon infirmité disparut. Je pris vivement le trot, et je partis tout joyeux, envoyant des bénédictions à mon ami Café-au-Lait.

Je fus tiré de mes joyeuses pensées par un franc éclat de rire de ma maîtresse, et je fis un soubresaut en l'entendant dire à sa compagne :

« Non ! non ! Aurais-tu jamais cru Charlot capable de nous jouer une si incroyable comédie ? »

Un instant après, je reprenais l'avenue de Jeffrey, et ma malheureuse échine recevait les coups de fouet les mieux appliqués qui lui eussent encore été donnés par la jolie mais nerveuse petite main de ma maîtresse.

Ainsi rappelé à la vérité, ou tout au moins à la vraisemblance nécessaire à mon rôle, je me remis à boiter au point de tomber à chaque pas ; mais ce fut en vain, il était trop tard, ma maîtresse n'en frappait que plus fort. Désespéré, j'abandonnai enfin la lutte, et je me résignai de fort mauvaise grâce à monter la côte de Jeffrey.

Peu de jours, après cette expédition, ma maîtresse me conduisit sur un chemin tout nouvellement réparé. Là, et pour de bon cette fois, un petit caillou coupant se logea dans mon sabot, juste sur la partie la plus sensible de ma corne. Quelle douleur ! J'en eus le frisson dans tout le corps, et cette fois c'était bien de douleur que je tremblais. Je ne pouvais poser le pied

même sur la terre sans souffrir, et je boitais affreusement.

« Charlot, me dit ma maîtresse en me cinglant d'un bon coup de fouet, tu me crois par trop naïve. C'était bien une fois, mais je ne m'y laisserai pas prendre une seconde. Allons, marche, et dépêchons-nous, sinon... »

Et son fouet acheva sa phrase.

Combien je regrettai alors de l'avoir une première fois trompée ! Si maintenant elle me fouettait, et en me forçant à marcher augmentait mon trop réel martyre, avais-je le droit de me plaindre ? Non, je ne l'ignorais pas ; aussi je m'efforçais de marcher tout en boitant, mais cela me causait des douleurs intolérables. Enfin, la réalité de ma souffrance devint évidente et toucha le cœur de ma bonne maîtresse.

« Je crois vraiment que, pour le coup. Charlot a une pierre dans son sabot, dit-elle. À tout hasard, regardons avant d'aller plus loin. »

Dès que ma maîtresse fut descendue de voiture avec Thérèse, je lui tendis le pied où était la

pierre, et elle put voir que cette fois du moins je ne l'avais pas trompée.

« Pauvre Charlot ! dit ma maîtresse en retirant la pierre avec précaution, tu ne boitais pas pour rire cette fois, tu as dû bien souffrir. Mais, vois-tu, Charlot, personne ne se fie plus à un menteur ; il a beau dire ensuite la vérité, on ne peut plus le croire ! La leçon a été dure, Charlot, mais bien méritée, j'en suis fâchée pour toi. »

Sa douceur me toucha et m'amena à un sincère repentir.

J'appuyai ma tête contre sa main, je la regardai tendrement dans l'espoir qu'elle lirait ma gratitude et mon repentir dans mes yeux.

Mais dès que je voulus poser par terre mon pied endolori, les souffrances reparurent aussi vives. Trotter m'était impossible, et même en allant au pas, en évitant les pierres, je ressentais de tels élancements que j'étais obligé de m'arrêter parfois tout à coup pour reprendre courage.

Ma maîtresse paraissait très affectée de mon

état. « Descendons, dit-elle à Thérèse, Charlot ne va pas bien du tout. »

Prenant alors son mouchoir, elle le trempa dans le ruisseau qui courait le long du chemin, et m'en fit une compresse. Thérèse et elle détachèrent quelques rubans de leur toilette pour la fixer. Mon pied fut emmailloté avec beaucoup d'adresse, de façon que la partie blessée ne portât pas directement sur le sol. Cela fait, les deux compatissantes créatures, afin de ne pas me surcharger, reprirent à pied la direction du château. Ma maîtresse me soutenait par la bride et Thérèse courait devant pour écarter les cailloux qui auraient pu me blesser. Nous arrivâmes ainsi à la maison aussi doucement que possible.

Dès que je fus dételé, on commença à me donner des soins. Le vieux Thomas était fort entendu. M. Merton lui-même voulut visiter ma blessure et assister à mon premier pansement. Je restai pendant bien des jours sur ma litière sans pouvoir me lever, sans pouvoir me traîner même dans mon pré, même sur l'herbe verte et touffue, et plusieurs semaines après je souffrais encore

des suites de ma triste aventure.

Le caillou coupant et pointu qui m'était entré dans le pied avait fait plaie, et la marche avait produit beaucoup d'inflammation.

Pendant ce repos forcé, j'eus le temps de faire beaucoup de réflexions salutaires et de reconnaître que ma conduite avait été, non seulement fort sotte, mais très coupable.

« J'espère, Charlot, me dit ma maîtresse, dans une des visites matinales qu'elle me faisait, que la leçon te profitera. Tu as été puni par où tu avais péché. Je te plains, mais je ne peux pas te dire que cela n'a pas été juste.

– Voyons, Rose, peux-tu parler de la sorte à un Âne ? dit Thérèse.

– Charlot me comprend, répondit Rose, j'en suis sûre. Vois plutôt comme il me regarde. Ne dirait-on pas qu'il va parler ?

– On le dirait si bien, s'écria Thérèse, que s'il nous disait subitement : « Bonjour Rose, bonjour, Thérèse, comme ces rubans-là vous vont bien ce matin, je crois que je n'en serais qu'à demi

étonnée. Charlot, si tu es un honnête monsieur déguisé en bête, je te somme de nous le déclarer une fois pour toutes. Si tu ne peux le dire qu'en musique, eh bien, chante-le-nous. »

Ravi de tant de bonne grâce, je me mis à sonner une de mes plus brillantes fanfares.

« C'en est fait, dit Thérèse en se bouchant les oreilles, Charlot a répondu. Charlot est un prince déguisé. Il donne du cor à ravir. Grand merci de ta sérénade, Charlot. »

Ah ! les aimables filles ! Non, certes, je n'étais pas un prince déguisé, je n'étais bien qu'un Âne. Mais être l'Âne de Rose, rien que son Âne, n'était-ce pas un sort digne d'envie ?

Mais l'arrivée d'un nouveau domestique dans la maison vint bientôt changer mon destin.

C'était un jeune Prussien que mon maître avait recueilli par charité. Il était lourd, sournois, violent et d'une nature méchante et tracassière, qu'il avait eu l'adresse de dissimuler devant le maître. La fatalité avait voulu qu'on l'attachât plus spécialement à mon service. Cela ne faisait

pas son affaire et cela faisait encore moins la mienne. M. Fritz aurait voulu être valet de chambre, servir au salon et non à l'écurie. De là le parti qu'il avait pris de venger sur moi sa déconvenue.

Les mauvais tours qu'il me jouait étaient innombrables. Quelquefois au moment où l'on allait m'atteler à la voiture, il me plaçait sous la queue une feuille de houx ou quelque autre plante armée de piquants ; puis, quand je ruais pour m'en débarrasser, il mettait mes ruades sur le compte de ma méchanceté, et je recevais les coups de fouet qu'il méritait si bien lui-même.

Ou bien encore quand, après une longue course, je rentrais mourant de soif, le méchant drôle tenait longtemps le seau d'eau à quelque distance de mes lèvres, et au moment où je baissais la tête avec l'espoir de me désaltérer enfin, il relevait brusquement le seau, et l'eau m'arrivait dans les yeux et me jaillissait jusque dans les oreilles ou se répandait par terre.

Ces méchancetés, et mille autres qu'il est inutile de raconter ici, firent naître en moi une

invincible aversion pour Fritz.

Je me donnai si peu de peine pour dissimuler ce sentiment que ma maîtresse ne tarda pas à s'apercevoir que tout n'allait pas bien entre lui et moi. Un jour elle dit à son père :

« Je ne puis deviner pourquoi Charlot déteste tant ce Fritz. Je suis sûre que ce garçon n'est pas franc, papa, et qu'il le maltraite en cachette. »

Que n'aurais-je pas donné en cet instant pour pouvoir raconter tous mes chagrins à ma maîtresse ! Mais il fallut me contenter de soupirer, de secouer mes oreilles bien tristement, et m'en remettre au hasard et à la perspicacité de Rose pour tout découvrir.

XI

Hélas ! je change de maître.

Si Fritz trouvait moyen de me faire des méchancetés presque sous les yeux de ma maîtresse, on peut s'imaginer la vie qu'il me faisait quand la famille était absente. J'étais alors à sa merci, et il s'arrangeait pour mettre à profit la moindre occasion. Règle générale, quand ma maîtresse n'y était pas, on ne me faisait faire aucun travail ; seulement, s'il y avait une lettre à porter à la poste ou une commission pour la ville, au lieu d'aller à pied, Fritz avait la permission de me monter. Ah ! ces courses, comme je les redoutais ! Que de coups de pied et que de coups de fouet, et surtout que de vilains mots ! Dans ce temps-là, je les entendais pour la première fois et je ne pouvais en deviner le sens. Peut-on s'étonner si je me révoltais contre un semblable

régime et si je fis tous mes efforts pour me débarrasser de mon persécuteur ?

Pendant longtemps mes efforts n'obtinrent pas tout le succès qu'ils méritaient.

Un jour, pourtant, je fus victorieux, mais la victoire me coûta cher.

Fritz m'avait monté afin d'aller chercher à la petite ville voisine quelque chose pour la maison, et tout le long de la route il y avait eu lutte entre nous. Je m'étais obstiné à ne pas galoper, et lui, de son côté, s'était entêté à ne me donner ni trêve ni répit ; enfin, accablé de coups, la douleur vainquit ma résistance, il me fit arriver tout hors d'haleine jusqu'à la grand-place de la ville.

C'était jour de marché, et la place était pleine de paysans qui venaient soit pour vendre, soit pour acheter. Je ne sais si ce fut par le désir de briller ou pour toute autre raison, toujours est-il que Fritz se mit, en pleine place, à me frapper à bras raccourcis sur la tête et à vouloir me faire galoper encore au milieu de la foule. Hébété et à demi aveuglé, je restai immobile, et Fritz de me battre encore plus fort. Les spectateurs prirent

parti pour moi contre mon persécuteur.

« N'a-t-il pas honte ? criait-on de tous côtés.

– Je le dirai à ton maître, mauvais drôle, disait l'un.

– Et tu perdras ta place, disait l'autre.

– Ça serait joliment bien fait si le Bourriquet te jetait par terre.

– Et s'il te roulait dans la boue, ce serait encore mieux ! » s'écria une brave femme indignée.

Je ne demandais qu'un mot d'encouragement pour mettre à exécution un projet que je nourrissais depuis longtemps. Donc, arc-boutant mes deux pieds de devant bien solidement dans le sol, je ruai si bien que mon ennemi, inopinément désarçonné, passa par-dessus ma tête et alla s'étaler tout à plat, à dix pas de moi, au beau milieu d'un superbe monceau d'immondices. Cette prouesse fut accueillie par un grand éclat de rire. Cent mains applaudirent, et ce fut à qui crierait : « Bravo ! » à ce coup de maître. Quant à moi, sans me soucier, de mon triomphe, et sans

m'inquiéter de ce que devenait Fritz, je me mis à galoper tout le long de la rue du plus vite qu'il m'était possible. Cette fois, je n'étais pas embarrassé d'une voiture, et comme j'étais connu et estimé, personne ne chercha à m'arrêter ; au contraire, tout le monde me stimulait à la course en criant :

« Sauve-toi, Charlot, c'est bien fait pour Fritz ! »

Excité par ces cris, électrisé par l'éclatante victoire que je venais de remporter, je redoublai de vitesse, et mon cœur bondit de joie à l'idée de la punition que j'avais infligée à ce polisson de Fritz. Hélas ! je ne savais pas ce que devaient me coûter mes succès !

Si j'avais eu le bon esprit de retourner tout droit à la maison, comme se l'étaient imaginé tous les braves gens qui m'avaient encouragé à la fuite, tout aurait été bien. Mais l'ivresse de la bataille est mauvaise conseillère, et les applaudissements de la foule ont gâté des esprits plus solides que le mien. Aussi, dès que je fus assez loin de la ville pour être comparativement

en sûreté, je ralentis le pas, et sans penser aux dangers que pouvait courir un Âne encore jeune abandonné à lui-même dans ce vaste univers, je me mis à penser avec orgueil aux événements de la matinée, et, tout en broutant de-ci, de-là l'herbe qui bordait la route, je ne songeais à rien qu'à jouir pleinement, avant de retourner au château, de ma trompeuse indépendance. Tout à coup ma bride fut saisie par une main vigoureuse, et je me trouvai face à face avec un homme à l'aspect dur et sinistre, qui semblait être dans toute la force de l'âge.

« Ah ! c'est toi le Baudet échappé. Eh bien, c'est toi que je cherche, mon gaillard, me dit-il. C'est à mon profit que ça se fait, les coups de tête. »

Il regarda à droite et à gauche, de l'air louche d'un homme qui médite quelque crime et qui craint d'être pris sur le fait. Mais il n'y avait pas une âme sur la route.

« Tout va bien, murmura-t-il, quand il se fut rendu compte que personne ne nous observait. Allons, Charlot, arrive, et plus vite que ça ! »

Il savait jusqu'à mon nom. Évidemment, mon ravisseur n'était pas un ravisseur de hasard.

Quittant alors brusquement la grand-route, il me fit enfler un petit sentier qui menait au bois voisin. Tout cela fut si rapide que je me trouvais déjà loin de la ville et plus loin encore du château avant d'avoir pu me demander ce que c'était que cet homme et pourquoi il me faisait prendre un chemin que je ne connaissais pas.

Je me reprochai alors amèrement de m'être laissé écarter de la grand-route par mon guide inconnu.

« Mieux vaut tard que jamais, me dis-je, il est toujours temps de bien faire. »

Je donnai donc une rude saccade à la bride, décidé à me délivrer de mon voleur et à ne plus m'arrêter qu'à la maison. L'homme comprit tout de suite mes intentions. Il raccourcit la bride et m'assena sur le dos trois ou quatre grands coups d'un gourdin qu'il tenait à la main.

« Ah ! tu crois que tu vas m'échapper comme tu as échappé à ce galopin de Fritz ? Eh bien, tu

te trompes, et tu sauras bientôt qui de nous deux est le maître. »

En disant ces mots, il me battit de nouveau et beaucoup plus fort.

Le ton féroce avec lequel ce misérable me parlait et la douleur que me causaient les effroyables coups qu'il m'assenait m'étourdirent tout à fait et me mirent hors d'état de résister. Il me fallut donc, bon gré mal gré, le suivre en tremblant. J'avais l'oreille basse, et je serrais piteusement ma queue entre mes jambes avec le vain espoir qu'elle me protégerait des coups qu'il m'assenait. Ce n'était pas le moment de faire le fier.

Mon nouveau maître, après notre sortie du bois, sauta sur mon dos, et par des coups de talon répétés, me força de prendre le galop et de traverser ainsi toute une lande sur laquelle nous étions arrivés. Quand nous eûmes traversé la lande, mon ravisseur me fit prendre, en me pressant toujours davantage, un petit sentier à peine frayé et montueux, qui aboutissait à des terrains vagues. Jamais je n'avais rien vu de si

inculte et de si désolé que cet endroit. Par-ci, par-là, il y avait des flaques d'eau et quelques broussailles rabougries, mais à peine y voyait-on un mauvais brin d'herbe. Il m'arrêta enfin, mit pied à terre, me fit faire encore quelques pas à sa suite, puis donna un coup de sifflet discret, mais très aigu. Presque aussitôt un homme plus jeune, mais moins vigoureux que lui, répondit à son signal.

« Où est la tente ? dit d'une voix rude le bandit.

– Un peu plus sur la gauche en descendant, maître Job.

– C'est bon. Ayons l'œil ouvert. Il s'agit de gagner la tente au plus tôt pour déguiser ce Bourriquet avant qu'on se mette à sa recherche.

– Eh ! dis donc, Job, où as-tu ramassé cela ? demanda le camarade en m'examinant attentivement. Tu as eu une fière chance aujourd'hui, je n'ai jamais vu de plus belle bête. À en juger par son poil, je gage que ça sort d'une bonne maison.

– Je le crois bien, dit celui que le nouveau venu venait de nommer Job, c'est un élève de M. Merton ; il est donc de grande race. Il y a longtemps que je le reluquais, mais il était toujours si bien gardé qu'il n'y a pas eu moyen de l'aborder plus tôt. Nous n'avons pas un instant à perdre, Jacob, M. Charlot est l'enfant chéri de la maison, qui sera tout en émoi dès qu'on s'y sera aperçu de son absence. Cours chercher les grands ciseaux et prépare de la poix bien forte et de la teinture. »

Le cœur me manqua. Je ne comprenais pas le sens attaché par ce maudit Job à ces mots ; mais le ton avec lequel il les avait prononcés ne me faisait présager rien de bon. Je tentai bien encore une fois de m'échapper et de retourner à la maison, mais une averse de coups de fouet mit fin à mes tentatives de fuite. On me poussa brutalement sous la tente, et là on commença l'affreuse opération.

Je sentis un objet dur, froid et coupant se promener sur tout mon corps ; c'étaient les ciseaux ; klik ! klik ! klik ! Tout mon pauvre poil

tomba peu à peu ; mais ce qui me mortifia le plus, c'est que ma crinière dont j'étais si fier disparut sous les infâmes ciseaux de Job, comme le reste.

« Es-tu content que je me sois moi-même donné la peine de te raser de frais ? me dit brutalement mon nouveau maître en me faisant relever d'un coup de pied. Je n'ai jamais fait une si belle barbe à personne. »

Le bourreau osait plaisanter sa victime.

Mais je n'étais pas au bout de mon supplice. Quand je fus debout, aidé de l'horrible mégère, sortie de je ne sais où, qui l'avait aidé dans son rôle de barbier, je me sentis inondé d'une sorte d'enduit visqueux et brûlant, qui, en pénétrant toutes les parties de ma peau, me fit bondir de douleur.

« Le badigeonnage est complet, dit la femme. La raie en croix, l'étoffe du front, ni vues ni connues ; maintenant faut que ça sèche. Je vais t'envoyer Jacob pour qu'il l'empêche de se frotter.

– Bah ! c'est l'affaire d'une heure, par le soleil

qu'il fait », répondit Job.

Quand Jacob fut arrivé :

« Voilà, je crois, qui est assez joliment travaillé, lui dit maître Jacob. Je défierais sa mère elle-même de le reconnaître.

– Pas d'imprudence, reprit Job ; dans une heure nous lèverons la tente et nous décamperons, mais d'ici là donne-moi cette bûche, Jacob, la plus grosse ; avec cette entrave au pied, il n'ira pas loin sans notre permission, le Baudet de M. Merton. »

Je sentis alors quelque chose me presser et me couper autour de la jambe. C'était la chaîne qui fixait la bûche à mes deux jambes de derrière. Je me sentis attacher une pierre pesante au bout de la queue.

« Avec ça, dit Job en me regardant avec un rire méchant, avec ça, maître Charlot, nous serons assurés de votre discrétion. »

J'appris par les explications qu'il donna à Jacob, qui le regardait faire tout ébahi, que l'effort que nous faisons pour braire nous oblige à

relever ou raidir notre queue. Quand, à l'aide d'un poids suspendu à notre queue, on nous rend ces mouvements impossibles, nous devenons muets.

On ne meurt ni de honte ni de douleur, puisque je ne mourus pas ce jour-là.

Après une heure de faction faite autour de ma personne, Jacob me donna un coup de fouet et m'intima l'ordre d'aller dîner.

« Le dîner est servi, me dit-il, et dépêche-toi, car tout à l'heure il faudra jouer des jambes. »

Le dîner ! Je songeais bien à cela ! Mon unique pensée était de retourner à la maison au grand galop. Au galop ! mais à peine pouvais-je marcher. Dès que je voulus faire un pas, j'entendis un affreux cliquetis de ferraille, et je sentis quelque chose qui frappait sur mes jambes de derrière au point de les écorcher : c'était l'entrave imaginée par maître Job.

Je traînai donc, sans parler de la pierre suspendue à ma queue, l'énorme morceau de bois qu'on m'avait attaché au paturon par une chaîne

de fer. J'essayai de m'en débarrasser, mais je me rendis compte bien vite que mes efforts ne servaient qu'à augmenter mes souffrances. Désespéré, je m'étais décidé à ne plus bouger, car j'étais à bout de forces et ne savais vraiment plus que faire, quand tout à coup il me vint une envie irrésistible de connaître dans toute son étendue le mal que mes bourreaux m'avaient fait. Je me rappelais l'orgueil avec lequel je me mirais autrefois dans le ruisseau du pré. Je me rappelais combien j'étais infatué de ma belle robe brune, des longs poils de ma crinière. Je me traînai donc jusqu'au bord d'une flaque d'eau, comme si j'avais été poussé par la soif ; l'eau était boueuse et ne me renvoya, je l'espérais du moins, qu'une imparfaite image de mon affreuse personne ; mais j'en vis assez pour me faire une soudaine horreur. Ma mère ne me reconnaîtrait pas, avait-il dit ; je le crois bien, je ne me reconnaissais pas moi-même ! Ma belle robe avait entièrement disparu sous les coups de ciseaux de maître Job ; de noir que j'étais, j'étais devenu un Âne d'un gris sale tacheté ridiculement de quelques plaques roussâtres. Et ma crinière ! cette crinière dont ma

maîtresse était si fière, il n'en restait pas trace. J'étais un autre que moi-même. Non, non, ce misérable Baudet, ce n'était pas Charlot, le favori, le frère de lait de ma charmante maîtresse. Je me détournai de mon image avec dégoût et je poussai un long gémissement. Laid pour toujours ! Par conséquent méconnaissable à jamais pour mes meilleurs amis ! Ah ! c'en était fait de moi ! Il me sembla que mon cœur allait se briser.

XII

La pauvre petite Palmyre.

Je fus tiré de mes sombres pensées par un tiraillement d'estomac très prononcé. Je n'avais pas mangé depuis le matin, et ma course forcée, jointe à toutes les excitations de la journée, m'avait épuisé. Je regardai autour de moi pour chercher quelque chose qui pût me plaire. Cet abominable Jacob m'avait parlé d'un dîner servi, où était-il ? Autour de moi rien, absolument rien, que quelques broussailles sèches et de la mauvaise herbe dure et jaune.

Jacob fit remarquer à maître Job la mine piteuse que je faisais, et celui-ci s'approcha de moi.

« Il me semble, Charlot, que ton dîner ne te va guère. Avant longtemps, mon beau monsieur, tu ne seras plus si difficile, c'est moi qui te le dis. Si

tu renâcles sur la nourriture, tant pis pour toi. Pour une fois, ça ne te fera pas de mal de travailler à jeun ; ça te calmera même. »

Ce misérable Jacob eut alors une idée qui amena un mauvais sourire sur les lèvres de maître Job.

« M'est avis, maître Job, lui dit-il, que nous ferions bien d'oublier ce nom de Charlot que vous donnez à ce Baudet, si c'est celui qu'il a porté jusqu'ici. Cela pourrait, un jour ou l'autre, donner des soupçons aux gens qui ont intérêt à sa recherche.

– C'est ma foi vrai, garçon ; mais comment l'appellerons-nous ? Si ça te va d'être le parrain d'un Âne, trouve-lui un nom. »

Jacob se mit à rire bêtement en s'écriant :

« C'est bien de l'honneur ! Jacquot vous va-t-il ?

– Pourquoi non ? reprit maître Job ; pour l'animal ça n'en vaudra que mieux. Ça sonne à la fin comme Charlot, ça ne le changera pas tant qu'un autre. Va donc pour Jacquot. »

Rien n'y manquait, j'avais perdu jusqu'à mon nom.

La nuit était venue ; pour les gens qui craignent le grand jour, l'heure était propice pour déguerpir. Job détacha de mon pied mon entrave et la chaîne, coupa la corde qui retenait la pierre, puis il me poussa sous la tente, où il me chargea de tout ce que l'on peut imaginer. Je pensai mourir de frayeur au bruit de toute la quincaillerie que j'eus bientôt sur le dos. Elle se mettait en branle au moindre de mes mouvements. Je me défendis de mon mieux contre mon lourd fardeau ; mais ce fut en vain. La charge fut assujettie sur mes épaules, et les coups de bâton m'obligèrent à marcher.

Dans cette bande de bohémiens, nous étions de nombreux Ânes. Il y avait avec nous une créature de mon espèce, mais si laide, si vieille et si misérable, qu'on ne l'appelait jamais que la vieille Bique.

Pourtant, elle avait été belle autrefois, comme j'avais été beau ; je ne tardai pas à l'apprendre. Connue dans sa jeunesse sous le nom de la belle

Sarah, elle avait eu ses beaux jours.

Cette pauvre Ânesse portait les enfants, et, de plus une quantité d'objets dont j'ignorais l'usage. Un vieux Cheval nommé Coco traînait une espèce de petite maison roulante surmontée d'un tuyau de poêle, dans laquelle on avait serré la tente et tout ce qui pouvait être nécessaire à la caravane. Évidemment, mes ravisseurs exerçaient tous les métiers, sans oublier celui de maraudeurs et de voleurs, qui devait être le principal. Je ne sais ni combien de temps ni en quels lieux nous voyageâmes. Tout ce que je puis dire, c'est que j'étais exténué quand nous fîmes halte dans un petit vallon boisé, non loin de la grand-route. L'endroit était fort romantique. Mais j'étais trop las pour en jouir, et quand on m'eut déchargé je me couchai à terre, et, fermant les yeux, je cherchai à oublier tous mes chagrins, invoquant ce sommeil de plomb qui suit les grandes douleurs. Mais, songeant à tout ce qui venait de m'arriver, je ne pouvais trouver le repos.

Tandis que je me lamentais sur ma misère, une petite voix me dit tout bas : « Tiens, Jacquot,

voilà quelque chose pour toi ; mange-le, mon pauvre Jacquot. » Je levai les yeux et j'aperçus la figure pâle d'une petite fille qui m'offrait d'une main une grande poignée d'herbe fraîche, et de l'autre un petit morceau de pain.

« J'ai cueilli l'herbe pour toi sans rien dire, mange-la sans faire de bruit ; tu auras le pain après, pour ton dessert. »

Elle était à demi sortie, et en cachette sans doute, de la tente. Elle attendit que j'eusse mangé sa petite provision d'herbe verte, et me mit après dans la bouche ce qu'elle appelait « mon dessert ». Elle était bien dure, bien sèche, la croûte de pain de la pauvre petite, mais elle me fit autant de plaisir que les biscuits d'autrefois. Mon cœur se dilata et se serra à la fois. Je pensai à Rose. Comment était-il possible qu'une autre Rose eût pu éclore au milieu de ces bandits ?

Bientôt la toile de la tente se referma et la petite vision disparut.

Grâce à cette apparition je m'endormis moins malheureux. Je rêvai du château, de mon pré. J'oubliai.

Le lendemain, de très bonne heure, je fus durement ramené à la réalité. Je fus réveillé en sursaut par un grand coup de pied dans le flanc. Je me levai aussitôt. Maître Job était debout à côté de moi, en tenue de voyage. Je n'avais pas encore eu le temps de reconnaître mes idées que j'avais déjà la bride sur le cou. Toute la bande était réunie sur une sorte de monticule et déjeunait. On ne m'offrit pas la plus petite chose, et j'allais me contenter de l'herbe à moitié flétrie qui bordait la route, quand je vis une petite pomme rouler, cahin-caha, jusqu'à moi. Un regard jeté sur le plateau où déjeunaient les bohémiens m'expliqua ce voyage de la pomme. La petite fille de la veille, assise sur l'herbe, la regardait descendre avec une évidente inquiétude. Quand elle la vit tout près de moi, son regard s'anima. Quand elle la vit dans ma bouche, un sourire furtif glissa sur ses lèvres ; mais, subitement, son regard se glaça. La vieille bohémienne lui adressait la parole. Je craignis un instant que le manège de la pomme n'eût été surpris par cette mégère ; mais il n'en était rien. La conversation, du reste, était fort animée sur le

monticule, et je jugeai, d'après la chaleur de la discussion, qu'on agitait une question importante.

Il s'agissait, en effet, de savoir s'il était prudent de rester en groupe, ou si Job ne ferait pas mieux de quitter la troupe avec moi pour s'éloigner plus promptement du théâtre de son larcin. Bientôt, toute la bande se leva. La question était résolue. À mon grand désespoir, j'allais partir seul avec maître Job. Déjà j'allais être séparé de ma silencieuse petite bienfaitrice.

Job me chargea de quelques objets assez légers, sauta sur mon dos, et nous partîmes au trot. Pendant les préparatifs de départ, ma petite amie s'était levée. Appuyée contre un arbre, elle y était demeurée droite et immobile comme une petite statue ; ses yeux seuls semblaient vivants. Elle fixait sur moi un regard vague et attristé ; mais pas un geste, pas un mot ne trahirent ce qu'elle pouvait penser. Job lui cria d'une voix qu'il essaya de rendre douce ; « Au revoir, Palmyre, à bientôt. » Elle ne parut pas l'avoir entendu. Je savais son nom : elle s'appelait Palmyre. Ce nom bizarre, je me promis de le

garder dans mon souvenir. Je n'avais vu cette enfant que deux fois, et il me semblait que j'eusse été presque aussi coupable de l'oublier que d'oublier ma maîtresse elle-même.

Nous n'étions pas bien loin sur la route quand, tout à coup, mon cavalier m'arrêta court. Il eut même l'air, un instant, de se demander s'il ne me ferait pas rebrousser chemin. Je tâchais de deviner son intention lorsque je vis arriver à notre rencontre un ouvrier que j'avais vu travailler quelquefois à la ferme de mon ancien maître. Mon cœur palpita d'aise. Qui sait ? me dis-je, Muhl vient peut-être me délivrer. Et je me promis de faire tout au monde pour être remarqué, et, malgré les affreuses modifications qu'on avait faites à ma personne, j'espérais me faire reconnaître quand il serait près de nous.

Maître Job vit-il clair dans mes manœuvres ? Toujours est-il qu'il me donna deux ou trois si violents coups de pied que je faillis me trouver mal. Mais avec maître Job, il n'y avait pas moyen de céder à de pareilles fantaisies. Eût-on été mort, qu'il eût fallu, je crois, se relever sous ses coups.

Je fus donc, malgré moi, obligé de marcher ; au moins fis-je mon possible pour tenir le côté de la route par lequel arrivait mon homme.

Il nous regarda d'abord passer avec une certaine attention ; quelque chose qu'il ne s'expliquait pas l'intriguait dans notre aspect.

« Dites donc, l'ami, vous avez là un Âne qui est d'une drôle de couleur ; malgré cela, il n'est pas si laid qu'il en a l'air. Il est bien pris tout de même et paraît solide.

– Heu, heu ! répondit maître Job, j'aimerais mieux encore moins d'apparence et plus de qualités. C'est l'animal le plus vicieux que j'aie jamais rencontré. »

Et à l'appui de cette réflexion, il me frappa à plusieurs reprises sur la tête.

Les coups sur la tête, cela rend bête. Ceux que je recevais m'hébétèrent si complètement qu'il me fut impossible de comprendre ce que disait Muhl. Il y eut évidemment entre Job et lui une discussion assez vive. Quand Muhl se fut éloigné, je me mis à braire. J'aurais dû commencer par là.

C'est étonnant, dit Mihl en s'arrêtant sur place ; savez-vous, cria-t-il à Job, qu'il me semble que je connais la voix de votre Âne ! »

Je sentis Job frémir à cette observation ; ses jambes me serrèrent avec rage, et je crus être dans un étau.

« Il ne chante pourtant pas souvent, répondit-il à Mihl, et il fait bien ; car si vous connaissez sa voix, moi je ne l'aime pas. »

Mihl secoua la tête en disant : « Je suis trop bête aussi, l'autre était presque noir. » Et il repartit.

J'étais à la fois désolé et furieux de la stupidité de l'ouvrier Mihl, qui ne m'avait ni reconnu ni ramené à la maison. Tout à mon dépit, j'étais à cent lieues de comprendre, ce jour-là, l'influence que cette rencontre devait, bien longtemps après, avoir sur mon avenir.

Les jours qui suivirent furent d'une insupportable monotonie. Les hommes entre les mains de qui j'étais tombé allaient sans but, achetant et vendant selon les aubaines qu'ils

rencontraient.

Au bout de quelques jours je ne savais plus du tout où je me trouvais, et j'eusse été fort embarrassé de retourner chez M. Merton. Puis le paysage changea : ce n'était partout que suie et fumée, l'herbe même y avait des teintes de charbon. Je fus sur le point, en me trouvant au milieu des premières usines que je rencontrai, de me croire en enfer. Il n'y avait pas de tournant de route d'où je ne visse s'échapper du feu et de la fumée. Le grondement des machines à vapeur, le tintement des marteaux, on n'entendait pas autre chose du matin au soir. Et les gens, donc ! comme ils ressemblaient peu à ceux que j'avais connus dans mes chères campagnes ! Plus de blouses propres, plus de physionomies robustes et placides respirant la santé ; au lieu de cela, des hommes noirs et à peine vêtus, des femmes maigres et des enfants chétifs.

Chacun sait que l'Âne est le plus propre des animaux ; tout ce qui le souille, tout ce qui le tache, est pour lui un désespoir. Les moins difficiles ont leur délicatesse : il faut que leur eau

soit claire, que leurs aliments soient nets et sans odeur. Que n'eus-je pas à souffrir dans les ignobles taudis où nous allions ! L'écurie toujours si rangée, si nette et si bien garnie que j'habitais chez M. Merton était un palais de millionnaire, comparée à ce que je voyais maintenant.

Nous ne restions pas toujours dans le voisinage des villes. Quelquefois nous faisons de longues courses dans l'intérieur du pays, nous arrêtant aux foires et aux fêtes. Ces moments-là étaient durs pour moi, mais d'une autre façon. Du matin au soir il me fallait travailler, et à peine me laissait-on le temps de faire un maigre repas. Lorsque j'avais amené la charrette pleine de marchandises au lieu voulu, je n'avais droit à aucun repos. Pas une heure ne devait être perdue pour le lucre, aux yeux de nos maîtres. Tout de suite on me retirait des brancards, on me sellait, et j'étais loué au premier polisson venu, qui se donnait bien de l'agrément en m'assommant de coups de pied et de coups de fouet. C'était un triste temps pour moi que ces jours de fête. Malgré le badigeonnage qu'on m'avait fait subir,

j'étais encore un Âne passable, et j'étais toujours choisi par les gaillards les plus dégourdis, ceux qui se promettaient de faire une belle course à mes dépens. Ces mauvais drôles avaient peu d'égards pour mes jambes et mes côtes. Plus je ruais, plus ils tapaient et plus ils s'amusaient.

À quoi n'ai-je pas servi ! Quels emplois n'ai-je pas remplis ! Quel rôle n'ai-je pas joué, à cette étrange époque de ma vie, dans ces foires maudites que mon maître affectionnait de préférence !

XIII

Ma vie de saltimbanque.

Maître Job s'était imaginé, voyant combien, à la fin, j'étais devenu maniable et docile, que j'étais propre à tout. Tel que vous me voyez, ce que j'ai appris le plus vite, ç'a été de devenir ce qu'on appelle un Âne savant. Mon éducation se fit avec une rapidité vraiment extraordinaire. Mon maître avait enfin fait revenir la petite Palmyre ; son but était de nous utiliser l'un par l'autre. Il avait remarqué notre mutuelle affection, et il en tirait parti. Quand j'apprenais mal ce qu'il me voulait faire enseigner, il la battait, elle. Pour éviter de voir pleurer la pauvre Palmyre, que n'aurais-je pas été capable de faire ! En moins de rien, je devins très fort au noble jeu de dominos ; le double-six et le double-blanc n'eurent bientôt plus de mystères pour moi. Je

finis par savoir compter jusqu'à dix. Je connaissais passablement mes lettres, et j'étais capable de rassembler celles qui composaient les noms des personnes de l'assistance avec lesquelles les directeurs de troupes s'étaient entendus d'avance. J'ai tiré des coups de pistolet. J'ai débouché en public des bouteilles de champagne que d'autres ont bues. J'ai su dire à cent foules émerveillées qu'elle était la plus aimable, la plus spirituelle, la plus jolie personne, et aussi la plus indiscrete et la plus ridicule de la société. Je reconnaissais au moindre signe quel était le plus avare ou le plus ivrogne des spectateurs. Je compris les plaisanteries que faisait M^{me} la Pie sur le bout du nez de mon pauvre Thomas.

Qu'aurait-il dit, mon bon, mon cher Thomas, s'il m'avait vu jouer sans frayeur un rôle dans une pièce à grand spectacle, très compliquée, avec un éléphant grand comme une citadelle ? Comme il aurait ouvert ses petits yeux et sa grande bouche, s'il avait pu, comme moi, admirer l'étonnant Polydore dans ses incomparables exercices ! Non, jamais on ne reverra d'animal si

fin et si adroit que ce gros être. Tantôt nous sauvions Palmyre au milieu d'un incendie, tantôt nous la tirions d'un précipice. Mais où j'eus le plus grand succès, ce fut dans un rôle de magister. Assis sur ma chaise, les deux pattes de devant sur mon pupitre, la plume derrière l'oreille, un bonnet de professeur sur la nuque, avec d'énormes lunettes vertes bien fixées sur le nez, j'étais, paraît-il, inimitable. Ce rôle de magister n'était pas une sinécure. J'avais à faire la classe à une vingtaine de chiens et de singes habillés en écoliers et entremêlés de quelques vrais petits garçons, dont on ne pouvait pas se passer tout à fait quand les répliques devaient être parlées. Tous mes élèves connaissaient leurs lettres et jouaient aux dominos aussi bien que moi-même. Je n'avais jamais besoin de punir personne.

Un soir, un spectateur enthousiasmé offrit à mon maître de m'acheter.

Job se gratta la tête, car le prix offert était tentant ; mais l'amour-propre et les grognements des spectateurs indignés le lui firent refuser. Ce

soir-là il me donna, sans se faire prier, un picotin d'avoine. Ce fut la seule marque d'estime que j'ai reçue de lui. Je n'étais pas au bout de mes peines. En effet maître Job s'avisa un jour de vouloir m'apprendre à danser sur la corde sans balancier ! Son moyen d'éducation était bien simple : quand je bronchais, un coup de fouet pour moi, une taloche pour Palmyre. Le coup reçu par Palmyre était celui dont je souffrais le plus. Palmyre excellait dans la danse et dans tous les exercices d'équilibre, d'adresse ; mais son éducation lui avait coûté cher, elle le savait !

« Si tu n'essaies pas, me disait la pauvre mignonne, quand il s'agissait de quelque expérience nouvelle, comme celle de la corde, si tu n'essaies pas, il nous tuera. »

Et j'essayais.

Pour éviter un mauvais traitement à la pauvre enfant, que n'ai-je pas tenté et parfois réussi ! J'ai joué de la harpe, et de la guitare et de la flûte, et de la grosse caisse et du tambour.

J'avais fini par devenir célèbre dans cinq ou six districts successivement, et sous les noms les

plus divers et les plus fantastiques : Ismaël, Soliman, la Perle de l'Afrique et enfin Sardanapale. J'avais été gratifié de ce dernier nom par mon maître, par allusion, disait-il, aux repas que j'aurais voulu faire. Du reste, ce n'était pas seulement mon nom, c'étaient ma race, ma nationalité qui changeaient sur chaque affiche, au gré du directeur.

J'ai été de tous les pays, mais surtout Égyptien : le premier Âne de Sa Majesté le pacha d'Égypte.

Mais ce que je viens de raconter n'est encore rien à côté de ce qu'il me reste à consigner dans cette histoire très véridique de mes vicissitudes.

Un jour, après boire, maître Job se leva subitement comme un homme qui se réveillerait en sursaut sous le coup d'une idée lumineuse que son bon génie lui aurait suscitée.

On ne parlait dans la ville de X..., où nous nous trouvions, que d'un célèbre aéronaute qui devait, le surlendemain, faire une ascension dans un ballon monstre. Ce ballon, à cause de ses dimensions et de sa forme extraordinaire, avait

fait fureur à Paris et à Londres.

Cet exécration Job ne s'avisa-t-il pas de nous louer, Palmyre et moi, à cet aéronaute, pour ajouter un élément de succès à l'ascension qu'il allait faire sous les yeux de plus de vingt mille personnes.

L'impression que m'a laissée cet épisode de ma vie est ineffaçable. Imaginez le ballon s'élevant dans le ciel. Sous la nacelle où s'était installé l'aéronaute, avait été attaché l'Âne infortuné que j'étais, monté de la petite Palmyre vêtue en ange et affublée d'immenses ailes d'or...

Des tambours et des trompettes avaient, pour préluder à l'ascension par un concert, joué des airs nationaux, des fanfares, des marches guerrières.

Palmyre et moi, avons été garrottés sous l'immense machine ronde que cent hommes et cent pieux fichés en terre avaient peine à retenir chacun par une corde.

Une foule impatiente. Dans toute l'étendue de la grand-place sur laquelle avait lieu l'ascension

et dans les rues avoisinantes, c'était un océan de têtes. Il y en avait en outre aux fenêtres, sur les toits, sur les arbres. Palmyre, plus morte que vive, mais muette et résignée, frissonnait sur mon dos ; quelques tressaillements nerveux témoignaient seuls de ce qui se passait en elle.

Tout à coup, une détonation terrible, un coup de canon, se fit entendre. Je crus que le tonnerre tombait sur nous. Ce n'était que le signal annonçant à la foule tout entière que tout était prêt.

Ah ! quel vertige ! La terre fuit et tourne sous nos yeux. En un clin d'œil, la ville disparaît. Les hommes ne me semblent plus que des Fourmis et les maisons des taupinières. Nous voici dans les nuages, que dis-je ? au-dessus des nuages ; un second ciel semblait s'être glissé sous nos pieds. Je fus terrifié, et pourtant je suis obligé de dire que c'était superbe. « Courage, Jacquot, me disait la petite Palmyre ; j'ai grand-peur, mais c'est pourtant très beau. Ah ! si nous pouvions monter au ciel tout à fait ! Crois-tu que ce soit possible, Jacquot ? J'y retrouverais ma mère. Dieu nous

prendrait dans son paradis. Je crois que je deviens folle », ajouta-t-elle.

La pauvre chérie ne m'avait jamais parlé de sa mère. Cela me fit penser à la mienne. Qu'eût-elle pensé, cette pauvre mère Christine, si tranquille, si elle avait vu son pauvre petit Jacquot enlevé ? Et ma vieille amie M^{me} la Pie ! Elle aurait bien vu cette fois que tout est possible à un Âne, même de voler à des hauteurs qu'une Pie n'a jamais atteintes.

XIV

Les angoisses d'une ascension.

Palmyre se baissa et m'embrassa sur le front.

D'avoir pensé à sa mère l'avait attendrie. « On dit, ajouta-t-elle après un moment de silence, que ce qui est dangereux, c'est la descente. On peut tomber sur les maisons, sur les arbres, dans l'eau, dans la mer même ou ailleurs. » L'idée de finir écrasé dans une chute épouvantable ne me souriait guère et je poussai un énorme soupir.

« Que veux-tu, Jacquot, c'est peut-être la punition de nos désobéissances que nous subissons maintenant ! Ah ! Jacquot, j'ai été bien coupable. J'avais de très bons parents, mais je n'étais pas sage. Je n'avais pas de bon sens du tout. Je ne pensais jamais qu'à en faire à ma tête.

« Un jour, dans un voyage, maman était malade, et mon petit frère aussi. Papa n'était pas

avec nous. Je faisais beaucoup de bruit dans les chambres, parce que maman ne pouvait me mener jouer comme à l'ordinaire sur la plage. Elle finit par céder à mes prières et me confia à une bonne qui, étant nouvelle, n'avait pas du tout su prendre d'autorité sur moi. J'avais tant fait enrager la malheureuse fille, qu'elle avait fini par me dire qu'elle ne voulait pas rester au service d'une enfant aussi peu obéissante et aussi taquine. Craignant d'être grondée et punie comme je le méritais, j'eus la stupide idée de me cacher sous un grand bateau qui se trouvait en réparation sur le sable. On ne pouvait pas me voir du tout. J'entendis ma bonne qui m'appelait, j'écoutais ses cris. J'eus la sottise et la méchanceté de la laisser s'éloigner sans lui répondre. Je finis par m'endormir dans ma cachette, et qu'est-ce qui a fini par m'y découvrir ?... Ce fut cet infâme Job qui, au lieu de me ramener près de ma mère, comme je l'en suppliais, m'a volée, emmenée, loin, bien loin, et gardée et battue, et tout le reste que tu sais bien. Voilà mon histoire, Jacquot. Je ne l'ai dite à personne, Job me tuerait s'il savait que je n'en ai

rien oublié. Mais aujourd'hui, qu'est-ce que je risque, à côté de ce que nous risquons en ce moment ? »

Ce fut ainsi que ma petite amie m'apprit son histoire qui, à peu de chose près, ressemblait fort à la mienne.

Tout alla bien pendant un certain temps. Puis le ballon se mit à tourner comme une toupie.

La petite Palmyre se cramponna à mon cou, m'entoura de ses bras, en me disant avec sa petite voix claire et tranquille : « Cette fois, nous sommes perdus ! » Le cœur me manqua. Je perçus vaguement que le ballon était comme ballotté, puis secoué avec fureur, puis précipité dans l'espace. Je perdis connaissance et ne la retrouvai, combien de temps après, je l'ignore, que sur une litière de paille. Palmyre m'humectait les lèvres et les narines avec une grande éponge qui sentait le vinaigre.

Nous étions descendus, disons tombés, sur une vaste meule de foin attenante à la ferme d'un château, à quelques lieues de la ville.

Nous y fûmes, en effet, tous traités à merveille. J'y passai la meilleure nuit de ma vie nomade, sur une litière épaisse et à côté d'un râtelier bien garni. Palmyre avait été fêtée, la pauvre petite, et avait couché dans un si bon lit, qu'elle s'était crue, me dit-elle le lendemain dans la maison même de sa mère.

Mais il était écrit que nous n'étions pas encore au terme de nos misères.

Ce qui nous fit pourtant grand plaisir à Palmyre et à moi, c'est que cette première ascension fut aussi la dernière. Maître Job exigea un tel prix de l'entrepreneur pour pouvoir la recommencer, que celui-ci, exaspéré par ses prétentions, l'envoya promener et me remplaça par un Poney, qui fut tué raide, huit jours après, dans un voyage analogue au nôtre. Or il se trouva que le malheureux Cheval qui mourut là si tragiquement était cet orgueilleux petit Café-au-Lait, mon compatriote. Nous nous étions bien reconnus, lui et moi, au moment où on allait le faire entrer dans l'enceinte où était fixé le ballon. Il piaffait avec sa fatuité accoutumée, et se permit

de dire en passant près de moi :

« Ce qu'un Âne a fait, je suis honteux d'avoir à le refaire, mais je me comporterai plus glorieusement que toi ! »

Je n'ai pas fini de parler de maître Job.

Voici ce qu'il imagina un jour. Il s'engageait par des affiches, hautes de six pieds, imprimées en rouge sur fond noir, à faire dix fois sans s'arrêter le tour de l'arène, chargé de l'Âne Soliman (moi !), monté lui-même par une jeune fille, et cela au pas, au trot ou au galop à la demande des spectateurs.

Et il défiait quiconque d'en faire autant.

Quand je sus de quoi il s'agissait, je crus que maître Job était devenu fou.

Enfin c'était imprimé, c'était écrit, affiché par toute la ville et la chose se fit.

Jamais spectacle ne fut à la fois plus bête et plus grotesque, et voyez-vous d'ici cet imbécile de Job marcher au pas ou au trot ou au galop, à la première injonction des malotrus composant en majorité le public attiré par ses affiches, et me

portant, moi et ma petite amie, pendant ses dix tours.

Ah ! si j'avais eu un fouet et des mains pour m'en servir, quelle volée je lui aurais administrée à maître Job pendant le temps que j'eus l'honneur d'être son cavalier !

Non content de faire dix tours, maître Job en fit onze ; après quoi, s'étant incliné et puis mis à quatre pattes sous moi, il se releva, salua et remercia la foule qui l'applaudissait avec une satisfaction idiote.

Dégagé tant bien que mal de ma monture, j'eus à faire à mon tour quelques-uns de mes exercices devant le public, qui me fit une véritable ovation. Homme ou bête, tout lui était bon, décidément.

Maître Job était rouge comme un gros Homard. Il aurait à peine eu la force de parler si, sa rancune aidant, il ne se fût empressé, dès qu'il eut retrouvé un peu de souffle, de jeter un insolent défi à un adversaire avec qui il avait, paraît-il, un compte à régler.

Celui-ci ne se fit pas prier ; mais montrant Job d'une main et de l'autre saluant le public :

« Ce que maître Job a fait est jeu d'enfant ! s'écria-t-il. Je prétends gagner le prix de la course en portant non seulement l'Âne Soliman et un enfant, mais maître Job lui-même, monté sur son fameux Âne. »

Il n'y avait pas à reculer. Job, livide de dépit, sauta sur mon dos. Il aurait voulu être de plomb pour tout écraser. Son adversaire, un véritable petit athlète, passa sous moi, introduisit sa tête entre mes deux jambes de devant, et, en moitié moins de temps que Job, fit quinze fois le tour du cirque avec une incroyable aisance.

L'épreuve terminée, le petit athlète fut couvert de bravos et de hourras, et maître Job disparut au milieu des huées et des sifflets.

À partir de ce moment-là, maître Job, humilié et dépité, ne songea plus à se donner en spectacle. Ce fut tout profit pour moi. La vie de marchand colporteur avait moins d'éclat sans doute, mais elle convenait mieux à ma dignité et à mon humeur que celle de saltimbanque et d'artiste

forain.

Notre vie nous sembla dure tant qu'il fallut courir de village en village. Mais c'était une vie de paradis en comparaison de celle qu'il nous fallut mener lorsque, après quelques mois, nous arrivâmes à Londres.

Le travail était incessant, la nourriture toujours mauvaise et souvent malpropre, nos abris dégoûtants. Il me fallait me contenter, comme écurie, de soupentes noires et souvent fétides. Heureux les jours où je pouvais apaiser ma faim avec quelques feuilles de chou à demi gâtées et me désaltérer avec un peu d'eau moins croupie qu'à l'ordinaire.

Quant à l'ouvrage, il ne manquait jamais. Au petit jour, on m'attelait à la charrette. Mon maître s'asseyait devant, et il fallait trotter de toute la force de mes jambes, pour arriver les premiers à un grand marché qui se tenait au cœur de Londres.

C'était pour moi un supplice de rester debout pendant des heures, épuisé par la faim, au milieu de cette abondance de légumes enfermés dans les

paniers.

Quand mon maître avait fait ses emplettes, qui variaient selon la saison, nous quittions le marché et nous faisons notre tournée de vente dans les rues pendant des lieues et des lieues jusqu'au moment où nous arrivions dans un quartier assez éloigné de la ville, qui ressemblait un peu à la campagne.

J'aurais bien préféré que nous eussions eu affaire au beau monde, car alors j'aurais eu un peu l'espoir de rencontrer ma maîtresse. Je croyais me rappeler qu'elle faisait tous les ans un séjour à Londres dans la famille de son père. Quelle chance avais-je de la voir dans les faubourgs éloignés où nous faisons notre tournée du matin, ou dans les mauvaises petites rues à travers lesquelles nous revenions le soir ? Les jours succédaient aux jours, et c'était pour moi le même travail, sans espoir d'y échapper jamais !

Un jour que mon maître avait fait de meilleures affaires que d'habitude, se sentant le gousset bien garni, il avait eu enfin la fantaisie de visiter les beaux quartiers. Et nous étions, à la

grande joie de la petite Palmyre, tout près de Regent Street, quand il fut accosté par un homme qui marchait sur le trottoir. Mon maître étant de fort belle humeur répondit cordialement à l'accueil de son ami, et les deux camarades se décidèrent bientôt à aller au cabaret prendre un verre de quelque chose pour chasser le froid et pour boire à leur prospérité réciproque.

« Quant à toi, Palmyre, garde l'Âne, dit mon maître, ne laisse personne y toucher, ni à la charrette non plus, m'entends-tu ?

– Oui, j'entends », fut la réponse de Palmyre qui ne répondait jamais que le strict nécessaire à maître Job.

Là-dessus, mon maître disparut dans une petite rue avoisinante, affirmant qu'il allait revenir tout de suite.

Palmyre ne connaissait que trop les « tout de suite » de maître Job. Sachant qu'elle avait des heures devant elle, dès qu'il eut tourné le coin de la rue, elle descendit, et s'approchant de mon oreille, elle me dit tout bas :

« Jacquot, mon cher Jacquot, sois bien sage ; il y a longtemps que j'ai envie d'aller regarder les beaux magasins ; maître Job ne reviendra pas aussi tôt qu'il le dit, je vais te laisser tout seul pour quelques minutes. J'ai tort, mon pauvre Jacquot, je le sais bien, mais c'est plus fort que moi. Pour une fois, cela ne sera pas bien grave. »

Je répondis à Palmyre par un « hi ! han ! » des plus encourageants ; et, prenant sa course, elle disparut.

Je n'étais pas fâché de cette occasion de me reposer et je me préparais à faire sur mes quatre pieds un bon somme, quand tout à coup j'entendis une voix, dont le son seul me fit tressaillir de tous mes membres, s'écrier vivement :

« Charlot, mon cher Charlot ! je ne me trompe pas, oui, c'est bien toi. Oh ! papa, je suis sûre de ne pas me tromper. C'est bien là l'étoile de son front. Reconnais-moi, Charlot, prouve-moi que tu me reconnais ! Mais, hélas ! te souviens-tu de moi seulement ? »

Si je me souvenais d'elle ! Rose, ma maîtresse

bien-aimée, pouvait-elle en douter ? Fou de joie, sans plus penser à maître Job ni à Palmyre elle-même, je ne fis qu'un bond de la rue sur le trottoir avec ma charrette et me lançai dans une série de braiments si expressifs que tous les passants s'arrêtèrent sur le coup. Que m'importaient les passants, je vous prie ! je n'avais qu'une idée : me frotter le nez contre la main amie qui se tendait vers moi, et prouver par tous les moyens possibles l'indicible ravissement que je ressentais à retrouver ma maîtresse adorée.

« Papa, regardez, papa. Charlot me reconnaît ! C'est bien lui ! Bon Charlot ! que c'est bien de nous avoir tout de suite reconnus ! »

Mais la foule des curieux s'amassait autour de nous. À chaque instant elle augmentait, grossie par la foule des gamins et des badauds accourus de toutes les rues voisines.

« Rose, ma chère, vous ne pouvez rester ici, dit une voix qui m'était inconnue, c'est trop vous donner en spectacle. »

Je levai les yeux et je vis un grand et beau jeune homme retirer la main de ma maîtresse qui

s'était appuyée sur mon cou et la poser sur son propre bras.

« Hélas ! c'est vrai, dit Rose. Je ne veux pourtant pas abandonner Charlot. » Et se tournant du côté de son père : « Oh ! papa, lui dit-elle, vous qui aimiez tant Charlot, ne le laissez pas là, attelé à cette mauvaise charrette ? Soyez très bon, cher papa, occupez-vous de notre Charlot ! Reprenez-le des gens qui, bien sûr, nous l'ont volé. Oh ! père, ne l'abandonnons pas. »

Le père de Rose et le beau jeune homme se dirent quelques mots à l'oreille. Rose se laissa entraîner. Mais son père, mon seul vrai maître, M. Merton, eut la bonté de rester près de moi. Me prenant par la bride sans s'inquiéter des rires des badauds, il entreprit, avec l'aide d'un policeman, à qui il avait fait un signe, de nous frayer un passage à travers la foule qui nous entourait.

Pour ce qui est de moi, si je venais de retrouver ma maîtresse, ce n'était pas pour la laisser échapper de sitôt. Aussi, bravant tous les obstacles, aidant mon maître de toutes mes forces, je parvins à la suivre, sans la perdre de

vue un instant, sans cesser de braire tout le temps pour qu'elle sût bien que j'étais derrière elle.

La foule riait aux éclats.

« Place à la dame ! place à l'Âne ! place à son père ! criait-on. Bravo monsieur le Baudet ! bravo ! Crie donc encore plus fort ! » me disaient les gamins.

Évidemment, la voix du peuple était pour nous.

« Calme-toi, Charlot, me disait mon bon maître, la loi est pour nous ; ne nous donnons pas les apparences de fuir comme des voleurs. Marchons sagement derrière Rose et son mari. »

Mais ce que je redoutais le plus au monde finit par arriver. Le bruit avait gagné la rue voisine et éveillé l'attention de Job. Il déboucha tout à coup au bout de la rue et vint effrontément se planter, le gourdin levé, en face de mon maître.

« Holà ! dit-il avec un juron, qui est-ce qui se mêle de mes affaires, et depuis quand les messieurs volent-ils aux pauvres gens leurs Ânes en plein midi ? »

Il tendit le bras pour me saisir par la bride.

« Un instant ! un instant ! dit M. Merton d'une voix si calme et si ferme que la main de Job en trembla d'effroi ; j'ai toutes raisons de croire que c'est vous, mon gaillard, qui vous êtes mêlé de mes affaires, à moi. Un geste de plus, et je vous fais arrêter par un de ces messieurs. » Et s'adressant à deux ou trois policemen qui s'étaient joints à celui dont M. Merton s'était fait accompagner dès le début de cette scène : « Messieurs, dit-il, j'ai besoin de vos services. Selon toutes les apparences, cet Âne, qui appartient à ma fille, a été volé par cet individu, il y a trois ans. C'est sous cette accusation que je remets l'Âne et le voleur entre vos mains. Faites qu'en attendant l'un et l'autre soient mis en lieu de sûreté. »

Job avait regardé autour de lui comme un homme qui voudrait essayer de la fuite.

« Je vous défends de bouger », lui dit un policeman.

La rage de Job, en entendant ces paroles, passa toute description. Il se mit à jurer et à taper du

pied.

Les policemen s'étaient concertés du regard ; deux d'entre eux se placèrent de chaque côté de maître Job. M. Merton les pria de mener le prisonnier devant un tribunal de police où il se rendait lui-même. M. Merton monta dans un cab, me laissant tout à fait abasourdi par la rapidité de tous ces événements. Et je pris le même chemin, conduit par un troisième agent.

En ne voyant plus ni mon maître ni ma maîtresse, mon premier sentiment fut une profonde terreur. Je craignais que Job ne trouvât moyen d'en imposer à la justice et ne m'infligeât, après, quelque affreuse punition.

Aussi ce fut avec joie que je vis la porte de la prison se refermer sur maître Job et sur ses deux anges gardiens !

Je demurai alors dans la rue, sous la surveillance de mon protecteur taciturne.

Après un quart d'heure d'attente qui me parut une éternité, un homme de la police s'approcha de celui qui me tenait et lui dit très vivement

quelques mots parmi lesquels je ne pus saisir que « charrette et Âne ». Les cordes et les courroies qui m'attachaient à la charrette furent déliées, et je fus conduit vers une grande porte qui était si encombrée de curieux que j'eus peur et que je me refusai d'abord à avancer.

« Voyons, Charlot, viens donc, me dit l'homme qui m'avait tenu tout le temps ; n'aie pas peur, on ne te fera pas de mal, ton vrai maître nous a recommandé d'avoir bien soin de toi et de ne te rien refuser ; tu vas être un gaillard très heureux. »

Encouragé par le ton de bonne humeur avec lequel il me parlait, et voyant que les gens s'écartaient à droite et à gauche à la moindre parole de son camarade, je pris ma résolution, et, franchissant la porte, j'entrai dans un large corridor pavé de briques sur champ comme la cour de notre château. Bientôt une autre grande porte s'ouvrit à deux battants, et je me trouvai dans une énorme salle remplie de gens assis sur des bancs. Ils semblaient commandés ou présidés par trois personnages imposants, vêtus de grandes

robes noires et placés sur une estrade en face de tous les autres. Je restai ébahi à la vue de tant de têtes. Où étais-je ? Dans un cirque ? Non, ce n'était pas assez gai. Allais-je jouer un rôle auquel rien ne m'avait préparé ? Ma perplexité était extrême. Tous les souvenirs de ma vie foraine me revenaient en foule, et cependant quelque chose me disait : « Tu te trompes, Charlot. Il s'agit de tout autre chose que ce que tu as jamais vu. »

XV

La décision du tribunal.

Un homme, voulant faire taire les rumeurs de la salle, s'écria, d'une voix qui désirait être obéie : « Silence ! silence ! »

Cela me donna le temps de me remettre, et j'entendis une autre voix plus grave que la première, qui, s'adressant au public, prononça avec lenteur ces paroles mémorables :

« Messieurs, cette cause a des obscurités singulières. Cet homme – et de la main il indiquait un individu dans lequel j'eus quelque peine à reconnaître maître Job, tant sa figure était pitieuse – cet homme prétend que son accusateur se trompe, que l'Âne que M. Merton l'accuse de lui avoir volé a toujours été sa propriété. Il croit que M. Merton n'a pas de témoins à lui opposer. Sur ce point, tout au moins, il va voir qu'il

s'abuse.

« Faites approcher l'animal en litige : si le résultat ne déjoue pas mon attente, messieurs, l'Âne va pouvoir nous aider à juger ici pour lui-même.

« Allons, maître Job, appelez l'Âne que vous prétendez avoir élevé et dressé. S'il est à vous, il ne pourra manquer de vous obéir. »

Je n'oublierai jamais l'expression sournoise du regard que Job me jeta dans cet instant. Alors, je compris tout. Nous étions devant un tribunal, et le juge avait dit vrai : mon sort dépendait désormais de moi, et de moi seul probablement.

« Allons, dit le juge, maître Job, appelez cet animal. » Job étendit alors la main vers moi comme le ferait un ami. Et d'une voix que je ne lui avais jamais connue, insinuante et pleine de miel, il me dit :

« Eh bien, Jacquot, est-ce que tu as peur de ces messieurs ? Viens ici, mon petit Âne, viens voir ton maître pour qu'il te caresse. Dis à ces messieurs que tu connais Job, qu'il est un bon

maître, que tu n'en as jamais eu d'autre et que tu ne veux pas qu'on t'en sépare. »

Indigné de l'hypocrisie de cet homme, j'eus grand-peine à me retenir d'aller lui décocher une ruade. Mais je dus me contenter de faire semblant de ne pas comprendre ce qu'il me disait. Baissant la tête, et collant résolument ma queue entre mes jambes, au lieu d'aller à lui, je fis un pas en arrière.

Ma réponse muette fut accueillie par un éclat de rire qui partit à la fois de tous les coins de la salle.

« Il est clair, se disait-on, que ce chenapan a eu l'Âne en sa possession. Mais tout dit dans le maintien de la pauvre bête qu'elle n'a qu'une crainte, celle d'être battue encore si on donne gain de cause à son faux maître. »

Le juge fit recommencer trois fois l'expérience. Job, plein d'une rage concentrée, épuisa à mon égard toute son astuce et toute son éloquence, mais en vain. La troisième fois, détournant la tête avec mépris, je ne daignai pas même paraître l'avoir entendu. « Silence,

messieurs, silence ! » répéta l'huissier pour mettre fin aux applaudissements de l'assemblée, enchantée de ce résultat.

« Qu'on introduise la jeune dame, fille de M. Merton », dit le juge.

« Votre tour est venu, madame, lui dit l'honorable magistrat, d'essayer de nous faire donner par cet Âne la preuve des faits que vous alléguiez contre la partie en cause. »

Je vis alors ma chère maîtresse, appuyée sur le bras de son père, quitter un siège où je ne l'avais pas aperçue, et, toute rougissante, mais résolue, descendre au milieu de la salle du tribunal. Elle avait grandi. Elle était plus belle encore comme jeune femme qu'elle ne l'était comme jeune fille.

« Charlot ! mon bon Charlot ! » me disait-elle. Je dressai l'oreille aussitôt et tournai la tête vers elle. Tout mon être frissonnait de bonheur, tous mes chagrins étaient oubliés, et je me mis à braire comme jamais Âne, je crois, ne l'avait fait jusque-là. Dans ce braiment, j'aurais voulu mettre mon cœur tout entier.

« Sapristi ! c'est la trompette du jugement dernier, dit un spectateur à quelques pas de moi. »

Trompette ou non, il faut croire que j'avais réussi, car ce fut dans toute la salle une incroyable explosion de hourras. Le juge lui-même et ses deux assistants finirent par céder à la contagion et daignèrent sourire avec grâce.

« Silence ! silence ! » s'écria l'huissier.

Le juge, s'adressant à maître Job : « Madame a appelé cet Âne Charlot. Si cet animal n'avait jamais répondu à ce nom, il n'eût pas subitement tressailli comme il l'a fait à l'appel de madame. Vous aviez changé son nom, sans doute, car vous l'avez, vous, appelé « Jacquot ».

– Il n'a jamais porté d'autre nom que Jacquot, répliqua effrontément maître Job.

– Cependant, reprit le juge, vous voyez qu'il répond de préférence au nom de Charlot. Vous n'avez pu, vous, obtenir un signe de reconnaissance en rappelant Jacquot. »

Maître Job haussa les épaules.

« Qu'est-ce que vous voulez que ça lui fasse à cet animal, qu'on l'appelle Charlot ou Jacquot ? ça rime, il croit que c'est la même chose. Est-ce que vous croyez qu'il peut distinguer entre les deux ? »

— Je vois, en tout cas, qu'il distingue parfaitement entre la voix de madame et la vôtre. » Et, se tournant vers les autres juges et vers le public : « L'expérience pourrait passer pour concluante, ajouta-t-il ; mais pour qu'il ne reste aucun doute à personne, nous allons demander au témoin, dit-il en me regardant avec bonne humeur, une autre preuve, il a bien parlé, s'il agit dans le même sens, la cause sera bien près d'être entendue. » Et s'adressant à ma maîtresse :

« Veuillez prier M. Charlot, madame, lui dit-il, comme l'a fait maître Job tout à l'heure, de venir jusqu'à vous. »

Comme pour Job, l'huissier me fit alors faire place nette devant le prétoire, et ma maîtresse, m'adressant son plus doux regard, me répéta ce qu'elle m'avait dit si souvent :

« Tu as été sage, Charlot, viens chercher ta récompense. »

Elle avait à peine parlé que, me dégageant brusquement des mains du policeman, je fus, en deux bonds, auprès de ma maîtresse, frottant ma grosse tête et mon grand museau contre sa jolie main, lui soupirant à ma façon mon ravissement de la revoir et la suppliant de me retenir auprès d'elle pour toujours. J'eus même alors une inspiration qui acheva de convaincre les juges. Pliant doucement les genoux, je me couchai à ses pieds comme eût pu le faire un chien aux pieds de sa maîtresse.

Les juges ni le public ne riaient plus. Chacun avait des larmes dans les yeux, tout le monde se mouchoit.

Il y eut un moment de silence, puis l'homme grave dit, avec un ton de bonté qui laissait voir tout l'intérêt qu'il prenait à mon sort :

« Je me déclare pleinement satisfait, madame. Nul témoin n'aurait pu parler en votre faveur comme vient de le faire la reconnaissance de ce pauvre animal. On ne peut douter que cet Âne ne

soit celui qui vous a été dérobé il y a trois ans. Maintenant, ce qui nous reste à constater, c'est qui a commis le vol. Le procès devra donc se poursuivre. En attendant, ajouta-t-il en s'adressant à maître Job, c'est à vous de prouver que vous avez légitimement acquis le droit de propriété que vous réclamez sur cet Âne. Et M. Merton devra prouver, de son côté, que l'homme accusé par lui d'avoir volé Jacquot est réellement coupable de ce vol. Maître Job, on ira où vous voudrez quérir vos témoins, mais vous n'êtes plus libre. Vous resterez donc entre les mains de la justice. Quant à M. Merton, c'est à lui de produire les siens. »

Job était livide de fureur.

« J'accepte, dit-il d'une voix sourde.

– J'accepte aussi, dit M. Merton.

– Que l'Âne se retire », dit le magistrat.

Je n'avais saisi dans tout ceci qu'une chose : tout n'était pas fini, et j'allais peut-être, comme maître Job, être conduit en prison, et par conséquent séparé de nouveau de ma maîtresse,

en attendant l'issue du procès.

J'avais tellement cru ma cause gagnée, que toutes mes espérances me semblaient anéanties par ce retard. Aussi essayai-je d'échapper à l'homme qui me gardait pour aller rejoindre ma jeune maîtresse. Voyant que je risquais de provoquer du désordre dans la salle, elle s'approcha de moi en me disant :

« Je le vois bien, mon pauvre Charlot, tu as peur qu'on nous sépare encore. Mais sois tranquille, tout ce qui se passe est pour ton bien. Monsieur ne te veut pas de mal, obéis-lui comme à moi-même et suis-le partout où il voudra te mener. » Prenant alors ma bride d'une main et m'ayant caressé de l'autre : « Courage, et un peu de patience encore », me dit-elle. Et, cédant ma bride à mon gardien : « Je crois qu'il vous suivra maintenant, lui dit-elle. Va, Charlot, va avec monsieur, et sois sage. Allons ! à bientôt, nous nous reverrons dans quelques jours pour ne plus nous quitter. »

Que pouvais-je faire, sinon suivre ses conseils ? Je me laissai emmener à la fourrière.

En traversant le long corridor qui y conduisait, je retournai plusieurs fois la tête pour essayer de la voir encore, mais elle avait disparu.

XVI

Maître Job est confondu.

Les jours qui suivirent furent tristes et longs, et j'étais au bord du découragement lorsqu'un jour la porte de mon écurie s'ouvrit vivement et une bonne vieille voix, qui ne m'était pas inconnue, bien que je ne démêlasse pas tout d'abord où je l'avais entendue, me dit :

« Retourne-toi donc, mon pauvre Charlot. Est-ce que tu aurais oublié le pré de la mère Christine et ton vieux Thomas, dis, Charlot ? »

Thomas ! c'était le vieux Thomas.

« À la bonne heure, me dit Thomas, à la bonne heure, Charlot ! Les années nous ont changés tous les deux, mais pas assez encore pour qu'on ne se reconnaisse pas. Je viens te chercher, mon Charlot !

– C'est donc fini ? » demanda un homme de police qui, entré avec Thomas dans l'écurie, s'était mis en devoir de me détacher.

« Oui, ça s'est décidé il y a quelques heures, répondit Thomas ; un drôle de procès, n'est-ce pas ?

– Ma foi, le plus drôle que j'aie vu, répondit l'agent. Cet Âne est un témoin de premier ordre, et je le préférerais pour cette fonction à la moitié des hommes que je connais. »

Cet éloge flatteur fit grand plaisir à Thomas, qui me caressa de nouveau et beaucoup plus tendrement que la première fois, et il me dit :

« Pauvre Charlot ! comme il va être content de retrouver tous ses amis !

– Et comment s'est terminé le procès ? demanda l'agent.

– En ce qui concerne Charlot, ça n'a pas été long, répondit Thomas. Personne n'avait plus de doute que l'Âne ne fût celui de M. Merton. Restait à savoir si son prétendu maître l'avait volé oui ou non, ou acheté seulement du voleur

primitif. Heureusement que Mihl, un des ouvriers de M. Merton, avait rencontré le jour même du vol Job monté sur Charlot ; Mihl avait tout de suite cru reconnaître notre Âne à sa façon de chanter. Mais, ne se sentant pas tout à fait sûr de son fait, car l'Âne avait été peinturluré d'une façon étonnante, il n'avait pas osé l'arrêter. Cependant il en avait eu du regret, il me l'a dit bien des fois. Mais que voulez-vous, M. Merton était absent et c'était difficile de prendre sans lui une décision de cette importance. Mais dès que notre maîtresse a eu rattrapé notre Charlot, la première chose qu'on a faite a été de faire venir Mihl. Confronté avec Job, il a certifié le reconnaître pour l'homme à l'Âne qu'il avait rencontré sur la route. Amené ce matin à votre écurie, il a tout de suite reconnu notre Charlot entre tous les autres. Mais ce qu'il y a eu de plus étonnant que l'histoire de Charlot retrouvé, c'est ce qui s'est découvert tout à la fin ! En voilà un miracle... »

À ce moment-là l'agent fut appelé et Thomas le suivit pour lui raconter la suite. Et quand ils revinrent, je n'entendis plus que ces mots de

Thomas : « Et voilà comment le jugement a été rendu sur les deux points, sur l'Âne et la demoiselle, en faveur de notre maître. »

En ce qui concernait l'Âne, les dernières paroles de Thomas étaient claires ; c'était de moi qu'il s'agissait. Mais de quelle demoiselle avait-il pu être question, en même temps que de moi, qui pût intéresser mon maître ? Je m'y perdais. Mais à quoi bon me creuser la cervelle ? J'étais libre, j'allais être rendu à M. Merton et à ma maîtresse, le reste n'était plus mon affaire !

Lorsque Thomas me fit enfin quitter ma prison, et que je me retrouvai encore une fois dans les rues de Londres, je ne pus me défendre d'un reste d'effroi. Je croyais entendre à chaque coin de rue l'affreuse voix de Job et voir sa main prête à se poser sur ma bride.

« Allons, Charlot, allons, dit Thomas de ce ton rassurant qu'il prenait autrefois avec moi, n'aie donc pas peur, personne ne te fera de mal. Ton voleur est en prison pour longtemps. Il s'est révélé à l'audience un méfait de lui, qui lui assure du cachot à perpétuité. En voilà une histoire !

Mon Dieu ! est-ce extraordinaire comme à la fin tout se dévoile. »

Thomas avait bien envie de me la conter, son histoire, et moi j'étais très disposé à l'entendre. Mais il supposa sans doute que je ne la comprendrais pas et se tut.

Après une assez longue marche à travers les rues, nous arrivâmes enfin à une gare de chemin de fer.

« Allons, l'ami, dit Thomas en me tapant amicalement sur la croupe, il s'agit maintenant de ne pas donner à rire à nos dépens. Tu vas voir des choses qui en ont étonné bien d'autres et entendre des bruits étranges. J'espère bien que tu vas me faire honneur et te conduire en bête raisonnable. Tiens, écoute ! voilà un des bruits que je t'annonçais. »

Et, en effet, j'entendis un affreux grondement, une sorte de rugissement, pire que celui d'une bête féroce. À mesure qu'il se rapprochait, le bruit devenait de plus en plus formidable. Thomas lui-même recula de quelques pas en voyant s'avancer comme sur nous une énorme et

noire machine qui vomissait à la fois le feu et la fumée.

« Qu'est-ce que tu dis de cela, Charlot ? » reprit Thomas ; et il me tourna la tête du côté du train qui entrait en gare en lâchant sa brûlante vapeur.

« Cela brait plus fort que toi, cet animal-là, hein, mon gars ? »

Mais, sur ce point, j'en savais plus long que Thomas. Au cours de ma vie errante, j'avais rencontré assez de locomotives pour ne pas me laisser effrayer par elles.

Tout fier de montrer à Thomas combien il s'abusait, je secouai les oreilles avec une parfaite indifférence et me dirigeai dignement vers le couvert où la machine exhalait un véritable nuage de blanche vapeur.

« C'est bien, Charlot, me dit le bon Thomas, très bien ; nous ne sommes plus ombrageux, je le vois. »

Et me flattant de la main avec satisfaction, il me conduisit devant une grande cage qui

ressemblait à un wagon et dont la porte était toute grande ouverte.

« Puisque tu es un brave, ajouta-t-il en me désignant l'entrée de la cage, j'espère bien que tu ne feras pas de façons pour entrer là-dedans. »

À vrai dire, la perspective ne me ravissait pas. J'avais vu bien des chemins de fer, mais par le fait je n'étais jamais monté en wagon. Et je ne trouvais rien de séduisant à l'idée de voyager dans cette boîte. Mais il n'y avait pas à reculer.

Dans un wagon voisin étaient déjà montés des Bœufs et des Moutons. Il ne serait pas dit que ce que ces animaux pouvaient faire, un Âne ne le ferait pas. Fermant les yeux pour me donner du courage, je me jetai plutôt que je ne montai dans le compartiment des Ânes seuls, où ma place avait été retenue.

« C'est un wagon-lit, me dit Thomas qui était décidément en humeur de plaisanter, et même un wagon-restaurant. De la litière fraîche et du foin ! » Thomas avait toujours été pour moi un ami sûr et dévoué. Me méfier de lui eût été une

sottise. Je me résignai donc et pris place dans mon compartiment.

XVII

Une journée de bonheur.

Bientôt un coup de sifflet se fit entendre, puis ma prison mobile se mit à se balancer de droite à gauche. Si je ne m'étais pas arc-bouté solidement sur mes quatre jambes, je me serais brisé les membres contre les parois de ma loge. La vitesse, modérée d'abord, s'accrut promptement, et je me sentais emporté avec une rapidité telle, qu'il me semblait que tout s'envolait sur le passage du train : les arbres, les maisons, les rivières. J'eus des velléités de mal de mer. Mais peu à peu mon cœur se raffermi ; je me fis à ma prison sonore et commençai même à trouver quelque charme à cette façon de voyager.

Thomas, qui n'avait pas été autorisé à voyager dans le même compartiment que moi, venait me rendre visite à chaque arrêt du train, m'apportant

un morceau de sucre ou quelque autre douceur pour me faire prendre patience.

Fatigué par la monotonie du mouvement et bercé par le bruit, je finis par m'endormir. Je fus tiré de mon sommeil par la voix de Thomas qui venait m'annoncer que nous étions arrivés.

Arrivés, où ? Il est clair que maître Thomas lut ma question dans mes yeux.

« Arrivés chez nous, à la maison, chez M. Merton, chez M^{lle} Rose, aujourd'hui M^{me} de Winkel. »

Je ne fis qu'un saut du wagon sur le trottoir de la gare. Arrivés ! et chez nous ! chez ma bonne maîtresse ! Ah ! c'était trop de bonheur !

En un clin d'œil nous sortîmes de la gare. J'allais si vite que le vieux Thomas essoufflé me criait :

« Là, là, un peu de calme. As-tu le diable au corps, Charlot, ou vas-tu prendre le mors aux dents ? »

Au bout de dix minutes de marche, vous auriez pu d'une lieue entendre le plus beau

braiment qu'un Âne ivre de joie ait jamais modulé. Je venais de reconnaître la chère maison de mon enfance.

« Tu reconnais la maison, me dit Thomas, et tu es content ? Va, mon garçon, un peu de joie t'est bien permise. Je comprends tout ça ; à ta place, j'en ferais autant. »

La grille était ouverte. J'échappai à Thomas. Devant moi était l'avenue qui conduisait au perron et sur le perron se tenaient ma maîtresse, son père et le jeune et beau monsieur que j'avais vu à Londres et qui n'était autre que son mari. En un temps de galop je fus auprès d'eux. J'étais fou. Dans mon délire je me roulai à leurs pieds et fis deux ou trois culbutes et cabrioles si extravagantes que ma chère maîtresse, son mari et son père furent obligés de s'asseoir sur les marches du perron pour rire plus à leur aise.

« Ma foi, ma chère Rose, dit son mari, tu avais raison. Cet Âne n'a pas son pareil. »

Se levant alors, il vint à moi et me fit presque autant fête que ma maîtresse elle-même.

« J'espère, monsieur Charlot, me dit-il, que vous me permettez d'être tout de suite de vos amis ! »

M. Merton descendit à son tour.

« Vous êtes une bonne créature de Dieu, Charlot, me dit-il. Vous voilà redevenu membre de la famille Merton. Le temps des folies a passé pour vous. Je suis sûr que vous n'aurez plus d'autre idée désormais que de vivre honnêtement parmi nous. »

Un « hi ! han ! » énergique me tint lieu de réponse. Si j'avais fini par entendre la langue de mes maîtres, ils avaient fini par comprendre et supporter celle de leur pauvre Charlot. Ce n'est pas tout ; ma maîtresse fit un signe, et sur ce signe on amena deux beaux et ravissants bébés auxquels on me présenta. On me fit caresser par eux, on les assit tous les deux à la fois sur mon dos pour leur apprendre à ne pas avoir peur de leur nouvel ami. Après quelques moments d'hésitation, ils s'y trouvèrent si bien que je les entendais rire, battre des mains et bégayer à qui mieux mieux des : « Bonjour, Charlot ! » qui ne

tombaient pas dans le cœur d'un sourd. Je fis avec eux le tour de la pelouse, la mère tenant le plus jeune, puis je les ramenai à leur père tout près de l'escalier.

Ce jour-là, je retrouvai tous les amis de mon enfance.

Biquette était dans le pré voisin avec une demi-douzaine de petits Biquets charmants. Quatre belles Vaches étaient venues me souhaiter la bienvenue. Turc, le Chien du berger, donnait joyeusement de la voix. Je me sentais entouré d'amis.

Je songeais à ma mère et à sa chère amie M^{me} la Pie lorsque, répondant à ma pensée, j'entendis cette dernière jacasser dans un arbre. Elle aussi, elle était là attendant mon retour.

Elle m'apprit la mort de ma mère survenue quelques mois auparavant. Ma pauvre mère avait bien deviné que, si je n'étais pas revenu, ce n'était pas par ma faute et que j'étais retenu contre ma volonté.

« J'avais fini par aller demeurer près d'elle à

la ferme, me dit M^{me} la Pie. C'est à ta mère que j'étais le plus utile. Le vieux Thomas pouvait se passer de moi. Mais après la mort de Christine, je suis revenue auprès de lui. Nous demeurons ensemble maintenant. Il me laisse libre toute la journée. Je rentre le soir, je soupe avec lui, et le matin il est content que je le réveille en lui disant : « Bonjour, Thomas. » Je fais mon premier déjeuner avec lui ; après quoi il va à son travail et moi je vais à mes affaires. Au château, on ne m'appelle plus que « la femme à Thomas » ! Et cela lui fait plaisir au brave homme. « Le fait est, dit-il, que depuis le retour de Margot, je ne suis plus tout « à fait veuf. » Je le crois bien, ajouta M^{me} la Pie, je ne lui laisse pas le temps de s'ennuyer ! À ses moments perdus, il m'épluche des noix ; dès que je le surprends à quitter sa bêche, j'arrive avec une noix dans le bec. Il m'en épluche une, puis deux, puis trois... J'en mange à me rendre malade. Mais lui, il est occupé pendant ce temps-là. Il oublie d'aller au cabaret. Je n'ai presque plus jamais besoin de lui dire : « Pense à ton nez ! »

Le soir venu, je quittai le pré, je rentrai « chez

moi ». Oh ! le bon gîte ! Tout y était à souhait pour ma commodité. La nuit fut aussi douce que la journée.

La plus grande des surprises m'attendait au réveil.

Je vous donne en mille à deviner qui était entré dans mon box avec ma maîtresse, le lendemain matin, pendant que je dormais encore ? C'était la personne qu'après ma maîtresse j'aimais le plus au monde, c'était Palmyre elle-même.

Quand je la vis, ses petites mains croisées sur le bras de ma chère maîtresse et ses grands yeux fixés sur moi, je ne me demandai pas par quel miracle elle se trouvait là.

Ne pouvant braire tant mon cœur battait fort, je m'approchai d'elle, la flairai et lui léchai les mains. Voyant que je l'avais reconnue, elle se détacha de Rose et, jetant ses bras autour de mon cou, me caressa avec tendresse. Puis sa nature vive et pétulante reprenant le dessus, elle se mit à bondir autour de moi comme un Chevreau. Moi, je regardais ma chère maîtresse, essayant de lui

faire comprendre le sentiment que j'éprouvais, et qu'elle comprit en effet :

« Aime ta Palmyre, devenue notre Pauline à tous, mon bon Charlot. Je ne serai pas jalouse. Elle m'a raconté tous les épisodes de votre amitié. Tu serais un ingrat si tu ne l'aimais pas tendrement, et moi une sotie si je ne te laissais pas l'aimer. Va, je sais bien que ce n'est tout de même pas tout à fait la même chose. »

XVIII

« *Thomas, ton nez rougit.* »

On me fit faire ma toilette par Thomas, et il fut décidé que la journée s'ouvrirait par une promenade à trois dans le bois. C'est au cours de cette promenade que j'appris comment Palmyre et ma maîtresse se trouvaient réunies.

Comme Thomas l'avait raconté au policeman, une péripétie inattendue était survenue pendant la seconde partie du procès. M. Merton et maître Job devaient chacun produire un témoin pour affirmer leur droit de propriété sur moi. Muhl avait témoigné pour M. Merton, mais bien entendu Job n'avait personne à produire. Il avait donc imaginé d'obliger Palmyre à dire que j'étais le fils d'une Ânesse faisant partie de la troupe.

Palmyre avait longtemps refusé de se prêter à cet ignoble mensonge. Puis, elle avait fait

semblant d'être convertie à l'idée de Job. Elle avait pensé en effet que c'était peut-être pour elle l'occasion d'attirer l'attention des juges sur son propre enlèvement. Aussi à la première question que lui posa le juge : « Êtes-vous la nièce de maître Job, et l'Âne qu'il réclame est-il sa propriété ? » elle répondit :

« Je jure devant Dieu et devant ce tribunal que l'animal que mon maître appelait Jacquot n'est pas plus l'Âne de maître Job que je ne suis sa nièce. Nous sommes, Jacquot et moi, deux malheureux, volés par ce vilain homme. Même si maître Job me tue à la sortie de l'audience, comme il m'en a menacée si je ne l'aidais pas dans ses impostures, j'ai résolu de ne dire que la vérité, et je la dis. »

L'effet de cette déclaration fut tel sur le tribunal et le public, que chacun se leva pour mieux voir la courageuse enfant qui venait de la faire.

Quant à Job, oubliant toute prudence et montrant le poing à sa victime, il rugit contre elle de telles et de si ignobles injures, que le président

du tribunal ordonna aux agents de l'autorité publique de lui imposer silence, fût-ce par la force.

« Mon enfant, dit le juge, quand le calme fut rétabli, ce que vous dites contre cet homme est bien grave. Maintenez-vous la vérité de ce que vous venez d'affirmer ?

– Je maintiens, dit Palmyre.

– Pouvez-vous prouver votre déposition ?

– En ce qui concerne Jacquot, oui, dit-elle, j'étais assez grande alors pour ne rien oublier. »

Et elle raconta comment j'étais arrivé sous la tente des bohémiens, ce qu'on avait fait pour me rendre méconnaissable. Elle indiqua l'année et le mois où les faits s'étaient accomplis. Toute sa déposition sur ce point correspondait parfaitement avec les dires de M. Merton, de ma maîtresse et de Muhl.

« Mais, reprit le juge, pour ce qui vous regarde ?

– Pour ce qui me regarde, dit la malheureuse enfant en fondant en larmes, la chose est plus

difficile, car j'étais toute petite au moment de mon enlèvement. J'ai fait de vains efforts pour me rappeler le nom de ma mère et de mon père, et aussi celui du pays où ce misérable Job m'a arrachée à eux. Tout ce que je sais, c'est que c'était au bord de la mer. Je jouais sur la plage. Je profitai d'un moment d'inattention de ma gouvernante pour aller chercher des coquillages, puis j'allai me cacher derrière un bateau. Tout à coup, Job que je n'avais pas aperçu se dressa devant moi, me jeta sur la tête un drap, et je me sentis emportée. Je me trouvai bientôt dans un trou noir au fond d'un bateau. Le bateau partit, en rejoignit un autre qui était plus grand, où Job retrouva d'autres bohémiens comme lui. On m'ôta ma robe, on me coupa les cheveux, le bateau navigua plusieurs heures, et quand on aborda je fus tout de suite emmenée, portée dans une maison sale et puante, où il y avait beaucoup de gens horribles qui parlaient tous une langue que je ne comprenais pas. À force de coups je parvins par la suite à apprendre cette langue, l'anglais, et je l'appris même si bien, n'entendant jamais parler d'autre, que je finis par

oublier celle que je parlais quand j'étais auprès de mes parents.

– Mais, dit le juge, si vous ne savez ni le nom de vos parents ni celui du pays où s'est passée la scène que vous venez de raconter, pourriez-vous nous dire du moins quelques-uns des mots que vous prononciez dans votre enfance ? Comment appeliez-vous vos parents quand vous leur parliez ?

– Je les appelais papa et maman, répondit Palmyre, je n'ai pas oublié cela.

– Évidemment, cette enfant est Française », dirent les juges.

M. Merton, qui s'était montré singulièrement attentif à tous les détails de cet interrogatoire, demanda d'une voix émue au juge la permission d'adresser une question à Palmyre.

« Ma petite demoiselle, lui dit-il, quel âge croyez-vous que vous aviez quand vous fûtes ravie à votre famille ?

– Je ne sais pas au juste, dit Palmyre, mais je crois que je devais avoir trois ou quatre ans. Ce

que je sais, c'est qu'il y a sept ans que je suis au pouvoir de Job, et je crois bien que j'ai dix ans, onze ans peut-être.

– Vous appeliez-vous Palmyre avant d'être avec Job ? dit M. Merton qui paraissait de plus en plus ému.

– Non, dit Palmyre, oh ! non et je n'ai jamais aimé ce nom-là.

– Pourriez-vous vous rappeler le nom que l'on vous donnait avant d'avoir accepté celui de Palmyre ?

– On m'appelait la petite Pauline, et on nommait mon petit frère le petit Paul !

– Paul et Pauline ! s'écria M. Merton dans un état d'agitation qui ne lui était pas habituel. Monsieur le juge, si je ne me trompe, cette pauvre enfant volée est l'enfant de ma propre sœur. Ma sœur était mariée en France, à un Français qui avait été le correspondant à Paris de la maison de banque de mon père. En l'année..., M^{me} Henrard, ma sœur, quitta Paris avec ses deux enfants, deux jumeaux, garçon et fille, Paul et

Pauline. L'époque indiquée par cette enfant correspond à celle du voyage qu'avait dû faire ma sœur en Angleterre. Des raisons de famille l'avaient obligée à passer par Ostende où elle avait dû rester trois semaines à l'hôtel.

« Nous apprîmes par un télégramme que ma pauvre sœur ne pouvait pas quitter Ostende. Sa fille avait disparu, un jour que sa gouvernante l'avait conduite toute seule sur la plage. J'arrivai à Ostende. Ma sœur, dont la santé n'était pas forte, était en proie à une douleur affreuse. Quand j'arrivai, la coupable gouvernante qui avait laissé voler la petite fille, effrayée de sa responsabilité, avait disparu. Il fut impossible de retrouver ses traces et celles de l'enfant. Pauline avait-elle été volée ? S'était-elle noyée ? Toutes les suppositions étaient possibles, mais toutes les recherches que je fis et fis faire pour éclairer ce fait furent vaines. La maladie de ma sœur s'aggrava ; les médecins déclarèrent qu'elle avait une fièvre cérébrale. Dix jours après la disparition de sa petite fille, sans avoir repris connaissance, sans avoir pu m'aider d'aucun indice, elle mourait. » Sur ce mot, un cri

déchirant se fit entendre :

« Maman est morte ! Je ne verrai plus jamais, jamais maman ! Que Job me remporte, qu'on me mette en prison. Je ne vivais que pour la retrouver. Je veux mourir ! »

Ces dernières paroles de Palmyre furent étouffées sous les baisers de M. Merton et de ma bonne maîtresse. L'audience fut suspendue.

Maître Job, convaincu de rapt d'enfant, avait été condamné à la déportation à perpétuité.

M. Merton avait ramené la pauvre orpheline à sa maison de campagne, pendant que Thomas m'y ramenait moi-même. J'ai dit orpheline, car après la perte de Pauline, le père de Paul, demeuré veuf, avait bientôt vu son dernier enfant, Paul, dépérir et puis mourir, et le chagrin de se trouver seul au monde l'avait tué à son tour.

M. Merton chérissait Palmyre comme sa propre enfant. Mais toutes les tristes nouvelles qu'elle avait apprises l'avaient précocement mûrie. Elle venait me voir chaque jour et j'étais désolé de la trouver si abattue. Ce fut M^{me} la Pie

qui la première lui rendit sa gaieté. Cette seconde femme de Thomas avait le don de la dérider. Le dernier nuage de tristesse qui obscurcissait encore l'esprit et le cœur de ma petite amie se dissipa finalement à la suite d'un épisode qui égaya longtemps tous les hôtes du château.

Très admirée, très enviée de toutes les Pies du voisinage, M^{me} la Pie avait fait école parmi toutes les Pies des environs. C'était à qui prendrait exemple sur elle.

À force d'entendre répéter à Thomas par la Pie du château : « Prends garde à ton nez ! Thomas, ton nez rougit ! » toutes les générations de Pies qui étaient nées depuis quelques années, à dix lieues à la ronde, s'étaient approprié cette singulière objurgation. Or, il arriva que, dans l'été qui suivit mon retour, la famille Merton offrit l'hospitalité à un ancien ami d'enfance de M. Merton, Sir Thomas Brown. Cet excellent homme était un savant naturaliste, un des membres les plus zélés de la Société zoologique de Londres. Il avait l'habitude de se lever avec l'aurore et de faire à pied des promenades

matinales, qu'il consacrait à étudier les curiosités d'histoire naturelle que pouvait lui offrir le pays. Arrivé très gai, il était devenu peu à peu singulièrement rêveur et distrait. Emporté par le goût de l'étude, il rentrait quelquefois à jeun et harassé, après des courses sans fin, pour l'heure du dîner seulement.

« Tu te rendras malade, lui disait M. Merton. Qu'est-ce qui peut bien te retenir si longtemps et t'entraîner si loin dans nos bois et dans nos campagnes ? aurais-tu trouvé quelque Pie au nid d'un genre à part, digne d'occuper un savant tel que toi ? »

M. Merton ne croyait pas si bien dire.

« C'est à n'y rien comprendre, poursuivait M. Merton. Lui, si vivant d'ordinaire, si bon convive ! La science en a fait un vrai sauvage... »

Finalement, un matin, et à l'heure même du déjeuner, Sir Thomas Brown descendit en chantonnant et fit une entrée radieuse dans la salle à manger. Son regard était brillant.

« J'ai une faim de loup ! s'écria-t-il.

– À la bonne heure ! répondit gaiement M. Merton, je retrouve enfin mon Thomas. »

Le déjeuner fut plein d'entrain. M. Brown mangea comme un ogre et demanda à son ami qu'on fit monter une bouteille d'un certain vin de derrière les fagots qu'il appréciait beaucoup.

« Bravo ! » s'écria M. Merton.

À la fin du repas, Sir Thomas Brown annonça : « Je vais enfin pouvoir vous révéler aujourd'hui la raison de mes fugues mystérieuses. Croyez qu'il m'en a coûté de me taire si longtemps. Mais j'étais préoccupé par un phénomène si extraordinaire que, ma foi, avant de l'avoir mille fois vérifié, constaté et contrôlé, le repos ne m'était plus possible. Eh bien, c'est chose faite ! Et j'ai aujourd'hui dans ma poche une communication de la plus haute importance que je vais faire à la Société zoologique.

« Le lendemain matin même de mon arrivée chez vous, je me promenais, je flânais plutôt sans but, lorsque du haut d'un arbre j'entendis distinctement tomber d'aplomb sur moi, Sir Thomas Brown, ces paroles : « Prends garde à

ton nez ! Thomas, ton nez rougit ! »

« Je cherchais des yeux le drôle qui venait de se permettre cette impertinence et je me réjouissais de pouvoir lui tirer bientôt les oreilles, quand, à cette première interpellation succéda une véritable décharge d'interpellations absolument identiques, proférées non plus par une, mais par dix, par vingt voix différentes. Or savez-vous ce qui tout de suite m'apparut manifestement ?... C'était avec des Pies que j'avais maille à partir, avec toute une horde de Pies, parlant aussi bien que vous et moi !

« Et sachez que, depuis un mois, j'ai vu mille Pies, oui, mille et peut-être deux mille, qui, toutes sans exception, m'ont accueilli de la même façon que les premières. En un mot, les Pies chez vous sont une espèce à part. »

Sir Thomas Brown était debout ; d'un geste hautain de son bras il écrasait son auditoire, ses yeux flamboyaient.

Pauline étouffait de rire ; craignant d'éclater, elle se jeta d'un bond dans les bras de Rose pour y cacher le fou rire auquel Rose, elle aussi,

résistait en vain. M. Merton n'y tint plus, et la salle à manger retentit bientôt d'un tel concert de rires, et de rires si inextinguibles, que M. Brown, effaré, alla droit à Rose qui s'était remise la première.

« Vous êtes la plus franche personne de cette bizarre maison, lui dit-il, je vous adjure, Rose, de m'expliquer les causes de votre inqualifiable conduite à tous devant le fait incroyable dont je viens de vous révéler l'existence.

– Soit, dit Rose, je vais tout vous expliquer. »

Alors, Rose, avec beaucoup de grâce et d'esprit, donna au savant, par un récit très amusant de l'histoire de M^{me} la Pie et du jardinier Thomas, la clef de ce qu'il avait considéré comme un phénomène.

Mais le savant restait incrédule, et il fallut que Thomas, cité comme témoin, appuyât le dire de ma maîtresse, pour qu'il ne se crût pas dupe d'une mystification.

« Tenez, tenez, lui dit Thomas, appelant à son tour M^{me} la Pie en témoignage ; voici l'auteur de

tous mes maux et des vôtres, sauf votre respect, puisque nos nez et nos noms se ressemblent. C'est cette satanée personne-là qui a mis, depuis trois ou quatre ans déjà, dans le bec de toutes les Pies de la contrée, ce que vous avez été si étonné de leur entendre rabâcher à la journée ; pas vrai, Margot ? » Et Thomas, après avoir pris un verre sur la table, ayant fait mine de lever le coude, soudain Margot se mit à crier, mais avec une perfection qui ne pouvait appartenir qu'à l'élève de la vraie M^{me} Thomas : « Prends garde à ton nez ! Thomas, ton nez rougit. »

« Quel malheur, dit avec componction Sir Thomas Brown, que la Pie ne soit pas un oiseau voyageur ! Dans cinquante ans toutes les Pies du globe auraient transformé leur langage, ce serait à dérouter à jamais toutes les sociétés savantes de la terre.

– Bien obligé ! s'écria Thomas. Les Pies de chez nous suffisent bien à me faire un renom de buveur que je ne mérite pas. »

XIX

Le sauvetage de M. Zizi.

J'en arrive maintenant au dernier événement qui ait marqué dans le calme de notre vie.

Le petit Eddy, le dernier enfant de ma maîtresse, un personnage de quatre ans environ, dont l'importance n'était mise en doute par personne dans le château, ou plutôt M. Zizi, pour l'appeler par le nom qu'il s'était donné à lui-même, s'échappa un matin du salon sans qu'on y prît garde. Il se mit bravement en route tout seul pour accomplir une expédition évidemment projetée depuis quelques jours. Il s'agissait de dépasser la grille de la cour du château pour se rendre au bord d'un étang dont les approches lui étaient interdites. J'appréciais moi-même beaucoup les rives de cet étang où l'herbe était toujours haute et verte. J'y faisais ce jour-là ma

promenade accoutumée quand je vis, à mon grand étonnement, déboucher maître Zizi. Il arrivait sans tambour ni trompette, c'est-à-dire sans être escorté de sa bonne, et courait comme un petit échappé.

M. Zizi était venu à cheval sur la canne de son grand-père, une canne à bec recourbé, dont il s'était fait une monture. Un sabre de bois, avec lequel il couchait, était attaché par un ruban autour de la taille du petit écuyer. De plus, de la main qui ne lui servait pas à guider son cheval, il brandissait un filet à Papillons. J'allais oublier qu'il était coiffé d'un bicorné de papier surmonté d'une plume rouge empruntée à quelque coiffure de sa mère. Je crus d'abord, en le voyant armé de son filet, qu'il venait faire la chasse aux Papillons, mais les projets de M. Zizi étaient tout différents.

Après avoir fait un instant piaffer et caracoler son cheval sur les bords de l'étang, je le vis tout à coup l'accrocher aux branches basses d'un jeune arbre. Puis toujours armé de son filet à Papillons, il entreprit de descendre les marches d'un petit

escalier qui conduisait à une planche jetée sur l'étang et dont l'extrémité reposait sur deux pieux plantés dans l'eau ; c'est sur cette planche que le vieux Thomas venait pêcher au carré. Je compris alors quelle était l'intention de maître Zizi : il voulait lui aussi aller à la pêche. N'avait-il pas dans son filet à Papillons un carré comme celui de Thomas ? Son carré était rond, mais ça n'empêcherait pas les poissons d'être très contents d'y entrer.

Quand je vis Zizi déjà presque au bas de l'escalier, je poussai un braiment formidable qui l'arrêta court un instant dans sa descente, car M. Zizi, tout à son idée, ne m'avait pas aperçu. Mais après un moment d'hésitation, il s'était contenté de m'adresser un sourire un peu froid. Après quoi, il s'était engagé sur l'étroite et longue planche des pêcheurs.

Que faire ? Donner de la voix une fois encore pour faire appel aux gens du château ? Mais n'était-ce pas risquer de troubler Zizi dans la situation périlleuse où il s'était placé, et d'amener un faux pas ? Évidemment, mieux valait se taire,

observer et se tenir prêt en cas d'accident. Ce fut le parti que je pris. Je ne respirais plus.

Je savais que s'il arrivait un malheur à Zizi, ma maîtresse ne lui survivrait pas ; cette idée me bouleversait. Ce n'était pas le moment de perdre son sang-froid.

Cependant M. Zizi était parvenu jusqu'à l'extrémité de la planche. Une fois là, avec l'aplomb d'un vieux pêcheur, il avait étendu son filet à Papillons sur l'étang, aussi loin que le lui avaient permis la longueur de son petit bras et celle du bâton au bout duquel était fixé le filet. Puis, l'abaissant avec précaution, il l'avait plongé dans l'eau, et il attendait que le moment fût venu de le retirer plein de gros poissons. Mais ce fut une grosse Grenouille qui y sauta. Le bruit de sa chute dans l'eau fut si inattendu pour le pêcheur novice, que M. Zizi, terrifié, laissa échapper le manche de son filet et en voulant le rattraper culbuta dans l'eau la tête la première.

Il n'y avait plus une minute à perdre. Je poussai un cri d'alarme dans l'espoir d'être entendu du château, et je me jetai à la nage,

résolu à pêcher M. Zizi, ou à mourir avec lui.

La petite blouse bouffante de Zizi le soutenait seule à la surface de l'étang ; sa tête, heureusement, avait fini par reparaître. Je fis un vigoureux effort. Je venais d'atteindre l'enfant et je le soulevais par un bras, quand accoururent tous à la fois sur le bord de l'étang M. Merton, le mari de ma maîtresse, ma pauvre maîtresse elle-même, dont mes appels répétés avaient fini par attirer l'attention. Pauline, leste comme une Biche, était arrivée la première, et d'un regard elle avait reconnu le péril de la situation.

Craignant de blesser le pauvre petit naufragé, j'avais saisi entre mes dents serrées un pan de sa blouse ; je tenais haut la tête pour maintenir le visage de l'enfant hors de l'eau, et nageant éperdument vers la rive j'allais y monter avec mon fardeau, quand mes pieds de derrière ayant glissé dans la vase, je fus un instant rejeté en arrière. Prompte comme l'éclair, Pauline s'était précipitée dans l'étang. En deux brassées elle nous avait rejoints, et s'emparant de l'enfant évanoui elle remonta avec lui sur la berge.

Voyant Zizi en sûreté, j'avais regrimpé sur la rive avec la conscience que mon intervention avait donné le temps à tout le monde d'arriver, et plein de joie d'avoir partagé avec Pauline l'honneur de sauver le fils de nos amis.

M. Zizi ne criait plus, il avait bu beaucoup trop d'eau. Après l'avoir tout d'abord roulé dans le sable de l'allée comme une petite saucisse, pour lui faire rendre et sans retard ce qu'il avait bu, on le porta bien vite au salon, où les soins qui lui furent donnés le rappelèrent au bout d'un quart d'heure à la vie. Eh bien, savez-vous quelle fut sa première parole à M. Zizi, quand il rouvrit les yeux ?

« Zizi veut pas la grosse bête (la Grenouille) restée dedans son filet à Papillons. C'est pour des Poissons le filet de Zizi, et pas pour le méchant « animau » qui a fait peur à Zizi. »

Ce discours de Zizi eut pour résultat de changer les pleurs en bons rires, et je m'aperçus alors seulement que, bien que je fusse dégouttant d'eau et de vase, j'avais suivi tout le monde au salon. Confus de mon inconvenance et voyant

que tout allait pour le mieux, je me rapprochai de la porte, bien qu'on l'eût refermée, pour marquer que je sentais que je n'étais pas à ma place et que je désirais qu'on me l'ouvrît. Le mari de ma maîtresse vit mon intention. Il prit son paletot, qu'il trouva déposé sur un meuble, me le jeta sur le dos, me tamponna, me bouchonna lui-même en m'appelant son bon Charlot, puis, ayant sonné, il appela son valet de chambre et lui ordonna de me sécher dans des couvertures bien chaudes. « Ayez soin de lui, dit-il, comme vous feriez de moi-même et, dès qu'il sera sec, confiez-le à Thomas et priez-le de lui faire une toilette complète. »

Quant à Pauline, M. Merton l'avait tout de suite enveloppée dans sa veste. Elle n'avait consenti à aller changer de vêtements que lorsqu'elle avait vu que M. Zizi, couché dans un bon lit, dormait déjà du sommeil de l'innocence. Je fis un somme de mon côté dans ma belle écurie, et le soir, à dîner, il y eut fête. On me fit entrer dans le salon, comme aux beaux jours de mon enfance, que ma maîtresse rappela à son mari. Pauline et moi, nous eûmes les honneurs de la soirée. Quant à M. Zizi, il ne pensait plus à son

accident, et dîna de bon appétit. On lui fit boire dans un grand verre un peu de champagne très mêlé d'eau, à la santé de Pauline et de Charlot, « ses deux sauveurs » !

Cet incident resserra encore les liens qui m'attachaient à mes maîtres. Si je n'avais pas alors passé l'âge d'être gâté, leur indulgence, leur bonté eussent pu m'être funestes. Mais j'avais maintenant passé l'âge des folies, et je n'étais plus de ces esprits mal faits auxquels il semble que le bien même qu'on leur veut puisse les porter au mal.

Cet ouvrage est le 1366^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.